

# dictionnaire des symboles

MYTHES, RÊVES, COÛTUMES, GESTES, FORMES, FIGURES, COULEURS, NOMBRES



SEGHERS

SEGHERS

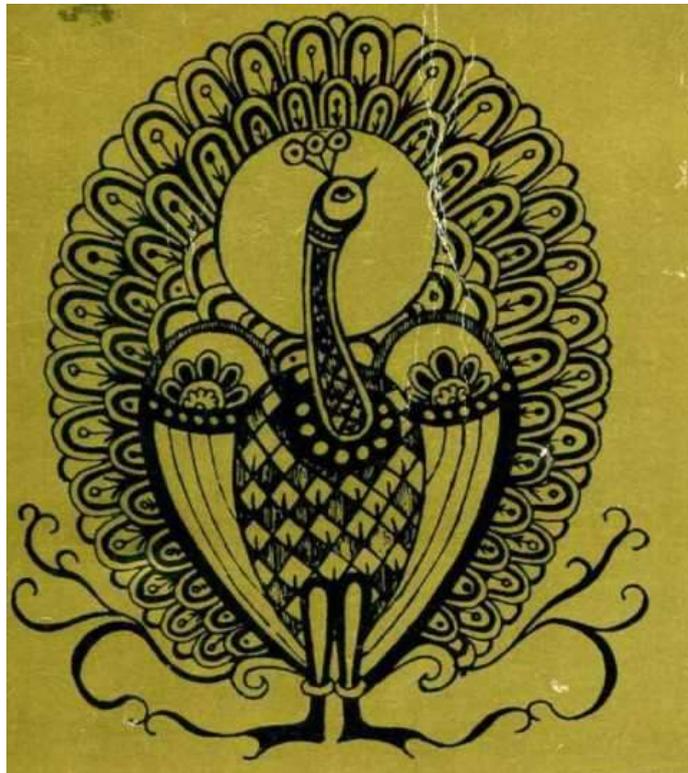
# Dictionnaire des Symboles

---

Mythes, Rêves, Coutumes, Gestes, Formes,  
Figures, Couleurs, Nombres

Jean CHEVALIER - Alain GHEERBRANT

## H à L



Réalisation MARIAN BERLEWI - Neuvième édition.

## TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES .....	2
INDEX.....	2
AVERTISSEMENT.....	4
<b>H</b> .....	<b>5</b>
<b>I</b> .....	<b>31</b>
<b>J</b> .....	<b>41</b>
<b>K</b> .....	<b>65</b>
<b>L</b> .....	<b>67</b>

## INDEX

<b>H</b>	HYSOPE.....	29	JUNON.....	61
HACHE .....			JUPITER.....	62
HAILLONS .....			JUSTE.....	63
HARICOT.....			JUSTICE.....	63
HARPE .....				
HARPIES.....			<b>K</b>	
HAUTEUR.....			KA .....	65
HÉCATE.....			KAKI.....	65
HÉLIOTROPE .....			KAYDARA.....	65
HÉMÉROCALLE.....			KOLA.....	65
HÉPHAISTOS (Vulcain).....				
HÉRACLÈS (Hercule) .....			<b>L</b>	
HERBES .....			LABOURAGE .....	67
HÉRISSON .....			LABYRINTHE .....	67
HERMÈS (Mercure) .....			LAC .....	70
HERMINE .....			LAIT .....	70
HERMINETTE.....			LAMENTATIONS.....	71
HERMITE.....			LAMIES .....	72
HÉRON.....			LAMPE.....	72
HÉROS .....			LANCE.....	73
HESPÉRIDES .....			LANGAGE.....	74
HEXAGRAMME .....			LANGUE .....	75
HIBOU.....			LANTERNE.....	76
HIPPOPOTAME .....			LAPIS-LAZULI.....	76
HIRAM .....			LARME .....	77
HIRONDELLE .....			LAURIER.....	77
HOMA.....			LÉGÈRETÉ.....	77
HOMME.....			LÉMURES .....	77
HORUS.....			LÉOPARD .....	78
HUILE.....			LETTRES .....	78
HUIT .....			LÉVIATHAN .....	81
HUITRE .....			LEVIER .....	82
HUPPE .....			LÉZARD .....	82
HUTTE.....			LIANE.....	83
HYBRIDE .....			LIBELLULE .....	83
HYDRE .....			LICORNE.....	83
HYDROMEL .....			LIENS.....	84
HYÈNE.....			LIERRE.....	85
HYPERBORÉEN .....				
	<b>I</b>			
	IBIS .....	31		
	ICARE.....	31		
	ICÔNE .....	32		
	IF .....	32		
	ILE .....	32		
	IMPÉRATRICE.....	34		
	INCESTE .....	34		
	INITIATION.....	35		
	INSECTES.....	36		
	INTERDIT.....	36		
	INTESTIN.....	37		
	IRIS .....	38		
	ISIS .....	38		
	IVOIRE .....	38		
	IVRESSE .....	39		
	IXION .....	39		
	<b>J</b>			
	JADE .....	41		
	JAGUAR .....	42		
	JAIS.....	44		
	JAMBE .....	44		
	JANUS.....	44		
	JARDIN.....	45		
	JARRE .....	48		
	JASPE.....	48		
	JAUNE.....	49		
	JÉRUSALEM.....	51		
	JEU.....	51		
	JOUG .....	55		
	JOUR.....	56		
	JOYAU.....	57		
	JUGEMENT.....	58		
	JUJUBIER (Sidrat) .....	58		
	JUMEAUX .....	59		

LIÈVRE-LAPIN .....	85	LIS (des vallées) .....	92	LOUP (Louve) .....	95
LIGNE.....	87	LIT .....	92	LOUTRE.....	97
LILITH.....	87	liVre.....	93	LUCIOLE .....	98
LIMBES .....	88	LOKI .....	93	LUMIÈRE .....	98
LINGA .....	88	LORELEI.....	93	LUNE.....	103
LION .....	89	LORIOT .....	94	LUTTE .....	108
LIS .....	91	LOTUS.....	94	LYNX .....	109

## AVERTISSEMENT

1. Les mots marqués d'un astérisque\* font l'objet d'une notice spéciale à rechercher dans l'ordre alphabétique réparti sur les quatre volumes de la présente édition. Il est utile de s'y reporter pour une plus complète intelligence du texte où ils se trouvent occasionnellement employés. Nous n'avons pas hésité à multiplier ces corrélations internes, qui épargnent en outre de nombreuses redites.
2. Afin d'éviter une répétition de noms d'auteurs et de titres, des sigles ont été adoptés pour presque toutes les références. Les trois premières lettres des sigles correspondent au nom de l'auteur, la quatrième à l'un des mots principaux du titre. Les œuvres collectives et les revues sont indiquées par un sigle comprenant les initiales des mots principaux du titre. Il est aisé dès lors de retrouver les indications complètes dans la bibliographie qui, pour cette raison, a été intégralement insérée à la fin de chaque volume
3. Sauf indication contraire, les références aux auteurs classiques latins et grecs sont empruntées à la collection des Universités de France, aux Editions des Belles-Lettres.
4. Les citations de la Bible, sauf très rares exceptions dépendant de la volonté de certains auteurs, sont empruntées à la traduction française de la «Bible de Jérusalem», dans la «première édition œcuménique» des éditions Planète.
5. Les dieux et les héros de la mythologie classique sont mentionnés sous leur nom grec, avec l'indication entre parenthèses de leur homologue romain : Zeus (Jupiter), Ares (Mars), Héraclès (Hercule), Perséphone (Proserpine), etc. Cependant, quand un nom de dieu désigne une planète : Jupiter, Mars, Saturne, etc., c'est à ce nom de planète que le symbole est examiné. Cette distinction n'empêche pas de signaler les relations existant entre les symbolismes mythologique et planétaire.
6. Les notices et fragments de notices sont signés des initiales d leurs auteurs, sauf lorsque le texte est le résultat d'une synthèse, qui a porté sur le fond autant que sur la forme.

J.C.

## H

## HACHE

1. La hache apparaît comme un symbole de guerre, chez les Indiens d'Amérique du Nord ; de **destruction**, c'est son rôle dans l'iconographie çivaïte, même si la destruction peut évidemment s'appliquer à des tendances néfastes ; elle est symbole de colère aussi. Instrument du sacrifice dans les civilisations mésopotamiennes et égéennes, elle est gravée dans les lieux saints et sert d'emblème aux dieux.

Mais surtout, elle est un analogue de la **foudre**. Chez les Mayas, elle symbolise l'orage et la foudre. On trouve un peu partout, de l'Europe celtique à l'Europe moderne, et de l'Occident à la Chine de T'ang, des haches de pierre qu'on suppose avoir été produites par la foudre : en fait, elles ne sont pas **produites** par elle, mais elles **représentent** la foudre. La hache est l'arme du tonnerre, comme l'indiquent bien des légendes du Cambodge et des montagnards sud-vietnamiens ; elle est emblème de force, elle brise et fend. Elle entrouvre et pénètre la Terre : c'est dire qu'elle figure son union avec le Ciel, sa fécondation. Elle fend l'écorce de l'arbre : c'est un symbole de pénétration spirituelle (jusqu'au *cœur* du mystère), ainsi qu'un instrument de la délivrance.



HACHE. - Hache à douille. Bronze. Art du Luristan. VII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle avant J.C. (New York, collection particulière).

2. La hache à double tranchant, bipenne, apporte toutefois une signification nouvelle : elle est non seulement destructrice, mais aussi **productrice** (simultanéité des deux aspects). Ce sont la mort et la vie, les deux énergies contraires, mais complémentaires, qui figurent aussi dans le caducée\*, le **vajra** hindou, le marteau\* de **Thor**. Et ce sont aussi les deux natures du Christ, unies dans la même personne (BELT, DAMS, DEVA, JACG, MUTG, PORA, VARG).  
P-G.

3. La hache est un des plus vieux symboles chinois. Elle apparaît lors des cérémonies de mariage. Les jeunes gens n'ont pu s'unir qu'à condition d'appartenir à des familles différentes, suivant le principe de l'exogamie ; car plus encore qu'à fonder une famille, le mariage sert à rapprocher deux familles différentes. Ce rapprochement, dans les temps anciens, s'obtenait à l'aide de rites diplomatiques, d'où la nécessité d'employer un héraut, sorte d'entremetteur. La hache était l'emblème de ce héraut ; par elle, il détachait les rameaux de deux troncs et en faisait des **fagots**. Le thème des fagots liés revient fréquemment dans les chants de mariage.

4. Chez les Dogon et les Bambara (DIEB), la foudre est une hache que le dieu des eaux et de la **fécondité** lance du ciel sur la terre. C'est pourquoi les haches de pierre sont recueillies dans les sanctuaires réservés à ce dieu, et utilisées dans des rituels saisonniers, ou pour combattre la sécheresse. On les dépose également dans les semences, pour que la force fécondante dont ces pierres sont chargées active la germination.

5. Commentant les attributs symboliques des anges, le Pseudo- Denys l'Aréopagite écrit : *les lances et les haches expriment la faculté qu'ils ont de discerner les contraires, et la sagacité, la vivacité et la puissance de ce discernement* (PSEO, 64).

6. Instrument de choc tranchant, la hache est aussi, dans un sens voisin de celui que percevait déjà le Pseudo-Denys, le symbole de la **différenciation** : Athéna sort du cerveau de Zeus, ouvert d'un coup de hache. Pour le psychologue, c'est le signe de *l'intervention du milieu social sur la conscience individuatrice, réflexive, intervention extérieure nécessaire à la création individuelle*. La hache de pierre, appelée souvent pierre de foudre\*, est *la première arme-outil de l'homme... pouvant pénétrer, ouvrir, le monde matériel... Son indissociable complémentaire : la hache est un centre d'intégration, l'expression d'une permanence, une foudre accumulée. (Cette interprétation selon laquelle la hache préhistorique serait un centre de l'univers vécu, un axe, rappelle qu'en anglais le mot hache se dit **ax** ; en latin *escia*) (VIRI, 105, 180,245).*

7. La hache plantée au sommet d'une pyramide ou d'une pierre cubique à pointe, comme de nombreux documents maçonniques du XVIIe siècle en présentent des modèles, a été interprétée très diversement (BOUM, 164-166). Dans les perspectives décrites plus haut, elle se comprendrait très bien comme l'ouverture du centre, du coffret, du secret, du ciel, c'est-à-dire comme l'acte suprême de l'initiation, de la prise de conscience, qui se confond avec l'illumination. Par son tranchant, la hache de pierre a fait jaillir l'étincelle.

### HAILLONS

Symbole des angoisses et des blessures de la psyché ; symbole aussi de la pauvreté matérielle, qui déguise parfois dans les contes les princes et les princesses, les fées et les sorciers. Désigne à la fois la misère, l'inquiétude ; ou bien voile la richesse intérieure sous des apparences misérables, montrant ainsi la supériorité du moi profond sur le moi superficiel.

### HARICOT

Au Japon, le haricot — et notamment le haricot grillé — possède une vertu de **protection et d'exorcisme**. Il chasse les démons, écarte les maux, protège de la foudre.

Juste avant le printemps, le soir du 3 février, les Japonais éparpillent des haricots dans leur maison (mamemaki) pour chasser les démons et les mauvais esprits du foyer. Ils accompagnent leur geste en criant : *les démons dehors et le bonheur dedans !* A l'origine, tout comme la cérémonie du repiquage du riz, ce rite devait apporter la fécondation de ce légume et la prospérité dans la maison.

Le semis de haricots paraît avoir joué dans l'Inde ancienne un rôle de magie amoureuse, en raison de la ressemblance du haricot avec le testicule (CHOO, HERS) (voir **fève**\*).

### HARPE

C'est l'instrument traditionnel par excellence, en opposition aux instruments à vent (cornemuse) ou à percussion (tambour). Ses cordes sont le plus souvent en boyau de lynx. On connaît plusieurs sortes de harpes qui se ramènent essentiellement à deux types : la petite harpe, espèce de cithare facilement transportable, et la grande harpe de cérémonie. C'est à la harpe que les dieux ou leurs messagères des pays du Nord jouent *le mode de sommeil*, qui endort irrésistiblement ceux qui l'entendent, au risque de les faire passer parfois dans l'au-delà (OCUI, 3,212-409 ; OGAC, 18, 326-329).

La harpe relie le ciel et la terre. Les héros des Eddas veulent être brûlés avec une harpe à leur côté sur leur bûcher funèbre : elle les conduira vers l'autre monde. Ce rôle de psychagogue, la harpe ne le remplit pas seulement après la mort ; durant la vie terrestre, elle symbolise les tensions entre les instincts matériels représentés par son cadre de bois et par les cordes de lynx, et les aspirations spirituelles, figurées par les vibrations de ces cordes. Celles-ci ne sont harmonieuses que si elles procèdent d'une tension bien réglée entre toutes les énergies de l'être, ce dynamisme mesuré symbolisant lui-même l'équilibre de la personnalité et la maîtrise de soi.



HARPISTE. - Tombe du vizir Rkhmiré. Art égyptien. XVIII<sup>e</sup> dynastie.

Le célèbre **Chant du harpiste**, de l'Egypte ancienne, exalte la recherche du bonheur quotidien, dans une vie où rien n'est plus certain que la mort prochaine et rien plus incertain que le sort d'outre-tombe. Le harpiste fait vibrer ses cordes en chantant : *Rejette loin de toi le souci, songe à te réjouir, jusqu'à ce que vienne ce jour d'aborder à la terre qui aime le silence...* (POSD, 17). La harpe symbolise alors la recherche d'un bonheur, dont l'homme ne connaît que les fragiles certitudes d'ici-bas.

## HARPIES

Mauvais génies, monstres ailés, à corps d'oiseau, à tête de femme, aux serres aiguës, d'odeur infecte, elles tourmentent les âmes qu'elles tracassent par des méchancetés incessantes. Leur nom signifie *ravisseuses*, non au sens de séductrices, mais de captatrices. Le plus souvent, elles sont au nombre de trois : Bourrasque, Vole-vite, Obscure, mots qui évoquent les nuées sombres et rapides d'un orage. Seul le fils de Borée, le vent, peut les chasser (GRID, 175). Elles sont les parties diaboliques des énergies cosmiques ; les pourvoyeuses de l'enfer par des morts soudaines.

Elles symbolisent les passions vicieuses, tant les tourments obsédants, que le désir fait subir, que les remords, qui suivent l'assouvissement. De leur nom dérive celui d'Harpagon. On peut les rapprocher des Erinyes ; mais celles-ci représentent plutôt le châtement, tandis que les Harpies figurent les agencements des vices et les provocations de la méchanceté. Le vent qui peut seul les chasser est le souffle de l'esprit.

## HAUTEUR

Symbole d'ascension et de spiritualisation, d'assimilation progressive à ce que représente le ciel : une harmonie dans les hauteurs. *La hauteur est non seulement moralisatrice, mais elle est déjà pour ainsi dire, physiquement morale. La hauteur est plus qu'un symbole. Celui qui la cherche, celui qui l'imagine avec toutes les forces de l'imagination, qui est le moteur même de notre dynamisme psychique, reconnaît qu'elle est matériellement, dynamiquement, vitalement morale* (BACS, 75).

## HÉCATE

Déesse des morts, non pas comme Perséphone\*, l'épouse d'Hadès, mais comme *présidant aux apparitions des fantômes et aux sortilèges : c'est elle qu'évoquent les magiciens ; elle est figurée tenant à la main des torches, accompagnée de juments, de chiens et de louves. Ses pouvoirs sont redoutables surtout la nuit, à la trouble lumière de la lune avec laquelle elle s'identifie. On la représente souvent comme une femme à trois corps ou bien comme trois femmes adossées à une colonne... On l'adorait particulièrement dans les carrefours\* où se dressait son image* (DEV D, 224).

Déesse lunaire et chthonienne, elle est liée aux cultes de la fertilité. Mais elle présente deux aspects opposés ; l'un d'eux est bienveillant et bienfaisant : elle préside aux germinations et aux accouchements, elle protège les navigations maritimes ; elle accorde la prospérité, l'éloquence, la victoire, les moissons et les pêches abondantes, elle guide vers la voie orphique des purifications ; en revanche, un autre aspect est redoutable et infernal : elle est *la déesse des spectres et des terreurs nocturnes... des fantômes et des monstres terrifiants... elle est la magicienne par excellence, la maîtresse en sorcellerie*. On ne la conjure que par des incantations, des philtres d'amour ou de mort (LAVD, 497).

Sa légende et ses représentations à trois corps et à trois têtes se prêtent à des interprétations symboliques de différents niveaux. Déesse lunaire, elle pourrait représenter les trois phases de révolution lunaire (croissance, décroissance, disparition) et les trois phases correspondantes de l'évolution vitale. Déesse chthonienne, elle relierait les trois étages du monde : les enfers, ici-bas, le ciel, et, à ce titre, serait honorée comme la déesse des carrefours ; car chaque décision à prendre à un carrefour commande, non seulement une direction horizontale à la surface de la terre, mais plus profondément une direction verticale vers l'un ou l'autre des niveaux de vie choisis. Enfin, la magicienne des apparitions nocturnes symbolisait l'inconscient, où l'on voit s'agiter les fauves et les monstres : l'enfer vivant du psychisme, mais aussi réserve d'énergies à ordonner, comme le chaos s'est ordonné en cosmos sous l'influence de l'esprit.

## HÉLIOTROPE

Cette plante symbolise le soleil tournant ou la lumière mobile dont le soleil est la source. La fleur est une *ontophanie de la lumière* (BACC, 85). Après avoir orné les têtes d'empereurs romains, des rois de l'Europe orientale et d'Asie, elle est utilisée dans l'iconographie chrétienne pour caractériser les personnes divines, la Vierge, les anges, les prophètes, les apôtres et les saints.

Ce végétal solaire figure dans un vitrail de Saint-Rémi de Reims ; *deux tiges d'héliotrope sortant du nimbe qui entoure le Visage de la Vierge et de saint Jean qui assistent éplorés à la mort du Christ* (DAVS, 220). La propriété de cette plante d'avoir un mouvement tournant, pour suivre l'évolution du soleil, symbolise l'attitude de l'amante, de l'âme, qui tourne continuellement son regard et sa pensée vers l'être aimé, la perfection toujours tendue vers une présence contemplative et unitive.



HELIOTROPE. - Vitrail du XII<sup>e</sup> siècle (Saint Rémi de Reims).

Aussi l'héliotrope symbolise-t-il encore la prière. Fleur solaire, *elle chante, selon Proclus, la louange du chef de la série divine à laquelle elle appartient, louange spirituelle, et louange raisonnable ou physique ou sensible*. Pour Proclus, l'héliotrope, en sa couleur de ciel, prie parce qu'il se tourne toujours, en une insigne fidélité, vers son Seigneur. Henry Corbin cite alors ce vers : *chaque être connaît le mode de prière et de glorification qui lui est propre* (BACC, 85-87).

Dans la légende grecque, Clytia fut aimée, puis délaissée par le Soleil, pour l'amour d'une autre jeune fille. Inconsolable, Clytia se consuma de chagrin et se transforma en héliotrope, la fleur qui tourne toujours autour du Soleil, comme autour de l'amant perdu. Elle symbolise l'incapacité de surmonter sa passion et la réceptivité à l'influx de l'être aimé.

Par son parfum suave, elle symbolise aussi l'enivrement, celui de la mystique, comme ceux de la gloire ou de l'amour.

## HÉMÉROCALLE

L'hémérocalle, ou *Belle de jour*, est un symbole de beauté fugitive, en raison tout à la fois de la splendeur et de la faible durée de sa floraison. En Chine, sous le nom de **huan**, elle a la propriété de chasser les soucis (BELT). P.G.

### HÉPHAÏSTOS (VULCAIN)

Fils de Zeus et d'Héra, boiteux, mal aime de son père et de sa mère, il épousa la plus belle des déesses, Aphrodite\*, qui le trahit avec Ares, son frère, et avec nombre d'autres dieux et mortels ; il fut aimé de Charis, la grâce par excellence, et de plusieurs femmes d'une grande beauté ; ses compagnes furent toujours du plus grand charme.

Maître des arts du feu, il gouverne le monde industriel des forgerons\*, des orfèvres et des ouvriers. On le voit peinant et soufflant sur son enclume, où il forge et façonne les armes des dieux et des héros ; des boucliers étincelants ; des bijoux, broches, bracelets, colliers, pour des déesses et de belles mortelles ; des serrures secrètes, des trépièdes roulants, des automates.

*Dans le groupe des grands dieux olympiens Héphaïstos est le maître de l'élément igné et des métaux (GRID, 185). Il combat avec des flammes, des métaux en fusion ou des barres incandescentes. Dieu de la métallurgie, il règne sur les volcans, qui sont ses ateliers, dans lesquels il travaille avec ses aides, les Cyclopes.. Il est parmi les dieux ce qu'est Dédale\* parmi les hommes ; un inventeur à qui aucun miracle technique n'est impossible (IBID, 186).*

Trois légendes de différentes époques caractérisent le rôle attribué à *l'illustre artisan* (Homère) : il aurait aidé à la naissance d'Athéna\*, enfermée dans le cerveau de Zeus, en ouvrant celui-ci d'un coup de sa double hache ; sur l'ordre de Zeus, il aurait cloué Prométhée\* au flanc du Caucase ; enfin, il aurait façonné avec de la boue le corps de Pandore\*, la première femme.

Ces traits permettent de dégager la valeur symbolique du mythe. Infirmes, boiteux des deux pieds, Héphaïstos révèle une double faiblesse spirituelle. La perfection technique de ses œuvres lui suffit ; leur valeur et leur utilisation morale le laissent indifférent : il enchaîne Prométhée, il tourne Aphrodite et Ares en dérision, il immobilise sa mère sur un trône d'or. D'autre part, il charge ses œuvres d'un pouvoir magique, qui lui donne prise sur ceux ou celles qui s'en serviront : c'est le technicien abusant de son pouvoir créateur, pour imposer ses volontés en d'autres domaines que le sien propre. Avec ses chefs-d'œuvre de métal, il capte les beautés vivantes. La magie de ses exploits techniques conduit le disgracié physique aux plus grands succès d'amour, il s'apparente aux *dieux lieurs* de l'Inde et des Celtes, mais *avec cette différence, cette supériorité que son pouvoir est tout aussi bien d'animer l'immobile que d'immobiliser le vif et, non moins que de l'enfermer en des liens inéluctables, de conférer mouvement et vie à la matière inanimée* (SECG, 256). Tel que le dépeint Homère : *monstre essoufflé et boiteux, dont les jambes grêles s'agitent sous lui (Iliade 18, 410-411)*, Héphaïstos n'a cessé de chercher une compensation. S'il a payé sa science de son intégrité physique, suivant une loi souvent exprimée dans les mythes, il a vengé cette infirmité par des succès incomparables dans ses entreprises industrielles et amoureuses. Mais s'il a cultivé le *savoir-faire*, il a négligé le *savoir-être*.

Il a assuré *la victoire du feu sur Veau*, mais non l'harmonie des éléments. Il est *l'élément igné dans l'éclat de sa force irrésistible. Son allure bancale... a été considérée comme un symbole de sa double nature, à la fois céleste et terrestre, ou comme l'image de l'aspect trépidant de la flamme* (SECG, 257). Mais l'honneur d'Héphaïstos est qu'un poème orphique puisse supplier le dieu *de transmuier en ardeur vitale... tout ce qui est flamme dans l'univers*. Tel est sans doute le sens suprême de son symbole : le démiurge amoral changé en apôtre inspiré.

### HÉRACLÈS (HERCULE)

1. Ses travaux, ses exploits, ses aventures défraient les chroniques mythologiques et font d'Héraclès le plus populaire des héros. Son nom à *la gloire d'Héra* lui fut donné par la Pythie et désigne ce qu'on pourrait appeler sa vocation : *glorifier la déesse suprême, l'épouse de*

*Zeus*. Mais les images qui se détachent de trop riches légendes montrent le personnage oscillant entre l'athlète de foire et Don Quichotte. On peut cependant dégager de cette littérature surabondante et quelque peu hétéroclite, comme une sorte de vecteur constant. Si l'on considère comme d'ordre psychique et moral, par une transposition, les obstacles dont il triompha, Héraclès serait *le représentant idéalisé de la force combative ; le symbole de la victoire (et de la difficulté de la victoire) de l'âme humaine sur ses faiblesses* (DIES, 216).

Les traditions postérieures exaltèrent la passion du héros torturé par la tunique\* de Nessus et mort sur le bûcher, ainsi que son apothéose, lorsqu'il fut admis parmi les dieux et qu'il épousa Hébé, la déesse de la jeunesse.

2. La fonction de l'Hercule classique est assumée en Irlande par Cùchulainn, qui est le fils du dieu Lug, comme Hercule est fils de Jupiter. La popularité ou célébrité du héros\* celtique suffit à rendre compte de la grande extension du culte d'Hercule en Gaule à l'époque romaine. Les auteurs grecs racontent que le héros était, en Gaule, père de Keltos et de Galatos, et qu'il avait parcouru toute la Celtique, mais les détails qu'ils apportent sont lacunaires. *L'Hercule celtique symbolise uniquement ia force pure*. Il a part aussi à l'aspect magique de la fonction guerrière.

Au terme de son évolution mythologique, *illustre du fait d'Héra* qui n'avait cessé de le persécuter, Héraclès incarne *l'idéal viril hellénique... ce qui n'appartient qu'au ciel — il n'y a pas de vivant idéal sur terre — et ce n'est que dans la déesse de l'éternelle jeunesse qu'il trouve une digne compagne* (O. Kern).

Un hymne homérique le célèbre, en synthétisant toute sa légende ; *...Héraclès, fils de Zeus, ... le plus grand, et de beaucoup, parmi les Hommes de la terre... D'abord il erra sur la terre et la mer immense, et souffrit ; mais il triompha à force de vaillance et, seul, il accomplit beaucoup de travail audacieux, hors de pair, et dut beaucoup souffrir. Maintenant, au contraire, il jouit d'habiter désormais la belle demeure de l'Olympe neigeux et possède pour épouse Jeunesse aux belles chevilles* (traduction, légèrement retouchée, de Jean Humbert, HYMH, 201).

## HERBES

1. Symbole de tout ce qui est curatif et revivifiant, les herbes redonnent la santé, la virilité et la **fécondité**. Ce sont les dieux qui auraient découvert leurs vertus **médicinales**. Mircea Eliade rattache leur symbolique à celle de l'Arbre\* de vie (ELIT, 253-254, 257, 262).

2. D'une façon générale, les herbes sont souvent l'occasion de théophanies des divinités fécondatrices.

*O Herbes, ô vous, mères, c'est vous que je salue comme de déesses !*

Les herbes facilitent l'accouchement, accroissent le pouvoir génétique, assurent la fertilité et la richesse. C'est pour cela que l'on va jusqu'à recommander de sacrifier des animaux aux plantes.

3. Un des noms de l'herbe, en breton **louzaouenn**, a encore au pluriel le sens archaïque de *remède*. La médecine celtique primitive se servait beaucoup des herbes médicinales et l'origine de la tradition est mythique puisque les herbes sont à la base (les incantations n'étant qu'un moyen auxiliaire) **des vertus curatives** de la fontaine\* de santé (**Slante**) des Tuatha Dé Dànann, dans le récit de la Bataille de Mag Tured. Le symbolisme de l'herbe rejoint celui de la fontaine (OGAC, 11, 279 ; 12, 59 ; 16, 233).

4. *Courber les herbes sur la terre* signifie anéantir les ennemis, dans les épopées des Esquimaux d'Asie.

## HÉRISSON

Cet animal, qui occupait une place éminente dans la mythologie des anciens Iraniens, se rencontre également dans de nombreux mythes d'Asie centrale. Chez Les Bouriates, il est

considéré comme l'inventeur du feu ; le porc-épic joue le même rôle dans un mythe des Kikuyu d'Afrique orientale (FRAF). Il est le conseiller écouté des hommes, qui retrouvent grâce à lui le Soleil et la Lune, un temps disparus ; on lui attribue également l'invention de l'agriculture. (HARA, 131). Il est donc, en résumé, un héros civilisateur, lié au début de la sédentarisation des anciens nomades turco-mongols. La *brûlure* provoquée par ses piquants est sans doute à l'origine de ce symbolisme igné, solaire, et donc civilisateur.

L'iconographie médiévale a fait du hérisson un symbole de l'avarice et de la gourmandise, en raison sans doute de l'habitude qu'on lui prête de se rouler sur les figues, les raisins et les pommes, qu'il rencontre ou fait tomber et, tout couvert de ces fruits au bout de ses piquants, d'aller se cacher au creux des arbres, pour entasser ses richesses et en nourrir ses petits.  
A.G.

## HERMÈS (MERCURE)

1. Un des symboles de l'intelligence industrielle et réalisatrice ; il préside au commerce. Il a pour attribut des sandales ailées, *qui signifient la force d'élévation* et l'aptitude aux déplacements rapides ; mais c'est une force limitée à un niveau quelque peu utilitaire et facilement corruptible.



HERMES. - Détail d'un cratère athénien. Art grec. V<sup>e</sup> siècle avant J.C. (Rome, Museo etrusco gregoriano).

Hermès signifie également *l'intellect perversi* : il est le *protecteur des voleurs* : (DIES, 46-47) forme de perversion intellectuelle, qui se retrouve dans tous les types d'escroquerie, d'habileté malicieuse, d'astuces et de roublardise.

2. Il inventa la lyre en tendant sur la carapace d'une tortue des cordes fabriquées avec les intestins des bœufs qu'il avait sacrifiés.

Ce fut la première lyre qu'Apollon adopta, après en avoir entendu les accords provenant du fond d'une grotte où s'était réfugié Hermès. Il inventa ensuite la flûte, dont il fit présent à Apollon, en échange de leçons de magie divinatoire et du caducée\* d'or. Impressionné par cette habileté, Zeus choisit Hermès, spécialement pour lui servir de messager auprès des dieux des Enfers, Hadès et Perséphone. On le voit souvent représenté portant un agneau\* sur les épaules : d'où son nom de *Criophore* ; divinité agraire, à l'origine, et protecteur des bergers, sans doute, mais aussi guide des âmes dans le séjour des morts. De cette fonction dérive le nom d'Hermès Psychopompe, *l'Accompagnateur d'âmes*. A ce titre, il symbolisera le Bon Pasteur. Il est comme un médiateur entre la divinité et les hommes.

3. Dieu des voyages, il était particulièrement honoré aux carrefours\*, où se dressaient des statues d'Hermès, pour dissiper les fantômes et les mauvaises rencontres. Les routes elles-mêmes sont jalonnées de pierres\* (hermaï) qui lui sont consacrées.

Messager par excellence, appelé parfois d'un mot qui a donné *Évangile*, le messager de la bonne nouvelle, Hermès symbolise les moyens d'échange entre le Ciel et la Terre, la médiation, moyens qui peuvent se pervertir en commerce simoniaque ou s'élever jusqu'à la sanctification. Il assure le voyage, le passage, entre les mondes infernaux, terrestres, célestes.

4. La fonction du Mercure classique (Hermès, en grec) est assumée en Irlande par le dieu *polytechnicien* Lug (dont le nom se retrouve en Gaule dans le toponyme Lugdunum = aujourd'hui Lyon Loudun, etc., attesté à une vingtaine d'exemplaires ; en Espagne, dans l'inscription celtibérique de Penalba ; en Suisse, à Avenches sur un chapiteau). Ce dieu transcende les fonctions et les capacités de tous les autres dieux ; il est à la fois : druide, satiriste, médecin, magicien, artisan, etc., et c'est lui qui, dans le grand récit mythique de la bataille de Mag Tured, vainc les Fomoires, non seulement par ses **prouesses militaires**, mais aussi et surtout par sa **magie**. On relève également en Gaule un très grand nombre de traces du culte de Mercure, sous le nom ou les apparences plus ou moins respectées du Mercure classique. On peut dire toutefois que les aires théologiques, classiques et celtiques, ne coïncident pas. Le Mercure celtique n'est pas que commerçant et voyageur. César dans le *de Bello Gallico* l'appelle **inventeur de tous les arts**, ce qui correspond à la dénomination irlandaise de **samildanach polytechnicien**. Il forme avec le Dagda (Zeus-Jupiter et Ogmios-Ogmios ou Ares-Mars) une triade fondamentale et les cognomina vont souvent de l'un à l'autre. Dans son *Kunstbuch* de 1514, A. Durer a choisi de représenter Hermès, **dieu de l'éloquence**, sous les traits de l'Ogmios celtique et la notice d'introduction des *Mystères d'Égypte* (1, 1) de Jamblique explique que ce dieu de l'éloquence est commun à tous les prêtres. Il semble que le symbolisme du *Mercur*e celtique, dans ces conditions, soit universel.

### HERMINE

Carnassier au poil d'un blanc immaculé. La robe, le camail, la fourrure d'hermine symbolisent l'innocence et la pureté, dans la conduite, dans l'enseignement, dans la justice. Elien (II, 37), dit que, *si l'hermine tombe dans une ornière, elle s'en trouve comme paralysée et meurt* (in TERS, 211). C'est là l'origine de sa signification symbolique, souvent associée à des devises royales : *préférer la mort à la souillure*. Elle signifie ainsi la pureté morale et, en ce sens, elle orne la robe ou le camail des hauts dignitaires de l'Église, de l'État et de l'Université.

### HERMINETTE

Outil de menuiserie, ainsi nommé parce que sa partie recourbée ressemble au museau de l'hermine.

L'herminette au manche sculpté en forme de personnage, portée sur l'épaule gauche, est l'insigne du sculpteur, haut fonctionnaire royal en Afrique (LAUA, 129).

Chez les Égyptiens, instrument d'Anubis, servant à *l'opération théurgique de l'Ouverture de la bouche*», *baguette magique en forme d'urœus*\*. Grâce à cette opération, minutieusement décrite dans les rituels, *le défunt retrouvait les facultés vitales qui lui étaient indispensables pour pouvoir vivre dans l'autre monde* (CHAM, 57). L'herminette apparaît ici comme le symbole de ce qui tranche pour conserver la vie, l'analogue du bistouri du chirurgien.

### HERMITE

L'Amoureux\* de la sixième lame, devenu le conducteur triomphal du Chariot\*, se heurte d'abord à la Justice\* qui lui rappelle qu'un équilibre rigoureux est la loi même du monde et qu'il ne faut rien bouleverser. Alors, pour résoudre cette nouvelle ambivalence, il choisit la voie que lui propose l'Hermitte, neuvième arcanes majeur du Tarot\*. Ce vieux sage, un peu courbé, s'appuie sur un bâton\* qui symbolise à la fois son long pèlerinage et son arme contre l'injustice ou l'erreur qu'il rencontre. Un long manteau bleu, à doublure jaune, à capuchon rouge terminé par un gland jaune, recouvre sa robe rouge qui a une ample manche blanche. De la main droite, par un anneau blanc, il tient à hauteur de son visage une lanterne à six pans, dont trois seulement sont visibles : deux jaunes, un rouge. Cette lanterne\*, bien sûr, fait penser à celle de Diogène, cherchant en plein midi un homme dans les rues d'Athènes et n'y trouvant que des fous. Mais elle symbolise aussi, comme la lampe d'Hermès Trismégiste, la lumière voilée de la sagesse, celle que l'Hermitte couvre de son bleu manteau d'initié.

L'illumination doit rester intérieure et il est inutile d'aveugler ou d'éblouir celui à qui elle n'est pas destinée. La voie du Sage est celle de la prudence et l'Hermite *maître secret, travaille dans l'invisible pour conditionner le devenir en gestation* (WIRT, 165). Détaché du monde et de ses passions, il est le philosophe hermétique par excellence et la façon dont son nom est orthographié avec un H souligné de façon indiscutable ses liens symboliques avec Hermès\*, maître tout-puissant des purs initiés. **M.C.**

## HÉRON

Le symbolisme du héron rejoint celui des échassiers. Les textes le font le plus souvent participer à une métaphore relative aux **contorsions** guerrières du héros\* Cùchulainn : le héros faisait saillir un de ses yeux *comme un chaudron pour cuire un veau d'un an* et enfonçait l'autre dans l'orbite si profondément qu'un héron n'aurait pu l'atteindre avec son bec (CHAB, 579-582).



HERON. - Détail d'une urne. Art crétois. VIIe siècle avant J.C. (Héracléion, Musée)

Dans les traditions européennes et africaines, le héron symbolise l'indiscrétion de celui qui *fourre son bec* partout ; mais aussi la vigilance, qui peut aisément se pervertir en curiosité abusive. Dans l'occultisme ancien, sans doute pour son bec fin et pénétrant, il passait pour un *symbole de science divine (phénix\*)*.

## HÉROS

1. Fils de l'union d'un dieu ou d'une déesse avec un être humain, le héros symbolise l'union des forces célestes et terrestres. Mais il ne jouit pas naturellement de l'immortalité divine, bien qu'il garde jusqu'à la mort un pouvoir supranaturel : dieu déchu ou homme divinisé. Les héros peuvent cependant acquérir une immortalité comme Pollux et Héraclès. Ils peuvent aussi surgir de leur tombeau et défendre contre l'ennemi la cité qui s'est placée sous leur protection. Le prototype du héros grec immortalisé est Héraclès\* (Hercule).

Chez les Egyptiens, le culte de héros est extrêmement rare : rois divinisés en raison d'une lointaine ascendance qui les rattache au *fondateur* de la Cité ou du Royaume. Cependant, des vizirs, un grand architecte Imhotel, reçurent après leur mort des honneurs divins : on leur édifia des chapelles. Au temps de la conquête romaine, d'après une croyance récente, la *noyade dans le Nil*, le fleuve-dieu, introduisait *dans le cercle des dieux*. Le favori d'Hadrien, qui avait trouvé la mort dans le Nil, Antinoüs, fut ainsi divinisé et une ville fut construite sur la berge où son corps fut retrouvé (POSD, 90).

2. Le prototype du héros celtique est l'Irlandais Cùchulainn qui, dès son plus jeune âge, accomplit les exploits guerriers les plus extraordinaires. Il suffit à lui seul pendant plusieurs mois à retenir toute l'armée des quatre autres provinces d'Irlande sur la frontière d'Ulster. Ce héros, dont la naissance, les exploits et la mort tiennent une grande place dans les cycles mythologique et épique, est fils du dieu Lug. Mais il a été conçu, sur le plan terrestre, par le roi Conchobar, qui agit en substitut du dieu, et par sa sœur Dechtire. Puis il est confié à un père putatif, Sualtam (qui épouse Dechtire). La conception est triple et Cùchulainn, qui a

ainsi trois pères, est dit *enfant des trois années*. Son correspondant classique est Héraclès, avec qui il présente de nombreuses ressemblances de détails (force physique, jeunesse, beauté, adresse, intelligence) ; mais il illustre une conception toute différente de la guerre puisque c'est lui qui, en mode celtique, représente dans toute sa pureté **l'essence de la fonction guerrière**, à base de valeur personnelle le plus souvent, de ruse quelquefois, mais non "de stratégie collective. La guerre, en effet, dans l'épopée irlandaise est une suite de combats singuliers que précède à chaque fois un défi de l'un ou de l'autre des adversaires ; il en est de même sur le continent dans les combats des Gaulois contre les Romains : voir les épisodes de Manlius Torquatus et de Valerius Corvinus recueillis par Tite-Live. Il manie l'injure ou l'invective et effraye, paralyse l'ennemi par ses contorsions et ses *jeux guerriers*. Le propre du héros est d'être doué d'une force physique peu commune, d'une **adresse** extraordinaire (Cùchulainn pratique un grand nombre de jeux guerriers) et d'un **courage** à toute épreuve. L'intelligence lui est quelquefois accordée par surcroît (c'est le cas de Cùchulainn). Un véritable champion irlandais respecte les règles d'un code de chevalerie rudimentaire : Cùchulainn ne tue pas les hommes sans armes, non plus que les cochers, les valets, les femmes et les enfants. Mais la règle absolue est le **combat singulier** (toute notion de stratégie militaire est absente des légendes celtiques), en général dans un gué, et jusqu'à ce que mort s'ensuive, avec décollation du vaincu. L'exemple le **plus** connu est celui de Cùchulainn qui tient tête tout seul à l'armée entière de la reine Medb. Le héros n'a pas le droit de refuser un défi. Une autre utilité du héros est d'être aussi en quelque sorte **le substitut du roi** au combat, car le roi doit assister à la bataille, mais sans se battre (OGAC, 12, 209-234).

Le héros au combat est en état de *colère guerrière (ferg)*, expression religieuse et magique de la *démésure héroïque* des chevaliers du Moyen Age et il est, à ce titre, **aussi dangereux pour ses amis que pour ses ennemis**. Quand le jeune Cùchulainn revient de sa première expédition sur la frontière d'Ulster, le roi Conchobar est obligé d'envoyer à sa rencontre cinquante jeunes filles nues, sous la conduite de la reine. On profite de sa surprise pour le plonger dans trois cuves d'eau froide : l'une éclate ; dans l'autre, Veau bout à gros bouillons ; dans la troisième, l'eau est tiède.

Il existe un lien étymologique entre le nom de cette chaleur guerrière (**lâth**) et celui, qui est homophone, de l'excitation sexuelle. La chaleur\* guerrière de Cùchulainn et des héros d'Ulster fait fondre la neige à trente pas autour de chacun d'eux ; c'est la raison pour laquelle les champions des Celtes combattaient nus.

Le héros a droit, en conséquence de ses tendances passionnelles normales (tout ce qui est guerrier est d'essence féminine), à toute la partie magique du savoir, comme son archétype divin Ogme. Cùchulainn sait écrire des incantations en ogam sur le bois et le guerrier est quelquefois **devin ou prophète**. Dans le même ordre d'idées, Nicandre de Colophon rapporte que les Gaulois passaient la nuit auprès des tombes des héros afin d'y recueillir des oracles. Mais le guerrier n'a aucun droit au sacerdoce et pas davantage à la royauté. Il représente et **symbolise la force pure qui, dépourvue d'intelligence et animée de passion, a besoin d'être dirigée par l'autorité spirituelle**. Cùchulainn est certes *roi des guerriers d'Irlande*, mais ce n'est qu'une distinction honorifique ; lorsqu'il met le pied sur la pierre de Fal pour en recevoir la promesse de royauté réelle, la pierre reste muette (elle criait sous chaque roi d'Irlande) et le héros la brise de colère (OGAC, 17, 175-188). L.G.

**3. Le héros symbolise l'élan évolutif (le désir essentiel), la situation conflictuelle de la psyché humaine, par le combat contre les monstres du perversissement (DIES, 40).** Aussi le héros sera-t-il paré des attributs du soleil, dont la lumière et la chaleur ont triomphé des ténèbres et du froid de la mort. *L'appel du héros*, selon Bergson (*Les deux sources de la morale et de la religion*), est au cœur de la morale ouverte et, au plan spirituel, le **moteur** de l'évolution créatrice. C.G. Jung, dans les symboles de la libido, identifiera le héros à la puissance de l'esprit. La première victoire du héros est celle qu'il remporte sur lui-même.

## HESPÉRIDES

Filles d'Atlas et d'Hespéris, elles vivent dans un jardin\* de pommes\* d'or, dont l'entrée est gardée par un dragon. Héraclès triomphe du dragon et s'empare du jardin avec toutes ses richesses. Le mythe représente l'existence d'une sorte de Paradis\*, objet des désirs humains, et d'une possibilité d'immortalité (la pomme d'or) ; le dragon désigne les terribles difficultés d'accès à ce Paradis ; Héraclès, le héros qui triomphe de tous les obstacles. L'ensemble est un des symboles de la lutte de l'homme pour parvenir à la spiritualisation qui lui assurera l'immortalité.

Atlas, dit la légende, enseigna l'astronomie à Héraclès, le dragon donna son nom à une constellation et Héraclès fut identifié au soleil.

## HEXAGRAMME

1. Cette figure, faite de deux triangles équilatéraux superposés, l'un pointant vers le haut, l'autre vers le bas, de façon que l'ensemble constitue une étoile à six branches, est une des représentations symboliques les plus universelles. On la trouve en Inde, sous le nom de **Yantra** ; chez les Hébreux, les chrétiens et les musulmans, sous celui de **Sceau de Salomon\***. Elle figure également dans la glyptique des civilisations mezzo-américaines. Dans la philosophie hermétique, elle représente la synthèse des forces évolutives et involutives, par l'interpénétration des deux ternaires. La tradition indienne y voit l'union de Çiva et de la Shakti, autrement dit la hiérogamie fondamentale. En termes psychologiques, pour l'école jungienne, cette union des contraires symbolise *l'union dit monde personnel et temporel du Moi avec le monde non personnel, intemporel du non-Moi* (Aniela Jaffé, in JUNS, 240-241). C'est en définitive, poursuit cet auteur, l'union de l'âme avec Dieu, but de toutes les religions.

2. Les hexagrammes — toutes autres figures — sont des symboles typiquement chinois. Ils sont rassemblés dans un livre, le *Yi-King* connu sous le nom de *Livre des Mutations*. C'est, paraît-il, le seul livre qui ne fut pas brûlé lors de la destruction des livres de philosophie ordonnée au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère par Tsin Che Houang-ti. D'après Maspero, il remonterait au VIII<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècle.

Les hexagrammes sont des figures composées chacune de six traits.

Ces traits ou lignes sont dits continus (—) ou discontinus (- -) et représentent un *tao*, ou principe universel régissant l'ordre.

Chacune des lignes composant un hexagramme, si elle est continue (—), symbolise le soleil, le chaud, l'activité, l'élément mâle, le nombre impair, le *Yang*. Chaque ligne discontinue (- -) représente le contraire, le froid, la passivité, l'élément féminin, le nombre pair, le *Yin*.

**Les hexagrammes sont au nombre de 64 ; les deux premiers sont,**

**l'un purement Yang**



**c'est-à-dire formé exclusivement de lignes continues, représentant le Père, la force, le soleil ;**

**l'autre purement Yin**



**formé de lignes discontinues, soit le symbole de la Mère, de la passivité, de la lune.**

**Les 62 autres symboles sont formés d'éléments continus ou discontinus le plus souvent en proportions inégales, mis à part**

**le symbole N° 11**



**symbolisant la prospérité, l'honneur, le libéral,**

**et le symbole N° 12**



Qui représente les contestations, l'infortune, la méchanceté.

D'après ce que nous savons de l'esprit chinois ancien, l'ordre universel était constitué par l'équilibre de ces deux principes élémentaires que sont le *Yin et le Yang*, ou plus exactement par leur *mutation*. La composition symbolique des hexagrammes, par la manipulation de chaque ligne, elle-même symbolisant un état ou *tao* gouvernant l'univers et les êtres, donnait ainsi les éléments capables d'instituer une philosophie de l'Univers, une classification logique des choses, et même d'en saisir *l'essence*.

Les hexagrammes sont des symboles mis en formules géométriques, relevant des archétypes idéaux et permanents ; leur lecture permet une sorte de psychanalyse fondée non pas sur l'interprétation subjective d'un maître, mais sur la combinaison numérique des lignes. Les Chinois anciens affirmaient qu'en connaissant le *Yi-King*, ils pouvaient, en l'approfondissant sans cesse, connaître le secret des êtres et des choses, prévoir leur comportement et, jusqu'à un certain point, leur commander.

3. Certains auteurs pensent que les trigrammes\* ont été inventés avant les hexagrammes. En combinant les six lignes des hexagrammes, il est facile de voir que l'on peut composer 64 hexagrammes différents et qu'avec trois lignes on ne peut avoir que huit trigrammes.

Les trigrammes sont :



Dès la plus haute antiquité les trigrammes ont été assimilés aux huit vents et disposés de façon à former une rose des vents à huit directions.

Les trigrammes une fois orientés se virent attribuer une valeur numérique, car les nombres sont les symboles qui servent d'indices à leur localisation spatio-temporelle. C'est cet ordre qui permet de disposer les nombres du Carré\* magique.

Tout comme les hexagrammes, les trigrammes sont des symboles ; ainsi :

le trigramme *K'ien* ——— est le ciel, le rond, le Père ;  
 ———  
 ———

*K'ouen* — — est la terre et la Mère ;  
 — —  
 — —

*Tch'en* — — c'est le tonnerre ;  
 — —  
 ———

*Siuan* ——— est le bois et le vent ;  
 ———  
 — —

*K'an* — — est l'eau et la lune ;  
 ———  
 — —

*Li* ——— est le feu et le soleil ;  
 — —  
 ———

*Ken* ——— est la montagne ;  
 — —  
 — —

*T'ouei* — — c'est le marécage.  
 ———  
 ———

D'après Fon Yeou-lan, professeur de philosophie chinoise à l'Université nationale de Ts'ing-Houa à Pékin, les trigrammes

*K'ien* ☰ et *K'ouen* ☷ sont les symboles par excellence du *Yin* et du *Yang* c'est-à-dire Père et Mère, tandis que les six autres trigrammes sont à désigner comme Fils et Filles.

Chacun des douze mois est sous la dépendance de plusieurs hexagrammes, dont l'un joue un rôle directeur dans les affaires de ce mois, d'où le nom qu'on lui donne *d'hexagramme souverain*.

Ce symbolisme de l'alternance se retrouve dans une œuvre du poète Li-Li-veng (XVII<sup>e</sup> siècle) lorsqu'il dit :

*Regardez tout d'abord les collines dans le tableau.  
Regardez ensuite le tableau formé par les collines.*

## HIBOU

1. Parce qu'il n'affronte pas la lumière du jour, le hibou est symbole de tristesse, d'obscurité, de retraite solitaire et mélancolique. La mythologie grecque en fait l'interprète d'Atropos, celle des Parques qui coupe le fil de la destinée. En Egypte, il exprime le froid, la nuit, la mort.

2. Dans l'iconographie hindoue, le hibou est parfois attribué à la **mâtarah** (*mère*) **Vârâhi**, sans que sa signification puisse être nettement précisée (GRAD, GRAC, MALA).

3. Le hibou jouait, dans la Chine antique, un rôle important : c'était un animal terrible, qui était censé dévorer sa mère. Il symbolisait le **yang**, et même l'excès de **yang**. Il se manifestait au solstice d'été, s'identifiait au tambour\* et à la foudre\*. Il était aussi en rapport avec la forge\*. Il était l'emblème de Houang-ti, le Souverain jaune et le premier fondeur. Excès de **yang** : le hibou provoquait la sécheresse ; les enfants nés le jour du hibou (solstice) étaient de caractère violent (peut-être parricides). Le bouillon de hibou, distribué aux vassaux à la même date, était-il rite d'épreuve, de purification, de communion ? Ou le tout à la fois ? Quoi qu'il en soit, le hibou était toujours considéré comme un animal féroce et néfaste.

C'est un des plus anciens symboles de la Chine, il remonte aux époques dites *mythiques*. D'après certains auteurs, il se confondrait avec le *Dragon-Flambeau*, emblème de la seconde dynastie, celle des Yin.

4. Il est l'emblème de la foudre, son image figurait sur les étendards royaux. Il est l'oiseau consacré aux forgerons et aux solstices ; dans les temps archaïques, il présidait aux jours privilégiés où les forgerons fabriquaient les épées et les miroirs magiques.

Inutile de dire qu'il ne viendrait pas à l'idée d'un Chinois de clouer sur la porte de sa grange un hibou !

5. Pour les Indiens de la Prairie, *le hibou a le pouvoir de donner aide et protection la nuit*. D'où l'emploi des plumes de hibou dans certaines cérémonies rituelles (FLEH, ALEC, 137).

Dans les rites initiatiques de la Société Midé (Midé WiWin), chez les Algonquins, figure, perché dans la loge cérémonielle, un *homme-hibou qui montre le chemin de la Terre du Soleil Couchant royaume des morts*. Le hibou remplirait ici une fonction psychopompe (ALEC, 258).

Il peut également être considéré comme messager de la mort et en conséquence maléfique : *Quand le hibou chante, l'indien meurt* (Maya-Quiche) ; le sorcier chorti, incarnant des forces malignes, a pouvoir de se transformer en hibou (GIRP 79).

6. La chouette\* fait partie des *anciens du Monde*, pleins de sagesse et d'expérience dans le conte apocryphe gallois du même nom. On devrait donc la ranger parmi les animaux primordiaux et il est probable qu'on peut l'assimiler au hibou. Mais ces animaux n'apparaissent pas dans le symbolisme religieux celtique. Le hibou est pris ici en **mauvaise**

**part** sous l'influence du christianisme. Le symbolisme de la chouette, favorable, est plus ancien et probablement préchrétien. Blodeuwedd la femme infidèle de Liew, dans le *Mabinogi de Math*, est transformée en hibou en punition de son adultère avec un seigneur voisin (LOTM 1, 323 sqq. CHAB, 461-470).

## HIPPOPOTAME

1. Saccageant ou mangeant une partie des récoltes, l'hippopotame a été considéré en Egypte *le plus souvent, comme une manifestation des forces négatives qui sont en ce monde... Ennemi de l'homme, l'hippopotame fut voué à Seth, le méchant*. On entretenait des harponneurs sacrés, chargés de les détruire. Cependant, l'hippopotame femelle fut honorée, voire adorée, comme un symbole de la fécondité, sous les noms de le Horem (Opet), la Grande (Thonéris). Elle était censée assister *traditionnellement la mère lors de la venue au monde des dieux, des rois et de simples mortels. Ainsi s'expliquent les nombreuses images, statues, amulettes et représentations dans les temples, qui montrent Thonéris, dressée sur ses pattes postérieures et appuyée sur le nœud magique*. (POSD, 135).

2. Dans l'Ancien Testament (Job, **40**, 15), l'hippopotame, sous le nom de Béhémoth, qui vient probablement de l'égyptien, symbolise *la force brutale que Dieu maîtrise, mais que l'homme ne peut domestiquer*.

*Vois, sa force réside dans ses reins,  
sa vigueur dans les muscles de son ventre,  
il raidit sa queue comme un cèdre  
les nerfs de ses cuisses s'entrelacent.  
Ses vertèbres sont des tubes d'airain  
ses os sont durs comme du fer forgé...  
Sous les lotus il est couché,  
il se cache dans les roseaux des marécages.*

Cette description, interprétée symboliquement, viserait l'ensemble des impulsions humaines et des vices, dont l'homme, atteint par la faute originelle, ne peut venir à bout par lui seul. Cette colossale masse de chair exige la grâce de Dieu pour s'élever par la spiritualisation.

## HIRAM

Artisan de génie, mentionné dans la Bible, en qui la Franc-Maçonnerie reconnaît son Maître fondateur. Il évoque dans une certaine mesure l'Héphaïstos\* et le Dédale\* de la mythologie grecque. Il apparaît sous le règne de Salomon et joue le rôle le plus important dans la décoration du Palais royal et du Temple de Jérusalem, dont il coule toutes les parties métalliques.

*Salomon envoya chercher Hiram de Tyr ; c'était le fils d'une veuve de la tribu de Nephtali mais son père était Tyrien, ouvrier en bronze. Il était plein d'habileté, d'adresse et de savoir pour exécuter tout travail de bronze. Il vint auprès du roi Salomon et il exécuta tous ses travaux* (I Rois, **7**, 13-14).

Ses chefs-d'œuvre achevés, le maître disparaît de l'histoire. Mais la légende s'en empare et transforme sa vie et sa mort en un mythe initiatique. Le rituel de la Franc-Maçonnerie en a fait *un drame symbolique*, qui est inspiré des mystères antiques et qui préside aux cérémonies d'initiation.

Voici le mythe, tel qu'il fut découvert ou élaboré au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les travaux du Temple de Jérusalem s'achevaient, mais les compagnons d'Hiram n'avaient pas tous été initiés aux secrets merveilleux du Maître. Trois d'entre eux décidèrent de les lui arracher. Postés chacun à une porte différente du Temple, ils sommèrent tour à tour Hiram de leur livrer ses secrets. Le Maître répondit successivement à chacun d'eux, en fuyant d'une porte à l'autre, qu'on n'obtiendrait pas sa parole par des menaces et qu'il fallait attendre le temps voulu.

Alors ils le frappèrent, l'un d'un coup de règle sur la gorge, l'autre d'un coup d'équerre de fer sur le sein gauche, le troisième d'un coup de maillet sur le front, qui l'acheva. Puis, ils se demandèrent l'un à l'autre la parole du Maître. Constatant qu'aucun d'eux ne l'avait obtenue, ils furent désespérés de leur crime inutile. Ils cachèrent le corps, l'inhumèrent dans la nuit près d'un bois et plantèrent sur sa tombe une branche d'acacia (d'après Rayon, dans BOUM, 262).

Dans l'application symbolique du mythe aux cérémonies maçonniques d'initiation au grade de Maître, le récipiendaire s'identifie à Hiram. Il doit d'abord mourir à lui-même : les trois coups de la légende symbolisent la triple mort, physique (gorge), sentimentale (sein gauche) et mentale (front). Mais, comme toutes les morts initiatiques, cette phase prélude à une renaissance, la renaissance physique, psychique, mentale, en un nouvel Hiram, que symboliseront les qualités décrites par le texte biblique et la branche d'acacia\* déposée sur la tombe. L'initiation est un processus d'individuation. Le secret d'Hiram, la parole recherchée du Maître, résident précisément dans cette loi du devenir intérieur, dans une transformation spirituelle et la recherche de l'intégrité personnelle : investi des qualités d'Hiram, l'initié devient Maître à son tour. On retombera du symbole dans l'allégorie en rappelant que les trois assassins ont figuré l'Ignorance, l'Hypocrisie ou le Fanatisme, l'Ambition ou l'Envie, à quoi s'opposeront les qualités antithétiques d'Hiram : le Savoir, la Tolérance et le Détachement ou la Générosité.

## HIRONDELLE

1. Quoi que prétende le proverbe, il est de fait que, comme l'écrivait Rémy Belleau, les hirondelles sont *du printemps les messagères*. En Chine, on faisait même autrefois correspondre l'arrivée et le départ des hirondelles à la date exacte des équinoxes. Le jour du retour des hirondelles (équinoxe de printemps) était l'occasion de **rites de fécondité**. Ce dont on peut sans doute rapprocher plusieurs légendes qui rapportent la fécondation merveilleuse de jeunes filles par l'ingestion d'œufs d'hirondelle (histoire de Hien-ti ; histoire de l'ancêtre de la famille Chang, dont descendait Confucius). Confucius n'en est pas moins, si l'on ose dire, le fils de l'hirondelle. Autre signe du printemps : des galettes en forme d'hirondelle étaient fixées au-dessus des portes, l'hirondelle paraît d'ailleurs se confondre ici avec un autre oiseau du printemps qui pourrait être le loriot.

En outre, le rythme saisonnier (**yin-yang**) des migrations de l'hirondelle s'accompagne d'une métamorphose : elle se réfugie dans l'eau (**yin**, hiver) où, rapporte Lie-tseu, *elle devient coquillage, puis redevient hirondelle*, en accompagnant le mouvement ascendant du soleil (yang, été).

Dans le même sens, Isis se transformait en hirondelle, la nuit, tournoyant autour du cercueil d'Osiris et se lamentant en des cris plaintifs, jusqu'au retour du soleil. Symbole de l'éternel retour et annonce de la résurrection (GRAD, GRAP, GRAR, KALL, LIOT, WIEG).

2. L'hirondelle est représentée dans le domaine mythique celtique par le nom de Fand, épouse du dieu de la mer Manannan. Tombée amoureuse de Cùchulainn, elle l'invite dans l'autre monde et il passe un mois auprès d'elle. Puis, il l'abandonne et est repris par sa femme Emer. Avec beaucoup de mélancolie, Fand retourne alors vers son mari, qui est revenu la chercher. Un autre personnage mythique en relation avec le nom de l'hirondelle est Fandle, l'un des trois fils de Nechtan Scène, tué par Cùchulainn lors de sa première expédition sur la frontière d'Ulster. Fandle était d'une extrême légèreté et combattait au-dessus de l'eau (OGAC, 11, 325 sqq. ; 437, ETUC, 506-513). L'hirondelle apparaît, là encore, liée à un symbolisme de la fécondité et de l'alternance.

3. Pour les Bambaras du Mali, l'hirondelle est un auxiliaire — une manifestation — du démiurge Faro, maître des eaux et du verbe et expression suprême de la *pureté*, par opposition à la terre, originellement souillée. L'hirondelle doit son rôle important au fait qu'elle ne se pose jamais sur la terre : elle est donc exempte de souillure. C'est elle qui recueille le sang des victimes des sacrifices offerts à Faro, pour l'emporter dans les espaces supérieurs, d'où il redescendra sous forme de pluie fécondante. Elle joue donc un rôle de véhicule dans

le mécanisme cyclique de la fécondation de la terre ; mais aussi dans la fécondation de la femme, par l'intermédiaire du jus de la tomate sauvage, qu'elle porte également au ciel (DIEB).

4. L'hirondelle est le symbole du renoncement et de la bonne compagnie en islam ; elle est appelée l'oiseau du paradis. Chez les Persans, le gazouillement de l'hirondelle sépare les voisins et les camarades ; elle signifie solitude, émigration, séparation, sans doute à cause de sa nature d'oiseau migrateur (FAHN, 447).

### HOMA

Oiseau mythique célèbre dans la littérature persane ; son symbolisme se rattache à l'idée **de bonne fortune et de gloire**. Il erre dans les hauteurs célestes et dispense ses vertus bénéfiques à ceux qu'il couvre de ses ailes (**Zarâtusht-Nâma** de Bahrâm Pazhdû, éd. F. Rosenberg, St. Petersburg, 1904, 273 ; **Sa'dî, Bûstân, p. 28** ; **Kollîyâte-e Sa'dî**, Téhéran 1340 H., 1961).

*Sa'dî l'oppose parfois au hibou qui symbolise la malédiction et le malheur :  
Nul ne cherchera refuge à l'ombre des ailes du hibou,  
Quand bien même le **homâ** viendrait à disparaître totalement du monde.  
(Sa'dî, **Golestân**, éd. Moscou 1959, p. 39).*

A cause de sa noblesse et de sa sobriété le **homâ** est également opposé au corbeau, symbole de la cupidité (Mullâ Abû-Bakr Hidâyallâh Gûrânî Shâhûî, **Riâd-ul-khulûd**, manuscrit personnel, p. 99). Le folklore raconte que le **homâ** se nourrit des débris d'os, afin de ne pas importuner les autres animaux (Sa'dî, **Golestân** éd. Moscou 1959, p. 66). Le maître mystique est comparé à **homâ** pour sa noblesse d'âme et pour la bénédiction qu'il apporte. Donc tout ce qui a trait au **pouvoir bénéfique** est attribué à cet oiseau.

Dans les légendes (par ex. **Les secrets de Hamza**, éd. lithographique, Tabriz, 1320 H-, 1902, p. 54), le **homâ** a servi de motif de décoration ; des têtes de **homâ** en bois ou en métal ornent souvent le mobilier (M. Mokri, *Le Chasseur de Dieu et le mythe du Roi- Aigle*, Dawra-y Dâmyârî, Beitrage zur Iranistik, Band I, Otto Harrassowitz. Wiesbaden, 1967, p. 35).  
M.M.

### HOMME

1. L'homme n'a pas manqué de se percevoir lui-même comme un symbole. Dans de nombreuses traditions, depuis les plus primitives, il est décrit comme une synthèse du monde, un modèle réduit de l'univers, un microcosme. Il est le centre du monde des symboles. De nombreux auteurs, depuis les Sages des Upanishad jusqu'aux théologiens chrétiens et aux chercheurs alchimistes, ont signalé les analogies et les correspondances que l'on trouve entre les éléments du composé humain et les éléments qui composent l'univers, entre les principes qui commandent les mouvements de l'homme et ceux qui régissent l'univers. Pour les uns, les os de l'homme tiennent de la terre, le sang de l'eau, les poumons de l'air, la tête du feu ; pour d'autres, le système nerveux se rattache au feu, le respiratoire à l'air, le circulatoire à l'eau, le digestif à la terre. L'homme touche aux trois niveaux cosmiques : au terrestre par les pieds, à l'atmosphère par le buste, au céleste par la tête. Il participe des trois règnes, minéral, végétal, animal ; par son esprit, il entre en rapport avec la divinité, etc. On peut multiplier à l'infini des rapprochements qui tiennent plus, parfois, de la fantasmagorie que de la symbolique.

2. Dans *l'Atharva Vêda* (10.7), l'homme des origines, comme une sorte d'Atlas portant le monde, est considéré comme le **pilier cosmique**, qui a pour mission essentielle *d'étayer* le Ciel et la Terre, constamment menacés de se dissocier et de se désintégrer. L'homme est ainsi centre et principe d'unité et finalement s'identifie avec le principe suprême, le Brahman :

*Lui en qui le non-mourir et la mort*

*sont concentrés dans l'Homme,  
 auquel appartient l'océan, les veines  
 qui sont concentrées dans l'Homme...  
 Le grand prodige au centre de l'univers  
 s'avance sur le dos de l'océan, grâce à l'Ardeur cosmique.  
 Les Dieux tant qu'ils sont s'appuieront sur lui,  
 comme les branches de l'arbre à l'entour du tronc.  
 Lui auquel les Dieux toujours apportent  
 un tribut illimité dans l'espace limité,*

(VEDV, 346-347)».

3. L'idée que l'homme est fait à l'image de Dieu est d'abord biblique : Dieu dit : Faisons l'homme à notre image comme à notre ressemblance... Alors Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, et il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant. (Genèse, 1, 26 ; 2, 7). Les commentateurs observent que l'idée de ressemblance atténue celle d'image, en écartant toute notion d'identité. Cette conception de la Genèse est placée par l'astrologie à la base même de sa doctrine : elle fonde les relations du microcosme (l'homme) et du macrocosme (non seulement l'univers, mais la pensée englobante de Dieu : idée et force de l'univers). Pour chaque homme sa naissance est comme une création du monde : pour lui, c'est tout un qu'il naisse ou que le monde naisse ; de même, sa mort est comme la fin du monde : pour celui qui meurt, c'est tout un de mourir au monde ou que le monde meure avec lui. Cet ensemble Dieu-univers-homme est exprimé par une sphère\*, l'image traditionnelle du monde, dont chaque homme occupe le centre. Il ne se définit dans le monde et le monde ne se définit pour lui que par leurs rapports réciproques : l'homme symbolise un nœud de relations cosmiques.

4. Pour les Chinois, toute individualité humaine est un complexe et correspond à une certaine combinaison d'éléments. Les composants ne sont jamais conçus, ni comme uniquement spirituels, ni comme uniquement corporels. Toute nature est donc le produit d'un certain dosage et d'une combinaison plus ou moins harmonieuse. C'est la proportion de **yin** et de **yang** qui caractérise la condition physique de l'homme ; c'est cet équilibre qui est rompu lorsqu'il y a maladie.

Les médecins chinois avaient établi une correspondance du corps humain avec le cosmos :

tête ronde	le ciel
cheveux	étoiles et constellations
yeux et oreilles	soleil et lune
pneuma.	vent
sang	pluie
vaisseaux et humeurs du corps	fleuves et eaux
orifices et veines	vallées et rivières
quatre mers corporelles (l'estomac, mer de l'eau, l'aorte, mer du sang ; le médiastin, mer des poumons ; le cerveau, mer de la moelle osseuse)	les quatre mers cosmiques
le corps humain	élément terre
squelette	montagnes
cœur	Grande Ourse
sept orifices du cœur	les sept étoiles de la Grande Ourse
cing viscères	cing éléments
les huit parties du corps	les huit trigrammes
les neuf ouvertures du corps	les neuf portes du ciel
les quatre membres	les quatre saisons
les douze grandes articulations	les douze mois
les 360 petites articulations	les 360 jours de l'année

La médecine chinoise reconnaissait cinq viscères et neuf ouvertures, les deux yeux, les deux oreilles, les deux narines et la bouche, reconnues comme étant yang, plus les deux ouvertures basses, dites yin.

Il leur suffisait de combiner la théorie des ouvertures et des cinq viscères avec leur correspondance des cinq éléments pour établir un diagnostic à peu près juste ; les ouvertures basses étaient adjugées aux reins, les narines aux poumons, les yeux au foie, la bouche à la rate, le cœur aux oreilles. Granet, dans la *Pensée chinoise*, donne un portrait de Confucius en vertu de cette théorie :

*Confucius descendait des Yin qui régèrent en vertu de l'eau ; il avait au faite du crâne (son nom de famille signifie **creux**, son nom personnel **Tertre creux**) une dépression semblable à celle des collines qui retiennent à leur sommet un amas d'eau ; l'eau correspond aux reins et à la couleur noire (signe de profondeur) et son esprit était caractérisé par la sagesse, car la sagesse dépend des reins...*

5. L'homme est esprit et chair. Mais il existe des êtres appelés hommes qui sont privés d'esprit, se sentent à l'aise dans un monde détourné de Dieu et n'éprouvent aucune nostalgie transcendantale. Le gnostique Basilide se pose la question : de tels hommes sont-ils des hommes dans le vrai sens du mot ? Basilide le nie catégoriquement (Epiphane, **Pan.** 24, 5 ; voir Quispol, *L'homme gnostique, la doctrine de Basilide*, dans *Eranos Jahrbuch*, 1948, p. 116). Basilide parle sur un ton prophétique du temps à venir dans lequel il n'y aura plus d'hommes spirituels, mais seulement des psychiques ignorant et refusant ce qui appartient à l'esprit. Chacun se contentera du monde dans lequel il vit, il n'y aura plus d'intérêt pour la vie éternelle. A ce moment, si un homme parlait de vie spirituelle, il serait aussi ridicule qu'un poisson qui voudrait paître avec des moutons dans la haute montagne. Quand cette ignorance se répandra sur la terre, il n'y aura plus de recherche ou de désir sur le plan spirituel. Le monde sera entièrement privé de nostalgie à regard du spirituel (id. p. 123-124). Telle est, présentée par Basilide, la fin de l'homme esprit, et chair. C'est ainsi qu'un jour viendra où l'homme symbolisera **uniquement la chair**. Dans ce cas, il risque de perdre son immortalité.

M.-M.D.

## HORUS

Dieu égyptien à tête de faucon, fils d'Osiris et d'Isis, souvent représenté par un œil, *l'œil d'Horus*, ou par un disque solaire aux ailes d'épervier. Il symbolise l'impitoyable **acuité** du regard justicier, auquel rien ne peut échapper de la vie intime ou de la vie publique.

Il veille sur la stricte exécution des rites et des lois. Son combat légendaire avec Seth\*, le malfaisant, dont il trancha les parties, mais qui lui creva un œil, illustre la lutte de la lumière contre les ténèbres, et la nécessité de la vigilance, d'avoir *l'œil ouvert*, dans la poursuite de l'éternité, à travers les embûches des ennemis et des fautes. Dans la longue histoire de l'Égypte, le personnage d'Horus a certes beaucoup évolué : dieu céleste, divinité pharaonique, souverain luttant pour l'empire du monde. On le voit cependant toujours **combattant**, pour sauvegarder un équilibre entre des forces adverses et pour faire triompher des forces de lumière.

## HUILE

1. L'huile, ce riche produit du fruit de l'olivier, est naturellement un symbole de la **prospérité**, que la mentalité hébraïque ancienne ne distingue guère de la bénédiction divine (*Deutéronome*, 33, 24), de la joie (*Psaume*, 45, 8), de la **fraternité** (*Psaume*, 133, 1-2), etc.

Toutefois, dans les rites d'onction, le symbolisme est plus profond. Les rois d'Israël étaient oints et l'huile leur conférait alors **autorité, puissance et gloire** de la part de Dieu, qui était du reste reconnu comme le véritable auteur de l'onction. C'est pourquoi l'huile de l'onction est regardée comme un symbole de l'Esprit de Dieu (I. *Samuel*, 16, 13 ; *Isaïe*, 11, 2, où l'on se souviendra qu'il est question du roi futur).

De ce fait Point est comme introduit dans la sphère divine, les hommes ne doivent pas porter la main sur lui (I *Samuel*, 24, 7.11 ; 26, 9).

L'huile met donc un homme à part pour un service extraordinaire et sacré. C'est pourquoi des prophètes et, après l'exil, les prêtres en sont également oints (*Lévitique*, 21, 10).

Toutefois, malgré des onctions d'huile sur des lieux (*Genèse*, 28, 18) ou des objets (*Exode*, 30, 26 ss.), Israël n'a pas reconnu à la matière du rite une efficacité magique : Saül, le premier roi oint, est rejeté par Dieu en raison de son infidélité.

Pour suivre le symbolisme en terrain chrétien, il importe de rappeler que le mot hébreu signifiant *oint* a donné en transcription : Messie, et que sa traduction grecque se lit : Christos. Jésus est donc regardé comme le roi attendu, sans qu'on puisse totalement exclure a priori toute allusion à un ministère sacerdotal et prophétique. Mais, comme il n'avait évidemment pas reçu une huile d'onction matérielle, la voie était toute tracée vers une spiritualisation : le Saint-Esprit, que symbolisait l'huile, est accordé à Jésus pleinement, comme par onction (*Luc*, 4, 18). Et, comme le christianisme primitif met en relations immédiates le don de l'Esprit et le baptême (*Actes*, 2, 38 ; 9, 17 s), on en vient très rapidement à instituer un rite baptismal d'effective onction d'huile (*Hippolyte, Tradition apostolique*, 22 ; *Tertullien, Traité du Baptême*, 7).  
P.P.

2. L'usage rituel et sacrificiel de l'huile est le fait des Orientaux, pour lesquels elle était l'un des éléments essentiels de sa nourriture. Elle est symbole de **lumière et de pureté**, parce qu'elle sert à alimenter les lampes\*.

Dans les rites éleusiniens l'huile symbolise la pureté (mage, 136).

Sa consistance en fait aussi un symbole de *lien intermédiaire*, comme dit Saint-Martin, pour qui elle est élément d'un Grand Œuvre alchimique, dans lequel le vin et le froment sont le *soufre* et le *mercure*. L'huile, assure-t-il encore, *est composée de quatre substances élémentaires qui lui donnent des rapports actifs avec les quatre points cardinaux*. De par sa nature, elle fixerait et arrêterait les influences extérieures, ce qui est un autre aspect de son rôle purificateur et protecteur.

C'est sa consistance fluide qui fait considérer l'huile, dans la mythologie du Shinto, comme une image de l'indifférenciation primordiale : les *eaux* originelles sont de l'huile (SAIR).  
P.G.

3. L'onction de l'huile, entraînant la souplesse des muscles, rappelle aussi les luttes corporelles et spirituelles.

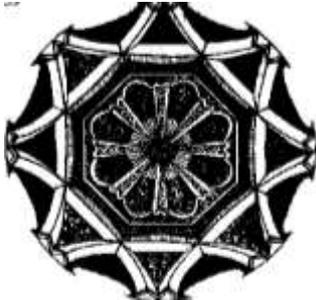
Le Pseudo-Denys l'Aréopagite, dans ses commentaires sur les rites mortuaires chrétiens écrit : *après le salut, le pontife répand de l'huile sur le défunt. Or, souvenez-vous que, dans le sacrement de régénération, avant le saint baptême, et quand l'initié a totalement dépouillé ses vêtements\* anciens, sa première participation aux choses sacrées consiste en l'onction de l'huile bénite ; et, au terme de la vie, c'est encore l'huile sainte qu'on répand sur le défunt. Par l'onction du baptême on appelait l'initié dans la lice des saints combats ; l'huile versée sur le défunt signifie qu'il a fourni sa carrière et mis fin à ses glorieuses luttes* (PSEO, 151-152).

4. En Afrique du Nord et, semble-t-il, dans toute la tradition méditerranéenne, les femmes font des libations d'huile sur des autels de pierre brute ; les hommes huilent le soc de la charrue\*, avant de l'enfoncer dans la glèbe. *Il s'agit dans tous ces cas d'une offrande à l'Invisible* (SERP, 120). Symbole de la force onctueuse et fertilisante, de couleur solaire, l'huile ainsi offerte appelle, en même temps qu'elle en introduit le symbole, la fécondité sur le sillon ouvert. Le soc huilé qui pénètre le sol signifie peut-être aussi la douceur, empreinte d'une révérence quasi sacrée, du contact avec la terre, qui préside à ce rite de la fécondation et qui symbolise l'union des sexes.

## HUIT

1. Huit est universellement le nombre de **l'équilibre cosmique**. C'est le nombre des directions cardinales, auquel s'ajoute celui des directions intermédiaires ; le nombre de la rosé des vents, de la Tour des Vents athénienne. C'est souvent le nombre des rayons de la roue, de la rouelle celtique à la Roue de la Loi bouddhique. C'est celui des pétales du lotus et des sentiers de la Voie. C'est celui des trigrammes du **Yi-King** et des piliers du **Ming-t'ang** ; celui des anges *porteurs du Trône* céleste ; celui aussi — sans qu'on sache exactement sous quelle forme — du miroir d'Amaterasu. Comme l'indiquent les piliers du Ming-t'ang, les anges du trône, la partie octogonale du **linga**, le nombre huit, l'octogone, ont aussi une valeur de médiation entre le carré et le cercle, entre la Terre et le Ciel, et sont donc en rapport avec le monde *intermédiaire*.

L'iconographie et l'architecture hindoues font une large place au symbolisme de l'octade : les bras de **Vishnu** sont au nombre de huit, correspondant aux huit Gardiens de l'espace ; les **grahas** (*planètes*) sont huit, disposées autour du Soleil ; les *formes* (**mûrti**) de **Çiva** sont huit, représentées en deux temples du groupe d'Angkor, par huit **lingas** autour d'un **linga** central. Dans le Bayon d'Angkor-Thom, le Bouddha s'établit au centre d'un véritable lotus de huit chapelles rayonnantes, assumant par cette disposition les fonctions çivaïstes et celles du roi **Chakravartî**, celui qui fait *tourner la roue* au centre même de l'Univers.



HUIT. - Coupole de la mosquée de Cordoue. Art musulman. X<sup>e</sup> siècle.

Ce symbolisme de l'équilibre *central*, qui est aussi celui de la Justice, se retrouve, notons-le encore, dans l'ogdoade pythagoricienne et gnostique (BHAB, BENA, GRIC, GUES, HERS). P.G.

2. Le chiffre 8 (Hachi) au Japon est symbole d'une multitude de choses. Ainsi, le Japon est-il dénommé par ses habitants, depuis une époque très reculée, *Grand-huit-Îles*. Cela signifie que le Japon est constitué d'une quantité innombrable d'îles. C'est un chiffre que l'on rencontre très souvent dans les plus anciens textes shintoïstes avec ce sens de multiple. Il est devenu un chiffre sacré. Mais le huit n'est pas l'innombrable indéfini et dispersé ; c'est l'innombrable constituant une entité qui s'exprime par le huit.

Un exemple de notre époque : à Yokohama a été édifié, en 1932, un centre national d'éducation spirituelle. Il est de plan **octogonal** et renferme à l'intérieur les statues de huit sages du monde : Sâkyamuni, Confucius, Socrate, Jésus, le prince Shôtoku (Vile siècle) Kôbô Daishi (IX<sup>e</sup> siècle, japonais), les prêtres Shinran et Nichiren (XIII<sup>e</sup> siècle japonais). La forme octogonale n'a pas été choisie en raison de l'existence de huit sages dans le monde ; ce nombre de huit sages n'est d'ailleurs pas non plus limitatif ; la forme du temple et ce nombre de sages signifient la sagesse infinie aux formes innombrables, au centre de tout effort spirituel, de toute éducation et de toute recherche.

3. Le huitième jour succède aux six jours de la création et au sabbat. Il annonce l'ère **future éternelle** ; il comporte non seulement la résurrection du Christ, mais celle de l'homme. Si le chiffre 7 est surtout le nombre de l'Ancien Testament, le 8 correspond au Nouveau. Il annonce la béatitude du siècle futur.

Selon saint Augustin, toute action, en cette vie, se rapporte au chiffre 4, ou encore à l'âme dont le nombre est ternaire. Au-delà du 7<sup>e</sup> jour, vient le 8<sup>e</sup> qui marque la vie des justes et la condamnation des impies. (Sur le chiffre 8, voir Augustin Luneau, *L'histoire du salut chez les Pères de l'Eglise*, Paris 1964, pp. 338-339).

Le 8<sup>e</sup> jour symbolise aussi la **transfiguration**. Le 8<sup>e</sup> jour, selon Cari Schmidt, possède une origine chrétienne, tout en se présentant comme un thème gnostique. Il symbolise à la fois la résurrection du Christ et la promesse de résurrection de l'homme transfiguré par la grâce.  
M.-M.D.

4. Dans la pensée des Dogons, tout ce qui est pur, on Ta déjà observé, c'est-à-dire juste ou ajusté, est double : placé sous le signe de la gémellarité des principes — ou des sexes — contraires, condition du dynamisme équilibré. Ainsi tout homme, de même que tout animal, naît avec deux âmes, l'une mâle, l'autre femelle. La seule exception à cette règle est la divinité du désordre, ténébreuse et souvent maléfique, parce qu'elle naît *unique*. Le nombre clé de la création n'est donc pas le Quatre, mais le Huit, pour sa qualité de quatre-double. Il y a donc huit béros créateurs, et huit familles humaines, nées des huit ancêtres primordiaux, dont quatre ont une prédominance mâle et quatre une prédominance femelle, bien que tous soient bisexués. Le 7<sup>e</sup> ancêtre est le maître de la parole, mais le huitième est la parole elle-même ; le verbe est donc symbolisé par le nombre huit, qui recouvre, de plus, l'eau, le sperme et l'ensemble des forces fécondantes. Verbe et sperme s'enroulent huit fois autour de la matrice pour féconder celle-ci, de même qu'une spirale de cuivre rouge, autre substitut de Veau principielle, s'enroule huit fois autour de la *jarre* solaire pour éclairer le monde. L'homme, enfin, est HUIT en son squelette, assuré pas les huit articulations\* des membres (GRIE), articulations dont l'importance est primordiale, puisque c'est d'elles que provient la semence masculine.

L'homme, image du macrocosme, est commandé par le nombre huit, non seulement dans le mécanisme de la génération et dans la structure de son corps, mais aussi dans la création et l'ordonnance de tout ce dont dépend sa subsistance. Ainsi, les graines des plantes qu'il cultive, amenées sur terre dans les clavicules\* des ancêtres, sont au nombre de huit, et ces huit graines primordiales sont plantées dans les huit champs cardinaux du village.

Enfin la sacralisation du nombre- HUIT, chez les Dogons, recouvre celle de la régénération périodique, HUIT étant le nombre du Génie et de l'Ancêtre — le plus vieil ancêtre — qui s'est sacrifié pour assurer la régénération de l'humanité, lors de son établissement définitif sur la terre (GRIE, DIED). Ce n'est qu'après ce sacrifice que sont tombées sur la terre les premières pluies fécondantes et purificatrices, que le premier champ a étéensemencé et qu'a retenti, au nord du village, le premier bruit de la forge.

Le mythe quechua relatant l'origine de la dynastie des Incas mentionne également huit ancêtres primordiaux, dont quatre frères et quatre sœurs.

En tant que 4 + 4, il est le nombre des jumelles pour les Bamba- ras. Il est aussi, comme pour les Dogons, le nombre de la parole. Mais, dans les applications pratiques de ce symbole — et principalement dans la divination — cette dernière valeur confère au huit un sens dangereux : il peut exprimer l'excès de parole, notamment dans les rapports avec les femmes (DIEB).  
A.G.

## HUITRE

1. La cendre d'huîtres ou de moules était souvent utilisée en Chine comme matière desséchante notamment dans les tombeaux. Autant que l'efficacité physique de la cendre, on cherchait les bienfaits magiques de la coquille\* de bivalve, qui par sa forme symbolisait la féminité et donc la vie.

2. L'huître est également l'animal qui sécrète la perle. Et celle-ci est cachée dans la coquille. Elle symbolise à cet égard l'humilité vraie, qui est source de toute perfection spirituelle, et, en conséquence, le sage et le saint. Ils ne font que s'ouvrir au soleil et accumuler les richesses intérieures, sur lesquelles ils se ferment soigneusement, pour qu'elles ne soient point profanées. L'huître ne peut être séparée du symbolisme de la perle.

## HUPPE

1. Le Coran (27, 20 s.) parle de cet oiseau comme ayant joué le rôle de messagère entre Salomon et la reine de Saba. Il va en découler un grand nombre de légendes.

Dans le **Mantiq-ut-Taïr** de Farid - od - Dîn Attar (Langage, ou Colloque des oiseaux) le poète raconte que tous les oiseaux du monde partent en voyage à la recherche d'un roi. C'est la huppe qui va leur servir de guide. Elle se présente comme la *messagère du monde invisible* et est décrite comme portant *sur la tête la couronne de ta vérité*. Ce voyage des oiseaux symbolise d'ailleurs *l'itinéraire mystique de l'âme à la recherche du divin*.

C'est pourquoi la *Clé des Songes* iranienne la présente comme *un homme, savant et intègre*.

On raconte qu'elle était *le seul oiseau qui pût indiquer les points d'eau à Salomon*. Lorsque sa mère mourut, elle la mit sur sa tête pour lui chercher une tombe, mais finalement c'est sa tête elle-même qui lui servit de sépulture ; de là viennent d'abord sa huppe, qui lui fut accordée en reconnaissance de son amour filial, ensuite sa puanteur (PELG, 106).

Selon la légende persane, *la huppe était une femme mariée. Elle se peignait devant son miroir, lorsque son beau-père rentra sans s'annoncer. Prise de peur, elle devint oiseau et s'envola, le peigne sur la tête (d'où son nom persan : shânèser, peigne en tête)*. Suivant un autre récit, *c'était une honnête femme dont le mari ne valait rien ; un jour, la trouvant en train de prier, il la battit ; elle implora Dieu, qui la changea en huppe. Elle s'envola. La huppe est considérée de bon augure*.

2. Dans le récit de l'Exil occidental de Sohrawardî, la huppe symbolise l'inspiration personnelle intérieure (voir **grue\* couronnée**).

Elle possède d'autre part de nombreuses qualités magiques. On lui retire les entrailles, on les sèche et on les porte en guise de talisman. Elles protègent contre le mauvais œil et exorcisent les sortilèges. A Tanger, on les suspend dans les boutiques comme sauvegarde contre le vol. On s'en sert pour protéger le lait et le beurre contre la magie, et pour empêcher les **juîn** de venir hanter les lieux où de l'argent est enfoui et de frapper la personne qui creuse la terre pour l'en sortir. Certaines populations croient que l'œil droit d'une huppe, attaché entre les yeux d'une personne, permet à celle-ci de voir des trésors cachés dans la terre. On croit que l'oiseau lui-même est capable de percevoir ces choses ; c'est pourquoi il dit : **hut, hut, hut**, c'est-à-dire, *là, là, là*, ce qui lui a valu son nom (**hadhud** en arabe). Le sang de la huppe ou son cœur sont utilisés comme remèdes, ainsi que pour écrire des charmes (WESR, 2, 338-339). Elle est le symbole de l'acuité intellectuelle, qui, non seulement découvre les trésors cachés, mais préserve des embûches. E.M.

## HUTTE

1. La hutte symbolise l'habitation du nomade, du voyageur qui n'appartient pas à une cité permanente ; elle convient au chrétien exilé de sa patrie, vivant dans une terre étrangère\*. La patrie signifiant le ciel et la terre étant étrangère, la hutte désigne l'existence corporelle et terrestre. La hutte, faite de branchages ou de roseaux, en signifie la précarité : image de la fragilité et de l'instabilité. Son exigüité convient à la solitude et à la contemplation.

C'est pourquoi Guillaume de Saint-Thierry, évoquant les ermites de la Chartreuse, écrira dans sa *lettre aux Frères du Mont Dieu : Comme les Hébreux, c'est-à-dire comme des voyageurs de passage, vous, qui êtes spirituels, n'ayant pas ici-bas de cité permanente, et cherchant la elle future, bâtissez-vous... de petites huttes*. M.-M.D.

2. La hutte joue aussi un rôle initiatique, celui d'un parvis introduisant dans l'autre monde. C'est l'équivalent de la gueule ou du ventre du monstre\*, de la tarasque et du dragon ; de l'urne et de la jarre funéraires ; de la cabane du bûcheron-anthropophage, où l'ogre attend le Petit Poucet pour le dévorer, lui et ses sept frères. L'accès à l'autre monde passe par la mort et la putréfaction. Mais les initiés sortiront de la hutte animés d'une vie nouvelle, nantis de *mystérieux trésors, symboles des richesses Immatérielles de l'initiation. Ils sont alors maîtres*

*de l'espace par les bottes de sept lieues, maîtres des hommes par la poule aux œufs d'or, maître de l'Invisible par la clé secrète (SERH, 103-104, 119).*

## HYBRIDE

Tout ce qui est hybride, difforme\*, étrange, est riche de signification dans les légendes africaines. La coutume et l'ordre naturel ne peuvent être troublés gratuitement : une force d'au-delà est intervenue. Le monstrueux devient signe du sacré.

Les figurations d'hybrides obéissent à certaines lois. Par exemple, les êtres fabuleux, partie-homme, partie-animal (voir sirènes\*, sphinx\*, centaures\*) sont représentés la partie humaine tantôt en haut (sphinx), tantôt en bas (la tête de faucon et les pieds humains). Ce n'est pas sans raison : la partie supérieure est censée plus proche des choses nobles ; il n'est donc pas indifférent que ce soit telle ou telle partie qui soit animalisée ou humanisée. Chez l'homme-serpent, par exemple, le fait que les pieds soient animalisés (en forme de serpent) et la tête humanisée est un signe favorable : l'être est, en effet, *supérieur dans le supérieur* ; c'est-à-dire, sa partie supérieure est supérieure en valeur spécifique, à sa partie inférieure, puisqu'elle est humaine et l'autre purement animale ; aussi l'homme-serpent est-il souvent conçu comme l'initiateur qui soumet les pèlerins et les disciples à l'épreuve. On connaît aussi l'homme à tête de lion, symbole de la royauté, où la force prédomine sur la justice ; l'homme à tête de taureau, l'initiateur pastoral (HAMK, 20).

Le lion est souvent associé à l'aigle, soit qu'il en ait la tête, les ailes\*, les serres ; ils symboliseraient alors le **corps et l'âme de l'homme**. Et si *parfois ils se mordent l'un l'autre, l'idée première n'est pas celle du combat, mais des deux bêtes qui se tiennent, qui se compénètrent, qui ne font qu'un en se mangeant mutuellement, qui sans cesse passent l'une dans l'autre. Le thème est encore plus limpide lorsque l'homme en personne est associé à ces deux composantes symboliques* (chas, 265-266). Parfois ils symbolisent *l'antagonisme farouche* qui divise intérieurement l'homme entre les tentations du mal et ses aspirations au bien.

## HYDRE

Serpent monstrueux à sept ou neuf têtes, qui repoussent à mesure qu'on les coupe ; souvent comparé aux deltas des grands fleuves, avec leurs multiples bras, leurs crues et leurs décrues. Elle figure *les vices multiples (tant sous forme d'aspiration imaginativement exaltée que d'ambition banalement active)... Vivant dans le marais, l'hydre est plus spécialement caractérisée comme symbole des vices-banals. Tant que le monstre vit, tant que la vanité n'est pas dominée, les têtes, symbole des vices, repoussent, même si, par une victoire passagère, on parvenait à couper l'une ou l'autre* (dies, 208). Le sang de l'hydre est un poison : Héraclès y trempait ses flèches ; s'il se mêlait à l'eau des fleuves, les poissons devenaient impropres à la consommation. Ce qui confirme l'interprétation symbolique : tout ce qui touche aux vices ou en procède se corrompt et corrompt.

## HYDROMEL

1. L'hydromel est la boisson **d'immortalité**, celle des dieux dans l'autre monde (les moines transpositeurs de légendes y ont assez souvent substitué le vin) et aussi celle des festins rituels de la grande fête de Samain. Dans les fêtes celtiques, l'hydromel est consommé en concurrence avec la bière et il procure une ivresse rapide et complète. Cette boisson est encore de consommation courante, dans les pays celtiques, en Bretagne surtout (OGAC, 13, 481 sqq.).

Par opposition à la bière\*, qui est la boisson des guerriers, l'hydromel est, en mode celtique, la **boisson des dieux**. C'est la participation de la classe sacerdotale, représentant la divinité, à la fête de Samain, qui explique l'usage, confirmé par tous les textes, de l'hydromel en cette occasion. Le roi déchu meurt quelquefois noyé dans une cuve d'hydromel (ou plus rarement de vin), pendant que son palais est incendié (OGAC, 7, 33-35 ; 13, 481-506).

2. L'hydromel est demeuré une boisson *divine* en Afrique. Il est la boisson des sages, représentant la connaissance sous sa forme la plus élevée, pour les Bambaras. Sa constitution, mélange d'eau\* et de miel\*, fermenté et pimenté, l'explique. Par les apports symboliques de chacun de ces éléments : l'eau\* est le liquide vital qui fertilise et relie, permettant la communion ; le miel\* est symbole de vérité, donc de fraîcheur, de clarté, de douceur. Les Bambaras disent de la vérité qu'elle est semblable au miel car, à l'instar du rayon de miel, elle n'a *ni envers ni endroit* et elle est la chose *la plus douce du monde* (ZAHB, 166). Le piment ajoute aux vertus de ces deux premiers composants sa force de stimulant ; enfin, la fermentation\* active et en quelque sorte sublime les vertus de l'ensemble. C'est en fermentant que l'hydromel devient enivrant (voir **ambroisie\***).

## HYÈNE

Animal à la fois charognard et nocturne, la hyène présente, en Afrique, une signification symbolique doublement ambivalente.

Elle est d'abord caractérisée par sa voracité, par son odorat, entraînant les facultés de divination qu'on lui attribue, et par la puissance de ses mâchoires, capables de broyer les os les plus durs. De ce fait elle constitue une *allégorie de la connaissance, du savoir, de la science*. Mais en dépit de ces extraordinaires facultés d'assimilation, elle reste un animal purement terrestre et mortel, dont la sagesse et la connaissance purement matérielles deviennent lourdeur, grossièreté, naïveté allant jusqu'au ridicule, à la bêtise, voire à la lâcheté, en face de la Sagesse et de la Connaissance transcendantes de Dieu. C'est en ce sens qu'elle s'oppose, en même temps qu'elle le complète, au symbole du vautour également charognard, mais aérien et donc divin, dans la pensée des Bambaras. Elle représente une étape initiatique sur le chemin de la Connaissance, qui correspond à l'acquisition d'un savoir réel, mais profane, et qui ne doit pas essayer de rivaliser avec le savoir divin, qu'incarné, à un degré d'initiation beaucoup plus élevé, le lion\*, symbole de la sagesse calme et sereine. Dans la dramaturgie sacrée, mise en scène au cours des rites de la Société Koré, un regard du *Lion*, initié de haut grade, suffit à mettre en fuite *l'hyène*. La hiérarchie de cette confrérie lui assigne le rôle du *captif*, qui avait pour charge, dans l'ancienne structure de la société Bambara, la garde du roi et de sa demeure. De ce fait, les initiés *hyènes* du Koré sont chargés de la surveillance du bois sacré où ont lieu les réunions de la confrérie (ZAHB). A.G.

## HYPERBORÉEN

Le pays des Hyperboréens est souvent mentionné dans la mythologie grecque. Où se trouvait-il situé ? Hérodote avoue son ignorance. Sans doute, quelque part dans le Nord, dans l'extrême Nord, plus loin que le pays d'où souffle Borée, *au-delà du vent du nord*. Peut-être était-ce le souvenir nostalgique des contrées lointaines, d'où les premiers Hellènes descendirent en Grèce, au début du deuxième millénaire avant notre ère. *Il paraît acquis toutefois*, pense H. Gallet de Santerre, *que les Créées considéraient l'Hyperborée un peu à la manière de l'Ethiopie ou de l'Atlantide par exemple, comme une sorte de paradis lointain, un séjour des Bienheureux, mal défini géographiquement* (cité dans SECG, 217). Peu importe d'ailleurs la précision géographique, pour la connaissance de l'imagination grecque. C'était pour elle le pays aurolé de rêves, de toutes les enfances et de tous les âges d'or. Apollon y avait séjourné dans sa jeunesse ; c'est le lieu de naissance de sa mère Lété ; périodiquement, après un cycle astral de dix-neuf ans, il y retourne ; c'est son refuge contre les vengeances de Zeus ; c'est de là qu'est partie la flèche prodigieuse qui a formé, au ciel, la constellation du Sagittaire ; un Hyperboréen, Olen, aurait fondé l'oracle de Delphes ; quand les Galates s'approchèrent du sanctuaire, ils furent terrifiés par l'apparition des fantômes hyperboréens ; Pythagore passait pour être la réincarnation d'un Hyperboréen. L'Hyperboréen était devenu une sorte de surhomme (on dirait aujourd'hui un Martien), vivant heureux, sage et quelque peu magicien, dans une sorte de pays d'Utopie.

## HYSOPE

L'hysope est constamment associée aux rites de purification. Elle entre dans la composition de l'eau lustrale. Elle est utilisée pour les aspersion, mélangée au sang, lors de la purification des lépreux. Des faisceaux d'hysope servent à l'aspersion des linteaux et des poteaux avec le sang de l'agneau pascal. Ainsi l'hysope est associée à la fois à la première alliance et à la seconde alliance proposée par le Christ-Agneau. Le roseau présenté au Christ en croix par les Synoptiques devient hysope dans l'Evangile de Jean.

Selon Philon, l'hysope sert de condiment pour les plus délicats, lors des repas des thérapeutes.

Dans son *Sermon 45, sur le Cantique des Cantiques*, Bernard de Clairvaux citant le *Psaume (50, 9)* écrit : *La beauté de l'âme c'est l'humilité. Ce n'est pas de moi-même que je le dis, puisque le Prophète t'a dit avant moi : **Vous m'aspergerez avec l'hysope, et je serai purifié** (Ps. 50, 9), symbolisant l'humilité par cette herbe humble et qui purifie la poitrine. C'est avec l'hysope qu'après sa faute grave le roi-prophète se lave et recouvre ainsi la blancheur de neige de l'innocence* (JUAU, 481-482). M.-M.D.

## IBIS

1. Incarnation du dieu Thot, dieu de la parole créatrice, patron des astronomes, des comptables, des magiciens, des guérisseurs et des enchanteurs. De son assimilation au dieu grec Hermès\*, sont nés les traités syncrétistes et ésotériques attribués à Hermès Trismégiste : nom donné à Thot *trois fois très grand* (POSD, 286). L'ibis au bec pointu symboliserait toute opération de l'intellect pratique. Mais, pour pratique qu'elle soit, sa sagesse n'exclurait point le recours aux connaissances ésotériques.

Le Livre de Job (38, 36) attribue à l'ibis, comme au coq, une faculté de prévision, le premier annonçant les crues du Nil, le second le lever du soleil :

*Qui a mis dans l'ibis la sagesse, donné au coq l'intelligence ?*



IBIS. - Thot, le dieu-scribe à tête d'ibis. Art égyptien. Papyrus de Hunefer.

2. On a voulu voir aussi dans l'ibis un oiseau lunaire, à cause de la forme de son bec, qui rappellerait le croissant (soul, 39). Mais cette même forme a inspiré une autre interprétation, beaucoup moins poétique : l'ibis serait un symbole de salubrité, son bec ayant la forme d'un clystère et pouvant être utilisé aux mêmes fins. Pline écrit en effet (VIII, 27) : *Grâce à la courbure de son bec, il irrigue cette partie de lui-même par laquelle la santé nous appelle à décharger les mets*. Aussi, les poètes grecs et romains, tels que Callimaque et Ovide, se servaient-ils parfois, comme d'une injure, du terme d'ibis (TERS, 221).

## ICARE

Fils de Dédale et d'une esclave : il meurt des inventions de son père, qu'il utilise sans tenir compte des avertissements paternels. *Je te préviens, Icare, il faut mener ta course à une hauteur moyenne. Vole entre les deux*. Emprisonné dans le labyrinthe\* avec son père qui avait aidé Ariane et Thésée à tuer le Minotaure, il réussit à s'évader de sa prison avec l'aide de Pasiphaé et grâce aux ailes que Dédale lui a faites et qu'il a fixées avec de la cire sur ses épaules : il s'envole au-dessus de la mer. Mais, malgré tous les conseils de prudence, il s'élève de plus en plus haut, de plus en plus près du soleil : la cire fond et Icare tombe dans la mer. Image des ambitions démesurées de l'esprit, Icare est le symbole de *l'intellect devenu insensé... de l'imagination perverse ; (il) est une personnification mythique de la déformation du psychisme, caractérisée par l'exaltation sentimentale et vaniteuse envers l'esprit. Icare représente le nerveux et son sort. La tentative insensée d'Icare est restée proverbiale pour la nervosité à son plus haut degré, pour une forme de maladie de l'esprit : la folie des grandeurs, la mégalomanie* (DIES, 50). Icare est le symbole de la démesure et de la témérité, la double perversion du jugement et du courage.

Les auteurs chrétiens des premiers siècles ont vu dans la mésaventure d'Icare l'image de l'âme qui prétend s'élever vers les cieux sur les ailes d'un faux amour, alors que, seules, les ailes de l'amour divin pourraient favoriser son ascension.

## ICÔNE

Nous entendons ici par *icône* l'Image divine ou sacrée d'une façon générale, et non seulement la forme particulière qu'elle prend dans l'Eglise d'Orient.

L'icône ne relève pas de l'art du portrait : si *ressemblance* il y a, elle est seulement de nature idéale, dans la mesure où l'Image participe de la Réalité divine qu'elle est destinée à exprimer. Car l'icône est d'abord représentation — dans les limites inhérentes à l'incapacité fondamentale de traduire adéquatement le divin — de la Réalité transcendante et *support* de méditation : elle tend à fixer l'esprit sur l'image, qui elle-même le reporte et le concentre sur la Réalité qu'elle symbolise.

L'icône est généralement reconnue comme n'étant pas *faite de main d'homme* (**achéiopoïtos**), ce qui en éloigne toute idée de représentation sensible. Si l'image de la Vierge est attribuée à saint Luc, le *Mandilion* est d'origine miraculeuse ; l'image du Bouddha fut projetée par lui-même sur la toile ou résulte du relevé de son ombre sur le sol. Toutes les icônes ultérieures sont la reproduction de prototypes surnaturels, effectuée dans des conditions de préparation rigoureuse et selon des canons précis.

Certes, l'icône du Christ est séparée de son Modèle divin. L'icône du Bouddha n'est qu'un reflet illusoire, un artifice (**upâya**) ; mais l'icône du Christ participe en même temps de la nature du Modèle et prolonge son Incarnation et l'icône du Bouddha permet d'appréhender la Réalité supra-formelle qu'elle évoque en mode illusoire. Elle est la conséquence du Vœu originel du **Bodhisattva**, demeurant sur terre jusqu'à la délivrance du dernier des êtres. Ce double aspect fait comprendre que si, selon le **Jôdô**, l'image du Bienheureux est un moyen de grâce et même de salut, elle peut cependant servir à allumer du feu, si l'on a froid. Un apologue zen ne considère pas comme sacrilège d'utiliser ainsi les statues des saints.

L'icône n'est jamais une fin en soi, mais toujours un moyen. C'est, dit-on, une fenêtre ouverte entre la terre et le ciel, mais ouvrant dans les deux sens. Le fond doré de l'icône byzantine — comme aussi la dorure du Bouddha — c'est proprement la lumière céleste, la lumière de la Transfiguration. Fixées, comme elles le sont en Grèce, sur l'iconostase, les icônes sont à la limite du monde sensoriel et du monde spirituel : elles sont le reflet du second dans le premier, et le moyen d'accès du premier au second.

L'icône comme fin en soi, c'est la justification des crises iconoclastes. Et si l'iconoclasme apparaît aussi dans l'enseignement du Bouddha, ce paraît être à l'encontre des images humaines, qui ne sauraient être qu'objet *d'idolâtrie*, et non contre les véhicules d'influence spirituelle : l'image *non-humaine* résulte de la grâce du Bouddha ; elle en est le support privilégié (BURA, BENA, COOI, OUSI, SCHO, SCHD, SECA). P.G.

## IF

L'if est dans le monde celtique un arbre **funéraire** et l'Irlande l'utilise quelquefois comme support de l'écriture ogamique. Mais il est surtout dans la tradition insulaire *le plus ancien des arbres*. Le bois d'if est quelquefois encore utilisé dans la fabrication de boucliers et de lances, ce qui dénote aussi un symbolisme **militaire**. **Ibarsciath**, *bouclier d'if*, est le nom d'un jeune guerrier irlandais et quelques noms ethniques gaulois (**Eburovices combattants par l'if**, aujourd'hui Evreux) confirment cette impression. Néanmoins la propriété essentielle qui semble avoir été retenue à la base du symbolisme de l'arbre est (a toxicité de ses fruits : César cite l'exemple de deux rois gaulois des Eburons qui, vaincus, se donnent la mort avec de l'if. La roue du druide mythique Mog Ruith (*serviteur de la roue*), qui est une roue d'Apocalypse, est elle aussi en bois d'if. Eochaid (**Ivocatus qui combat par l'if**) est enfin un des noms traditionnels du roi suprême d'Irlande (OGAC, 11, 39-42). L.G.

## ILE

1. L'île, à laquelle on ne parvient qu'à l'issue d'une *navigation* ou d'un *vol*, est par excellence le symbole d'un centre spirituel, et plus précisément du **centre spirituel primordial**.

La Syrie primitive dont parle Homère, et dont la racine est la même que celle du nom sanscrit du soleil, Surya, est une île, l'île centrale ou *polaire* du monde. Elle s'identifie à la **Tula** hyperboréenne (la **Thulé** grecque), dont on retrouve le nom chez les Toltèques, originaires de l'île d'**Aztlan** (ou *Atlantide*). **Tula\***, c'est *Vile blanche*, dont on retrouve le nom (Svetadvîpa) dans les mythes visnouites de l'Inde, et jusqu'au Cambodge, où il est attribué au temple de Prasat Kôk Pô. *L'île blanche* est un *séjour des Bienheureux*, de même que *l'île verte* celtique (renfermant d'ailleurs la *montagne blanche* polaire), dont le nom se retrouve dans celui de l'Irlande. Les îles primordiales nippones : Awa, l'île d'écume, et surtout **Onogoro-jima**, formées par la cristallisation du sel dégouttant de la lance d'Izanagi, sont encore des *îles blanches*. Selon la tradition musulmane, le Paradis terrestre est également situé dans une île : celle de Ceylan ; Zeus est originaire de l'île sacrée de Minos, patrie des mystères.

2. Iles paradisiaques aussi, celles que les mythes chinois situent sur la Mer orientale, et que plusieurs empereurs, abusés par des charlatans, tentèrent d'atteindre à l'aide de navires. Or il est bien connu qu'elles ne peuvent être atteintes que par ceux qui savent *voler*, c'est-à-dire par les Immortels. Les navigateurs, eux, ne sont censés avoir découvert que Formose, et peut-être le Japon... Déjà, Yao avait atteint *l'île des Quatre Maîtres*, nommée Kouche, et qui est identique à Tula (Tchouang-Tseu, ch. 1). Mais l'avait-il atteinte ailleurs qu'au *centre* de lui-même ?

3. L'île *centrale, éminente*, que la *Queste du Graal* nomme Monsalvat, trouve son homologue dans l'architecture khmère. C'est le petit temple de Neak Pean, situé au centre d'un bassin carré. Le bassin est peut-être le lac Anavatapta, qui guérit les maladies du corps et celles de l'esprit, mais il est aussi *l'océan des existences*, la *mer des passions* du yoga. Le temple est l'île *incomparable*, dont parle le Suttanipâta, située *hors de l'effroyable flot de l'existence* ; elle est la stabilité *polaire* au milieu de l'agitation mondaine, finalement le nirvana. Et saint Isaac de Ninive n'exprime rien d'autre, lorsqu'il compare les diverses connaissances acquises par le moine au cours de son expérience spirituelle à *autant d'îles, jusqu'à ce qu'enfin il aborde et dirige ses pas vers la Cité de la vérité, dont les habitants ne trafiquent plus, où chacun est comblé avec ce qu'il a*. C'est le Royaume de l'esprit, le lieu de la Grande Paix, l'île **Pong-lai**. (BHAB, COEA, PHIL, GRIA, GUER, GUES, SILI). P.G.

4. Les Celtes se sont toujours représenté **l'autre monde et l'au-delà merveilleux** des navigateurs irlandais sous la forme d'îles localisées à l'ouest (ou au nord) du monde. Les dieux irlandais, ou Tûatha Dé Dânnann *tribus de la déesse Dana*, sont venus ainsi, avec leurs talismans merveilleux, de quatre *îles au nord du Monde* et l'Irlande, avec sa province centrale de Meath (**Mide milieu**) est elle-même une île divine. Il semble cependant, que l'île par excellence ait été la Grande-Bretagne, puisque c'est là que, aux dires de César (et des textes irlandais), les druides allaient parfaire leur instruction, puiser à la science sacrée et consolider leur orthodoxie doctrinale. Bon nombre d'îles mythiques ne sont habitées que par des femmes et on peut rapprocher de ce fait l'existence réelle tic collèges sacerdotaux féminins dans quelques îles du littoral gaulois ; à Sena (Sein), par exemple, habitaient des prêtresses qui vaticinaient, prédisaient l'avenir et prétendaient se changer en tel ou tel animal selon leur volonté. Le grand centre druidique, détruit par les Romains au I<sup>er</sup> siècle de notre ère au moment de la révolte de la Bretagne, était dans l'île de Mona (Anglesey). L'île est ainsi un monde en réduction, une image du cosmos, complète et parfaite, parce qu'elle présente une **valeur sacrée concentrée**. La notion rejoint par là celle du **temple** et du **sanctuaire**. L'île est symboliquement un **lieu d'élection de science et de paix**, au milieu de l'ignorance et de l'agitation du monde profane. Elle représente un Centre primordial, sacré par définition, et sa couleur fondamentale est le blanc. L'ancien nom de la Grande-Bretagne est **Albio la blanche** (LERJ, 1052-1062). L.G.

5. L'analyse moderne a particulièrement mis en relief un des traits essentiels de l'île : l'île évoque le refuge. La recherche de l'île déserte, ou de l'île inconnue, ou de l'île riche en surprises, est un des thèmes fondamentaux de la littérature, des rêves, des désirs. La conquête des planètes ne relève-t-elle pas aussi de cette recherche de l'île ? L'île serait le

refuge, où la conscience et la volonté s'unissent, pour échapper aux assauts de l'inconscient : contre les flots de l'océan, on cherche le secours du rocher\*.

6. C'est également, du point de vue analytique, dans les Iles Fortunées que se transfère le désir du bonheur terrestre ou éternel. Le corps d'Achille aurait été transporté par Thétis dans l'île Blanche, à l'embouchure du Danube, où le héros aurait épousé Hélène, connaîtrait avec elle une vie de bonheur éternelle. Apollon règne sur les Iles des Bienheureux. Elles deviendront l'un des mythes fondamentaux, parmi les légendes de l'âge d'or, dans l'orphisme et le néo-pythagorisme. Hésiode les décrit dans *Les Travaux et les Jours* (HEST, 170-175) : *c'est là qu'ils habitent, le cœur libre de soucis, dans les Iles des Bienheureux, aux bords des tourbillons profonds de l'océan, héros fortunés, pour qui le sol fécond porte trois fois l'an une florissante et douce récolte.*

## IMPÉRATRICE

Après le Bateleur\*, qui manifeste la diversité du monde dans son unité, et la Papesse\*, qui nous invite à en pénétrer les secrets, l'Impératrice, troisième lame du Tarot\*, symbolise l'intelligence souveraine qui donne le pouvoir, *la force motrice, par laquelle vit tout ce qui vit* (rijt, 230), la Vénus ouranienne des Grecs.



IMPERATRICE. - Lame du tarot de Marseille.

Assise sur un trône de couleur chair, le visage face à nous, les cheveux, blancs, elle revêt une tunique bleue sous une robe rouge, comme si elle avait besoin de s'envelopper de bleu pour mieux saisir les forces occultes et comme si toute son activité passionnée et ardente, qui se retrouve dans le rouge du fond de sa couronne, devait être sublimée. De sa main droite, elle retient contre elle un écusson chair sur lequel se détache un aigle, jaune\* comme sa ceinture, son collier, son diadème à pointe, qui rappelle le Zodiaque, et son sceptre, couleur qui symbolise les forces spirituelles ordonnant le monde sur lequel elle règne. Les sceptres est surmonté du globe et de la croix, signe alchimique de l'antimoine qui signifie *l'âme intellectuelle, l'influence ascensionnelle ou spiritualisante, l'esprit se dégageant de la matière, l'évolution, la rédemption* (WIRT, 95).

Elle a été comparée à **Isis** ou **La Mère Cosmique**. *Elle représente la fécondité universelle (Enel) ; l'action sentimentale évidente ou cachée (J. R. Bost) ; la compréhension l'intelligence, la distinction ou la prétention et le manque de raffinement (O. Wirth). Cette lame correspond en astrologie à la troisième maison horoscopique.*

Ainsi tous les aspects de l'Impératrice soulignent sa force resplendissante. Mais c'est une figure ambiguë, dont la puissance peut aussi bien se pervertir en vaniteuse séduction que s'élever au sommet de la plus sublime idéalisation. Elle symbolise toutes les richesses de la féminité, *idéal*, douceur, persuasion, mais aussi toute sa labilité. Ses moyens d'action s'adressent non pas directement à l'esprit, mais à l'affectivité : ils tiennent du charme plus que de la raison. On pourrait rappeler à son propos le mot d'Ernest Hello : // *faut toujours viser la tête pour être sûr de ne pas toucher plus bas que le cœur.* M.C.

## INCESTE

1. L'inceste symbolise la tendance à l'union des semblables, voire l'exaltation de sa propre essence, la découverte et la préservation du moi le plus profond. C'est une forme de

*l'autisme*. On le rencontre, d'après la plupart des mythologies, dans les relations entre les dieux, entre les pharaons et les rois, dans les sociétés closes, qui veulent garder et renforcer leur suprématie essentielle : *chez les Egyptiens* (Isis épouse son frère Osiris ; elle a quatre enfants de son fils Horus) ; chez les Incas, les Polynésiens, les Grecs, etc.

2. L'inceste entre frère et sœur semble être de règle dans les naissances divines de la mythologie irlandaise. Le roi usurpateur Bres est le fils d'une femme des Tûatha Dé Dâna, Eri (personnification de l'Irlande) et d'Elatha *science* (son frère), fils de Delbaeth *forme*. Le héros Cùchulainn est également le fils du roi Conchobar (substitut du dieu Lug) et de sa sœur Déduire. L'adultère renforce l'inceste dans le cas de la reine Medb qui, avant d'épouser son mari Ailill, a eu commerce avec ses deux frères. Dans le récit de la *Courtise d'Étain*, la reine d'Irlande est prête à commettre l'adultère avec le frère de son mari et le Dagda, dans la première version de cette légende, commet l'adultère avec sa sœur Boand, qui est la femme de son frère Elemar... il semble que nous ayons là l'explication mythique de la polyandrie des Bretons, rapportée par César dans le *De Bello Gallico*. Aux quatre dieux masculins du panthéon irlandais fait équilibre une seule et unique divinité féminine qui, tout en étant vierge, est leur épouse commune (le cas des Pandavas hindous). L'inceste, qui n'a rien à voir avec une *immoralité* possible des personnages mythiques irlandais, constituerait une référence aux temps *adamiques*, de la Genèse (OGAC, 18, 363-410, CELT 15). L.G.

3. Aux yeux des psychanalystes, la tentation inconsciente et refoulée de l'inceste constitue le complexe d'Œdipe et d'Electre, selon les cas, et représenterait une phase normale de la sexualité infantile au cours de son évolution. Seule sa fixation serait génératrice de névrose (PORP, 214). Il y a lieu de distinguer l'inceste semi-animal, qui se meut entre la normalité infantile, l'interdit social, la perversion sexuelle et la névrose, de l'inceste semi-religieux, chargé de symboles et dérivant des croyances. *Les unions incestueuses de l'Antiquité, par exemple, n'étaient probablement pas dues à une inclination amoureuse, mais à une superstition spéciale étroitement liée aux conceptions mythiques. L'histoire rapporte qu'un pharaon de la deuxième dynastie épousa sa sœur, sa fille et sa petite-fille ; les Ptolémée, leurs sœurs; Cambyse, ses sœurs; Artaxerxés, ses deux filles; au VI<sup>e</sup> siècle après J.C., Qobad 1er convola en secondes noces avec sa fille, et le satrape Sysimithres se maria même avec sa mère, etc., mais ces incestes s'expliquent par ce fait que le Zend Avesta recommande les mariages consanguins, afin d'accentuer la ressemblance des souverains avec la divinité* (JUNL, 406). Il n'est pas certain que l'enseignement de l'Avesta ait été décisif dans tous les cas. L'inceste semble plutôt correspondre à la situation, non seulement des sociétés closes, mais des psychismes clos ou étroits, incapables d'assimiler *l'autre* : il trahit une déficience ou une régression. Bien qu'il puisse paraître normal à une certaine phase de l'évolution, il exprime un blocage, un nœud, un arrêt dans le développement moral et psychique d'une société et d'une personne.

4. Bien que la mythologie grecque soit remplie d'unions incestueuses et que l'endogamie primitive eût laissé des traces dans la société, comme dans le psychisme, l'inceste inspirait aux tragiques grecs, et sans doute à l'âme collective du peuple, une horreur sacrée. *L'Œdipe-Roi* de Sophocle fonde toute sa puissance dramatique sur ce sentiment d'horreur. A Rome, l'inceste était prohibé par la loi et les coupables précipités de la Roche Tarpéienne.

## INITIATION

1. Sens de **téleutaî** : faire mourir. Initier, c'est d'une certaine façon faire mourir, provoquer la mort. Mais la mort est considérée comme une sortie, le franchissement d'une porte donnant accès ailleurs. A la sortie succède une entrée.

L'initié franchit *le rideau de feu* qui sépare le profane du sacré ; il passe d'un monde à un autre et subit de ce fait une transformation ; il change de niveau, il devient différent.

La transmutation des métaux (au sens symbolique de l'Alchimie\*) est aussi une initiation exigeant une mort, un passage. L'initiation opère une métamorphose.

La mort initiatique ne concerne pas la physiologie humaine, mais la mort à l'égard du monde, en tant que dépassement de la condition profane. Le néophyte semble opérer un processus de régression, sa nouvelle naissance est comparée à un retour à l'état fœtal dans le ventre d'une mère. Certes, il pénètre dans la nuit, mais la nuit qui le concerne, si elle est comparable à celle du sein maternel, est de façon plus ample la nuit cosmique.

Tous les rituels comportent des procédés particuliers à l'égard de la mort initiatique. Le candidat peut être placé dans une tombe creusée à son profit, couvert de branchages, enduit d'une poudre qui lui confère la blancheur d'un cadavre. (Voir sur ces rites Mircea Eliade, *Mystère et régénération spirituelle dans les religions extra-européennes* dans Eranos Jahrbuch, 1945,23, p. 65 s).

2. Sur un plan chrétien, les souffrances sont liées au passage d'un état à l'autre, allant de l'homme ancien à l'homme nouveau, avec ses diverses épreuves. Il suffit pour s'en rendre compte de se reporter aux moines du désert, aux épreuves subies de par la puissance des démons, d'où le nom de *tentations* données à ces phénomènes : celle de saint Antoine étant la plus célèbre et la plus déformée. Le christianisme a identifié les forces du mal aux démons torturant l'homme, qui passe de Tétât profane à l'état de sainteté, non forcément par choix volontaire personnel, mais parce qu'il a été choisi.

La mort initiatique préfigure la mort, qui doit être considérée comme l'initiation essentielle pour accéder à une vie nouvelle. Cependant, avant la mort réelle, grâce à la mort initiatique incessamment répétée, au sens où saint Paul l'exige des chrétiens (I Cor. 15, 31), l'homme construit son corps glorieux. Il pénètre en effet par la grâce — tout en vivant dans le monde profane, auquel il ne cesse d'appartenir — dans l'éternité. L'immortalité ne surgit pas après la mort, elle n'appartient point à la condition *post mortem*, elle se forme dans le temps et elle est le fruit de la mort initiatique. M.-M.D.

## INSECTES

En Amérique centrale, les petits insectes volant sont fréquemment considérés comme les âmes des morts visitant la terre. Au Guatemala, où persiste cette croyance, on les associe aux étoiles\* (THOH).

## INTERDIT

1. On trouve dans le *Lévitique*, II, de longues listes d'animaux purs et impurs (ou immondes). La qualification *d'impur* procède de la coutume primitive des *interdits*, qui manifeste la **soumission de l'homme à son dieu**. Si le principe de *l'interdit* est le même, l'objet des *interdits* varie avec chaque peuple.

Dans la Bible, d'après les exégètes de la *Bible de Jérusalem*.

a) *est pur ce qui peut approcher de Dieu, est impur ce qui rend inapte à son culte ou est exclu du culte. Les animaux purs sont ceux qui peuvent être offerts à Dieu (Genèse, 7, 2) ; les animaux impurs sont ceux que les païens consacrent à leurs faux dieux ou qui, paraissant répugnants ou mauvais à l'homme, sont censés déplaire à Dieu ;*

b) *d'autres règles touchent la naissance (12), la vie sexuelle (15), la mort (21) ; mystérieux domaines où agit Dieu, le maître de la vie. Un signe de corruption comme la lèpre (13, 1) rend également impur.*

c) *ayant un rapport avec le culte, la notion de pureté est liée à celle de sainteté. Mais, au-delà de cette pureté rituelle, les prophètes insisteront sur la purification du cœur, préparant l'enseignement de Jésus, qui libère ses disciples de prescriptions dont on ne retenait plus que l'aspect matériel. De cette vieille législation on gardera la leçon d'un idéal de pureté morale, protégé par des règles positives.*

2. L'interdit symbolisera donc la conscience morale. Il équivaut en psychanalyse à la censure. Il évolue avec le développement de la conscience et se transforme d'acte d'obéissance à un ordre extérieur en un acte de raison inspiré par une adhésion spontanée à

une loi. La censure n'est plus imposée par la contrainte sociale, ni par l'habitude, ni par la crainte, ni par un esprit de soumission rituel, Elle est remplacée par la loi morale, dont le principe est dans la conscience personnelle. Ce qui ne saurait se traduire par : à chacun sa morale. L'interdit primitif donne naissance à la conscience morale, l'orienté et l'aiguillonne ; mais elle ne s'accomplit qu'au niveau de la raison, de la liberté et du don de soi.

3. On peut voir dans Aulu-Gelle (*Nuits attiques* 10, 15) le nombre des interdits qui pesaient sur le flamme de Jupiter et qui viennent de l'héritage indo-européen, comme l'attestent les interdits semblables qui concernent le brahmane. Ces interdits ont pour but de préserver le caractère sacré de ces personnages religieux et de leur mission. Ils ont aussi pour but, les uns de retenir dans le prêtre la puissance surnaturelle dont ils sont investis, les autres, au contraire, de permettre à cette puissance de s'exercer au dehors. C'est ainsi que les flamines ne devaient pas porter d'anneau\*, sinon brisé.

4. L'Egypte ancienne connaissait de très nombreux interdits en faveur ou contre des catégories d'êtres, d'actes et de gestes. Ils sont liés aux mythologies et aux légendes locales. Leur signification symbolique particulière varie avec l'objet même de l'interdit. Mais le sens général de l'interdit, là comme ailleurs, semble bien relever d'un symbolisme soit d'identification (en faveur), soit de différenciation (contre). Respecter la vache, c'est s'assimiler à tout ce qu'elle représente, comme source de vie ; éviter au contraire un être impur, c'est se désolidariser de toute l'impureté qu'il représente.

5. Les **geasa** (sing. **géis**) ou *interdits* imposées par les druides dépendaient avant tout des circonstances de la naissance ou du baptême. Cùchulainn respecte ainsi toute sa vie le *tabou\** du chien et deux des signes auxquels il reconnaît que sa mort est proche sont qu'il a à consommer de la viande de chien et à tuer une loutre, un *chien d'eau*. Le fils du roi Conchobar n'a pas le droit d'entendre la harpe de Craiptine, harpiste du dieu-druide Dagda, ni de chasser les oiseaux de Mag Da Cheo, ni de voyager avec un joug de frêne à son char, ni de passer le Shannon à pied sec, ni enfin de s'arrêter à l'auberge de Da Coca. Il meurt après avoir violé tous ces interdits. Les interdits du roi Conaire sont plus rigoureux encore : il ne doit jamais, quand il rentre chez lui, présenter le côté droit de son char à Tara, ni le gauche à Bregia ; il ne doit pas chasser les animaux de Cerna ; il ne doit pas non plus passer la nuit dans une maison dont le feu, après le coucher du soleil, est orienté vers l'extérieur et reste visible de l'extérieur ; il ne doit pas être précédé de *trois hommes rouges*, quand il se rend au domicile d'un homme *vêtu de rouge* ; aucun vol ne doit se produire dans son royaume ; il ne doit lui venir, après le coucher du soleil, aucune visite composée d'une seule femme ou d'un seul homme et il ne doit pas intervenir dans une querelle entre deux de ses valets. Les **geasa** doivent être rangées au nombre des moyens dont les druides disposaient pour contraindre les membres de la classe guerrière à une **règle de vie conforme au symbolisme religieux qui les concernait**. Pour ne pas se rendre en Grande-Bretagne avec César, Dummorix, frère du druide Diviciacus, invoque des empêchements religieux. Mais le proconsul, qui le soupçonne de trahison, le fait assassiner. Les interdits sont courants également dans la littérature arthurienne (LERD, 54-56). L.G.

## INTESTIN



INTESTINS. - Saint Mamert, un des sept saints guérisseurs. Art breton. Notre dame du haut (Bretagne).

Les viscères étaient chargés de pouvoir magique, aux yeux des anciens Egyptiens. Lors des cérémonies de l'embaumement, ils étaient soigneusement extraits du corps du défunt et enfermés dans une urne. L'iconographie montre cette urne déposée dans la barque\* magique qui figure le voyage vers l'au-delà. Toutes les tentatives des démons et des monstres ont pour but de s'emparer de cette urne et, avec elle, des pouvoirs magiques qu'elle recèle (voir aussi **excréments\***).

## IRIS

1. Dans la mythologie grecque, Iris est messagère des dieux, et en particulier de Zeus et d'Héra. Elle est le correspondant féminin d'Hermès, Comme lui, elle est ailée, légère, rapide ; elle porte des brodequins ailés et le caducée ; elle est vêtue d'un voile couleur d'arc-en-ciel et se déployant dans les airs. *Elle symbolise l'arc-en-ciel et, de façon plus générale, la liaison entre la Terre et le Ciel, entre les dieux et les hommes* (GRID, 238). Le fait que la *Théogonie* d'Hésiode la présente comme la fille de Thaumás (étonnement) et d'Electre (ambre\*) a incliné certains interprètes à voir en elle le symbole et le véhicule d'un fluide psychique d'origine divine.

2. L'iris est une fleur du printemps. On lui confère, au Japon, un rôle **purificateur et protecteur**. Les feuilles d'iris (**shôbu**) sont placées dans les bains (protection du corps contre les maladies et les esprits pervers) et sur les toits des maisons (protection contre les influences pernicieuses du dehors et contre les incendies.) Dans le même dessein, la plante elle-même est parfois cultivée sur la toiture de chaume (OGRJ). Le 5 mai, les Japonais prennent un bain d'iris pour s'assurer toutes ces faveurs pendant l'année.

## ISIS

La plus illustre des déesses égyptiennes. Elle est représentée à la recherche d'Osiris, son frère et époux défunt, qu'elle ressuscite de son souffle (voir Alcyon\*) ; ou allaitant son fils Horus\* ; ou accompagnant des rites funéraires ; elle protège les défunts sous ses ailes et les ressuscite.



ISIS. - Détail du sarcophage de Ramsès III. Granit rose. Art égyptien. XX<sup>e</sup> Dynastie (Paris), Musée du Louvre).

Elle semble avoir d'abord symbolisé la déesse du foyer, par sa fidélité et son dévouement. Mais, après avoir ravi, selon une légende, le *nom\* secret du dieu suprême*, Ré, son pouvoir s'étendit sur l'univers, à l'égal de la puissance divine. Chaque être vivant est une goutte du sang d'Isis. Effectivement, tant au moyen Orient, qu'en Grèce et à Rome, et dans tout le bassin méditerranéen, Isis fut adorée comme la déesse suprême et universelle. *Je suis la mère et la nature entière, maîtresse de tous les éléments, origine et principe des siècles, divinité suprême, reine des mânes, première entre les habitants du ciel, type unique des dieux et des déesses. Les sommets lumineux du ciel, les souffles salutaires de la mer, les silences désolés des enfers, c'est moi qui gouverne tout au gré de ma volonté* (cité par Serge Sauneron, dans POSD, 140). Dans tous les cercles ésotériques, elle sera considérée comme l'Initiatrice, celle qui détient le secret de la vie, de la mort et de la résurrection. La croix\* ansée (ankh) ou le nœud\* d'Isis, sont des symboles de ses pouvoirs infinis. Dans les religions à mystère des premiers siècles de notre ère, elle incarnera le principe féminin, source magique de toute fécondité et de toute transformation.

## IVOIRE

Par sa blancheur, symbole de pureté. Son usage dans la confection du trône de Salomon pourrait en outre l'associer au symbolisme de la puissance, en ce sens que la dureté de l'ivoire le rend quasi incassable et incorruptible. Homère, qui ne l'a peut-être pas réellement

vu, oppose l'ivoire à la corne comme l'expression du mensonge à celle de la vérité : une telle dualité apparaît difficile à légitimer. Elle ne s'exprime du reste que dans un texte interpolé (*Odyssée*, 19, 562-569), semé de calembours, dont la valeur est en tout point douteuse. Il n'en a pas moins été souvent cité et abondamment commenté... Il est vain de vouloir l'expliquer en disant que la corne est transparente, comme la vérité, et que l'ivoire est opaque, comme le mensonge. Il s'agit du fameux passage sur la porte des songes :

*Les songes vacillants nous viennent de deux portes ;  
l'une est fermée de corne ; l'autre est fermée d'ivoire ;  
quand un songe nous vient par l'ivoire scié,  
ce n'est que tromperie, simple ivraie de paroles ;  
ceux que laisse passer la corne bien polie  
nous cornent le succès du mortel qui les voit.*

*Pline rapporte que la pierre nommée **chernités** est semblable à l'ivoire ; comme lui, elle préserve le corps de toute corruption ; le tombeau de Darius était en **chernités** à cause de cette vertu...* (PORS, 58). Cette croyance des Perses confirmerait la valeur d'incorruptibilité attachée à la symbolique de l'ivoire.

## IVRESSE

1. L'ivresse, étant liée à la fécondité, aux moissons, à la richesse des récoltes, relève des phénomènes lunaires ; la lune commande en effet, dans la symbolique traditionnelle, le cycle de la végétation, de la grossesse, de la croissance. De ce fait, les dieux de fécondité sont la plupart du temps des divinités lunaires.

2. L'ivresse spirituelle est un symbole universel : elle appartient non seulement au langage des mystiques chrétiens et musulmans, pour qui elle engendre la perte de connaissance *de tout ce qui est autre que la Vérité, voire l'oubli même de notre oubli, mais* à celui des ésotéristes eux-mêmes. L'ivresse de l'esprit n'est pas seulement un *transport* des facultés mentales, puisque le vin\* est lui-même synonyme de connaissance. Elle n'est pas seulement non plus un symbole verbal, analogique, puisqu'un peu partout on a recours à l'ivresse physique, comme moyen d'accès à l'ivresse spirituelle, en se libérant du conditionnement du monde extérieur, de la vie contrôlée par la conscience : ainsi dans les mystères grecs ; ainsi dans le taoïsme, dont les Sages *buveurs* sont célèbres. Est-on ivre, écrit Lieou-ling, plus de sensation de froid ni de chaud, les passions s'évanouissent, les êtres qui fourmillent *sont comme des lentilles d'eau flottant sur le Kiang et le Han...* Dès les origines, Yu-le-Grand, qui pratiquait la danse extatique, est dit s'être adonné à l'ivresse.

2. Un texte tantrique assure que si l'on hoir, si l'on boit de nouveau, si l'on boit encore, jusqu'à tomber à terre, et si l'on se lève et si l'on recommence à boire, on son pour toujours du cycle des renaissances. Ce pourrait être un symbole acceptable de l'ivresse spirituelle. Il s'agit, en fait, d'autre chose : la beuverie est ici le symbole des exercices de rétention du souffle, liés à l'ascension de la Kundalini. La chute à terre, c'est la redescende de l'énergie dans le centre-racine (mulâdhâra-chakra), correspondant à la Terre. La répétition de l'expérience conduit finalement à la délivrance (CORM, ELIY, GRAD, MAST, SCHO). P.G.

4. L'ivresse est de règle à la grande fête irlandaise de Samain où l'on prodiguait à flots la bière\* et l'hydromel\*. La plupart des textes font état de la *confusion de l'ivresse*, sans aucune intention, ni nuance péjorative. Elle est du reste compréhensible à cette fête, qui est placée symboliquement hors du temps humain et pendant laquelle les hommes se croient en contact direct avec l'autre monde des dieux. Ce contact direct ne serait pas possible sans une ivresse sacrée qui, pour quelques heures, fait sortir l'humanité de son étal normal (OGAC, 13, 481-506) (voir circumambulation\*, danse\*).

## IXION

Après le meurtre de son beau-père, attiré dans un guet-apens, Ixion, tenu à l'écart par les hommes et par les dieux, obtient le pardon de Zeus qui, pris de pitié, le délivre de sa folie et

l'introduit dans l'Olympe. Ixion s'éprend d'Héra, l'épouse de Zeus, et la poursuit de ses avances. Zeus, qui s'en aperçoit, donne la forme d'Héra à un nuage ; Ixion se saisit de ce nuage, s'unit passionnément à lui et de cette étreinte naît un monstre, qui engendrera à son tour les Centaures. Pour le châtier, Zeus l'attache, des serpents servant de liens, à une roue ailée et enflammée ; après avoir volé dans les airs, Ixion aboutit aux Enfers, parmi tous ceux qui ont outragé les dieux. *Dans cette image symbolique de sa rechute Imaginative se trouvent condensées à la fois la perversion de l'esprit, la vanité (usurper la place de Zeus), et la perversion sexuelle (séduire Héra).* Bien plus, en serrant contre lui le nuage qu'il prenait pour une Héra consentante, Ixion s'est persuadé être réellement le préféré d'Héra, c'est-à-dire que sa coupable impureté inavouée s'est transformée en vanité mégalomane qui lui fait croire qu'il jouit de la sublimité parfaite, que symbolise Héra ; trompant Zeus, il a trompé l'esprit. *Il se croit supérieur à la divinité.* Toute illusion de ce genre rejette dans les ténèbres du Tartare. Ixion est précipité de la région sublime dans le tourment de la vie subconsciente... *Le mythe d'Ixion symbolise précisément cette vraie cause de l'impuissance sexuelle qui, à la vérité, n'est qu'une conséquence de l'impuissance de l'élévation sublime. C'est la signification la plus profonde de la convoitise coupable de ce faux héros qui s'attaque vaniteusement à la sublimité (Héra), bien qu'il soit impuissant à la saisir réellement (DIES, 78-83).* La roue aux ailes de flamme est un symbole solaire ; mais Ixion ne lui est pas identifié ; il n'est donc pas, lui, un symbole solaire, il est seulement attaché à la roue ; c'est signifier qu'il a été élevé au niveau solaire, c'est-à-dire céleste et divin, que ce n'est pas sa nature propre. Et il n'y est fixé que- par des liens de serpents : Ixion a perverti les liens qui l'unissaient aux symboles célestes. Il en gardera le privilège de l'éternité mais ce sera une éternité de tourments, symbolisés par ces liens de serpents. Ixion sur sa roue solaire n'est qu'un simulacre de soleil.

## J

## JADE

1. De même que l'or\*, le jade est *chargé* de Yang, et donc d'énergie cosmique. Symbole même du Yang, il est doué de qualités *solaires, impériales, indestructibles*. D'où son rôle important dans la Chine archaïque : *Dana l'ordre social, il incarne la souveraineté et la puissance ; en médecine il est une panacée et s'absorbe pour procurer la régénération du corps ; considéré comme la nourriture des esprits et pouvant, selon les croyances taoïstes, assurer l'immortalité, il joue un rôle important dans l'alchimie et dans les pratiques funéraires : si l'on met de l'or et du jade dans les neuf ouvertures du cadavre, il sera préservé de la putréfaction* (texte de l'alchimiste Ko-Hung). Des fouilles récentes ont confirmé cette idée : *selon les règles de la dynastie Han, les princes et les seigneurs étaient enterrés avec leurs vêtements ornés de perles et avec des étuis de jade destinés à préserver leur corps de la décomposition* (traité T'ao Hung-Ching, 5<sup>e</sup> s).

Si le jade, en tant que matérialisation du principe Yang préservait le corps de la décomposition, les perles\*, détentrices du Yin, assuraient au trépassé une nouvelle naissance (ELIT, 178, 368).

2. Le mot nous viendrait d'Espagne. Il rappellerait l'usage du minéral dans les civilisations précolombiennes. Si l'on distingue généralement entre jadéites et néphrites (ces dernières ainsi nommées en raison de leur usage thérapeutique occidental dans les maladies des reins), la nuance est imprécise dans le terme chinois **yu** dont les définitions anciennes ne se réfèrent qu'à la beauté de la pierre. En fait, les jadéites n'ont supplanté les néphrites en Chine qu'au XVIII<sup>e</sup> s. alors que s'affirmait la dynastie illégitime de Ts'ing, ce qui ne peut manquer d'être significatif, lorsqu'on sait que le jade est lié à l'exercice du mandat céleste.

Par sa beauté, le jade est l'emblème de la perfection. Celui des cinq vertus transcendantes : bienveillance, transparence, sonorité, immutabilité, pureté ; et selon le **Li-ki**, de la plupart des qualités morales : bonté, prudence, justice, urbanité, harmonie, sincérité, bonne foi, ainsi que du ciel, de la terre, de la vertu, et de la *voie de la vertu*. Ainsi, dit Ségalen, l'éloge du jade est *l'éloge même de la vertu*. Le jade est la douceur, la chaleur et la préciosité. Ce ne sont pas seulement la vue ou le toucher du jade, qui inclinent à la vertu ; peut-être faudrait-il dire que ce fut successivement la vue-contemplation, puis le toucher-perception sensible ; mais aussi sa sonorité. Les officiers admis à la cour portaient à la ceinture des jades, dont la sonorité était exactement fixée ; leur son, lorsqu'ils allaient sur leur char, les maintenait dans la voie droite et dans la loyauté. Cette sonorité, en effet, c'est l'écho de celle qui règle l'harmonie entre le Ciel et la Terre. Sous forme de disque, Pi, avec un trou central, le jade symbolise le ciel.



JADE. - Disque de jade, dit *pi*, avec deux tigres. Art chinois.

3. C'est pourquoi le sceau impérial est un jade depuis la plus haute antiquité, la transmission du sceau équivalant pratiquement à celle du Mandat. Le jade est donc le symbole de la fonction royale. Le caractère **yu** est d'ailleurs, à un détail près, semblable au caractère **wang**, qui désigne le Roi dans sa fonction suprême. En fait, c'est même le **yu** qui est la racine du **wang**, et l'on peut ainsi dire que le *jade* fait le *Roi*. Ce caractère, formé de trois traits horizontaux parallèles reliés par une tige verticale, est unanimement considéré

comme l'image de la Triade suprême, le Ciel, l'Homme et la Terre étant unis par l'Axe du Monde, ou par la Voie : Voie centrale (**tchong-tao**), à laquelle s'identifie la Voie royale (**wang-tao**) : *Un — qui réunit les trois — est le Roi* (Tong Tchong-chou).

4. Si donc le **wang** s'affirme graphiquement comme le *fi*ls du Ciel et de la Terre, il en est de même du **yu**. Et l'on dit du jade qu'il se forme dans la terre sous l'effet de la foudre, c'est-à-dire de l'activité céleste. Cette fécondation cosmique est encore l'image de la formation de *l'Embryon de l'Immortel* par l'alchimie interne. Le jade de Pien Ho, qui servit à fabriquer le palladium des Tcheou, ne lui fut-il pas révélé par un phénix ? Les alchimistes disent encore que le jade se forme dans la matrice terrestre par maturation lente d'un embryon de pierre ; ce qui, à leurs yeux, l'identifie à l'or. Si l'on sait en outre que le jade des descriptions fabuleuses est toujours un jade **blanc**, et que le blanc est la couleur de l'or alchimique, on voit que le jade ne se distingue pas de la Pierre philosophale et qu'il est un symbole d'immortalité. On ajoutera qu'il existe un autre caractère **yu**, composé de **kin** (or) et de **yu** (jade), qui possède le sens d'or pur.

5. Le jade se trouve en abondance dans les séjours des Immortels. En tant qu'élixir de longue vie, il se consomme en poudre, ou liquéfié ou mêlé à de la rosée\*, recueillie dans une coupe de jade. Certains objets, placés dans la tombe et revêtus de *caractères de jade*, permettent au mort de renaître. Du jade (ou de l'or), inséré dans les statues votives, leur donne vie. Le jade, au même titre que l'or, est le **yang** essentiel : il contribue à la restauration de l'être, à son retour à l'état primordial.

On notera encore que, selon plusieurs exégètes, le caractère **yu** primitif était composé de trois pièces de jade perforées, réunies par un fil, ou par une tige. S'il en est bien ainsi, nous avons une image exacte de l'autel védique primitif, dont les trois pièces correspondaient aux trois mondes (Terre, monde intermédiaire, Ciel), la tige figurant l'Axe cosmique.

6. En Amérique centrale *cette pierre symbolise l'âme, l'esprit, le cœur ou le noyau d'un être* et, par analogie, est assimilée à l'os (GIRP, 57). On retrouve au Mexique la coutume de placer une pierre de jade dans la bouche des défunts.

Selon Krickeberg (KRIR, 24-25), le jade, dans l'ancien Mexique, *était un symbole de l'eau et de la végétation jaillissante*, en raison de sa couleur vert-bleuté et de sa clarté translucide. Des objets de jade forment l'essentiel du mobilier funéraire dans la civilisation de La Venta. A l'époque classique mezo-américaine, les prêtres faisaient au dieu des pluies et de la nourriture des offrandes *d'eau précieuse* contenant des parcelles ou des poussières de jade (krir). Le jade, symbole de la pluie\* fécondante, chez les Mayas, devient par extension le symbole du sang\* et celui de l'année nouvelle (THOH).

Sous le nom de *Chalchiuatl, Veau précieuse*, le jade vert symbolise le sang jaillissant des sacrifices humains offerts pour leur régénérescence au Soleil et au dieu des Pluies.

7. Le même sens symbolique est accordé aux pierres vertes dans les traditions des peuples africains. Ainsi, dans un mythe Dogon, un génie des eaux apparaît, sortant d'un ruisseau gonflé par l'orage, la tête ceinte d'un serpent *pluie-vert* qui, lorsque le génie sort de l'eau, sous l'apparence d'une femme, se transforme en une pierre verte qu'elle s'attache au cou. De telles pierres, dotées d'une valeur sacrée, liée à la fertilité, sont conservées dans les sanctuaires soudanais (GAND).

Le symbolisme fort important du *jade-objet* est traité dans la notice *anneau\** (GIEJ, GRIJ, JAQJ, LAUJ, LIOT, VUOC, SEGS).

## JAGUAR

1. Chez les Indiens d'Amérique centrale, quatre jaguars sont supposés veiller sur les quatre voies d'accès au centre du village. Cette coutume proviendrait de l'ancienne croyance maya selon laquelle quatre jaguars mythiques seraient dès l'origine les gardiens des champs de maïs.

Au troisième âge Maya-Quiche, correspondant à l'horticulture et donc à la prééminence des cultes lunaires, le jaguar représente la déesse lune-terre. *Dans les manuscrits mayas et mexicains la déesse, luni-terrestre est représentée d'ordinaire avec des griffes de jaguar. Il faut remarquer que les Quiches de Saint André-Xecul appellent encore **balam** (jaguar) les idoles obèses de la période archaïque* (GIRP, 172).

Chez les Mayas, les sorcières se présentent sous la forme du jaguar et elles sont l'expression des phases de la lune (GIRP, 288).

Sur les monuments de l'époque classique mezzo-américaine, la gueule de jaguar stylisée symbolise le ciel. A l'époque historique (à partir de 1000 après J.C. environ) le Jaguar et l'Aigle\*, dans l'ornementation des monuments, représentent *t'armée terrestre dont le devoir est de nourrir le soleil et l'Etoile du matin du sang et des cœurs des humains sacrifiés* (KRIR, 52).

2. Mais, pour les Mayas, le Jaguar est surtout une divinité chthonienne, expression suprême des forces internes de la terre. Il est le dieu du nombre Neuf, expression des pays de *l'en dessous*. Maître de l'en dessous, il revêt parfois une fonction de psychopompe. La terre est représentée dévorant le soleil, au crépuscule, sous la forme d'une gueule de jaguar ouverte sur l'astre. Enfin, il devient une divinité solaire correspondant à la **course nocturne** de l'astre : le soleil représenté sous la forme du jaguar est le **soleil noir** (THOH).

Dieu de l'intérieur de la terre, il porte sur son dos une conque\* marine, symbole de la grand-mère lune, et par extension, symbole de la naissance (THOH).

Divinité chthonienne, le jaguar est également le maître des montagnes, de l'écho, des animaux sauvages et des tambours d'appel. On l'appelle *le cœur de la montagne*.



JAGUAR. - Coupe destinée à recueillir le sang de victimes des sacrifices. Sculpture sur lave. Art aztèque (mexico, Musée national).

3. Symétrique de l'aigle\* dans le symbolisme des forces terrestres et célestes, il donne son nom, chez les Aztèques, à l'un des deux ordres supérieurs de chevalerie, l'autre étant celui des aigles (SOUA). On trouve des exemples innombrables de l'association Jaguar-Aigle, comme représentation des grandes forces terrestres et célestes, parmi les traditions des peuples amérindiens : chez les Aztèques, l'Empereur reçoit l'hommage de ses guerriers sur un trône posé sur un tapis de plumes d'aigle et adossé à une peau de jaguar. Chez les Tupinambas du Brésil, les enfants de sexe mâle recevaient à leur naissance des griffes de jaguar et des serres d'aigle (METT).

C'est que le jaguar pour les Tupinambas est une divinité ouranienne, *céleste, semblable à un chien et bleue comme l'azur. Sa maison est haut dans le ciel ; il a deux têtes, pour dévorer le Soleil et la Lune (explication des éclipses). A la fin du monde il descendra sur la terre et se ruera sur les hommes pour en faire sa proie* (METT).

On peut se demander si ces deux acceptions du jaguar, l'une chthonienne, l'autre ouranienne, ne sont pas complémentaires, les forces du dessous et du dessus ne faisant qu'un pour opérer la destruction finale du monde.

4. Dans un mythe des Indiens Yurucarés du Brésil, recueilli par Alcide d'Arbigny (Voyage dans l'Amérique méridionale, Paris, 1884), le dernier des jaguars, après que sa famille eût été décimée par un héros humain poursuivant la vengeance de sa propre famille, grimpe dans un arbre et implore le secours de la Lune et du Soleil. Ce dernier ne l'écoute pas, mais la Lune le recueille et le cache. Il vit toujours chez elle et c'est depuis ce temps que les jaguars sont nocturnes.

La même croyance se retrouve parmi de nombreuses tribus indiennes d'Amérique du Sud, au Pérou, en Bolivie, en Equateur, et dans les Guyanes, notamment chez les Chanés, les Uitotos (Colombie), les Bakaïris du Xingu (Brésil), les Guaranis et les Tupis (Brésil), les Caraïbes, les Makusis, les Waraïs de la Guyane vénézuélienne (LEHC).

Dans de nombreux mythes des Indiens d'Amérique du Sud, intervient un jaguar à quatre yeux, ce qui symbolise le don de clairvoyance des esprits nocturnes et chthoniens. Dans les mythes brésiliens concernant l'origine du feu (LEVG), il apparaît toujours comme le héros civilisateur qui donne le feu aux hommes en même temps que leurs premières industries, notamment le filage du coton. Cependant, il apparaît non comme l'inventeur du feu, mais plutôt comme son gardien, son dépositaire et premier utilisateur. Il n'explique pas la technique de l'allumage : ce qui souligne sa fonction chthonienne : il n'est pas un démiurge, mais peut-être un ancêtre.

A.G.

## J AIS

Dans le bassin méditerranéen (Italie, Egypte), et en Inde, l'amulette de jais, comme celle de corail, protégeait du mauvais œil. Dans les îles Britanniques, le jais écartait les tempêtes, les démons, les poisons, les possessions, les maladies envoyées par des sorciers et les piqûres de serpents. Les femmes irlandaises, lorsque leur mari s'absentait, brûlaient du jais, bitume très inflammable, pour assurer leur sécurité (BUDA, 316).

Selon Marbode, *par suffumigation, le jayet rend aux femmes leurs règles... On croit qu'il est contraire aux démons... Il vainc les prestiges et résout les enchantements ; c'est, dit-on, la pierre de touche de la virginité.* (GOUL, 208).

Dans tous les cas, le jais, pierre\* noire et luisante, intervient comme symbole tutélaire, protégeant de tous les maléfices invisibles.

## J AMBE

Organe de la marche, la jambe est un symbole du lien social. Elle permet les rapprochements, favorise les contacts, supprime les dis stances : elle revêt donc une importance d'ordre **social**. De là, sa signification ésotérique de pourvoyeuse des mariages, chez les Bambaras, qui la rapprochent du sexe, du nez et de la langue, tous organes qui, comme elles, sont des *faiseurs et défaiseurs de sociétés*. Ces quatre organes revêtent une importance fondamentale pour les Bambaras : ils sont les *ouvriers du social*, les responsables de la cohérence — ou de l'incohérence — de la collectivité. Le pied prolongeant la jambe, leur symbolisme est complémentaire : la première crée les liens sociaux, le second *en est le maître et la clef*. Par extension, la jambe est au corps social ce qu'est la verge au corps humain : elle est l'instrument de *la parenté utérine et des relations sociales*, comme la verge est celui de la consanguinité. La jambe, comme la verge, est un symbole de vie : *mettre la jambe à nu signifie montrer sa puissance et sa virilité*. Mimer le geste de chausser une botte devant quelqu'un constitue un affront d'une gravité exceptionnelle à l'égard de la mère de celui-ci (ZAHB, 82, 173). A.G.

## J ANUS

Dieu ambivalent à deux faces adossées, d'origine indo-européenne, l'un des plus anciens dieux de Rome. D'abord dieu des dieux, créateur débonnaire, il devint le dieu **des transitions et des passages**, marquant l'évolution du passé à l'avenir, d'un état à un autre, d'une vision à une autre, d'un univers à un autre, dieu des portes\*.

Il préside aux commencements : le premier mois de l'année lui est consacré (janvier, Janua, Januarius : la porte de l'année), ainsi que le premier jour du mois. Il intervient au début de chaque entreprise, tandis que les vestales président à leur achèvement. Il dirige toute naissance, celles des dieux, du cosmos, des hommes et de leurs actions.

Gardien des portes, qu'il ouvre et ferme, il a pour attribut la baguette du portier et la clef. Son double visage signifie qu'il surveille aussi bien les entrées que les sorties, qu'il regarde aussi bien l'intérieur que l'extérieur, la droite que la gauche, devant et derrière, le haut et le

bas, le pour et le contre. Il est la vigilance et peut être l'image d'un impérialisme sans limite. Ses sanctuaires sont surtout des arcs, comme des portes ou des galeries sur des lieux de passage. Des monnaies portent son effigie et, au revers, un bateau.

## JARDIN

1. Le jardin est un symbole du Paradis\* terrestre, du Cosmos dont il est le centre, du Paradis céleste dont il est la figure, des états spirituels, qui correspondent aux séjours paradisiaques.

On sait que le Paradis terrestre de la **Genèse** était un *jardin*, qu'Adam *cultivait le jardin* ; ce qui correspond à la prédominance du règne végétal au début d'une ère cyclique, tandis que la Jérusalem céleste de la fin sera une *ville*. Il a pu être dit des jardins de la Rome antique qu'ils étaient les *souvenirs d'un paradis perdu*. Ils étaient aussi des images et des résumés du monde, ce que sont encore, de nos jours, les célèbres jardins japonais et persans. Le jardin d'Extrême-Orient c'est le *monde en petit*, mais c'est aussi la nature restaurée en son état originel, invitation à la restauration de la nature originelle de l'être. *Quel plaisir*, écrit le poète chinois Hi K'ang *de se promener dans le jardin ! Je fais le tour de l'infini...* L'Asie orientale connaît aussi les jardins paradisiaques : le Kouen-louen, centre du monde et porte du ciel, est orné de jardins suspendus — qui ne sont pas sans évoquer ceux de Babylone — où coule une fontaine d'immortalité. Et le jardin circulaire, comme l'Eden, qui entoure le **Ming-t'ang** est bien de nature *paradisique* : il répète, au centre de l'empire, celui de Kouen-louen.

2. Le cloître des monastères, le jardin clos des maisons musulmanes, avec sa fontaine centrale, sont des images du Paradis. D'ailleurs note Abu Ya'q'û Sejestanî, **jannât** (le Paradis) recouvre le terme persan signifiant un **jardin** *paré d'arbres fruitiers, de plantes odoriférantes et de courants d'eau vive...* *Eh bien ! de même les hautes connaissances et les dons infusés par l'Intelligence et par l'Ame sont le jardin de la claire perception intérieure.* De ces jardins, qui sont les états paradisiaques, il est dit, dans l'islam, qu'Allah est le *Jardinier*. Dieu lui-même est un jardin, écrit saint Jean de la Croix ; *^épouse le nommée ainsi à cause de l'agréable demeure qu'elle trouve en Lui. Elle entre dans ce jardin lorsqu'elle se transporte en Dieu.*

3. Une tradition kabbalistique traite aussi du Paradis comme d'un jardin qui fut *ravagé* par certains de ceux qui y entrèrent. Le **Fardes** est ici le domaine de la connaissance supérieure, les quatre consonnes du mot correspondant aux quatre grands fleuves\* de l'Eden et aux quatre sens hiérarchisés des Ecritures. Les ravages du jardin consistent à couper les racines des plantes, c'est-à-dire à séparer la *végétation* contingente de son Principe (CORT, GUER, GUES, MAST, STEJ, BURA). P.G.

4. Les Egyptiens avaient aussi le goût des jardins, avec des massifs fleuris et des bassins. Ils en dessinaient sur les murs et sur le sol de leurs palais. Chaque fleur avait son langage : les baies de mandragores étaient symboles d'amour, les lotus aux pétales ouverts évoquaient la roue solaire, et leur enracinement dans les eaux la naissance du monde.

5. Les fêtes du mariage de Zeus et d'Héra se sont déroulées dans le merveilleux et mythique Jardin des Hespérides, symbole d'une fécondité toujours renaissante. Mais, pour les Grecs, le jardin est surtout un luxe, dont ils ont découvert le charme en Asie, lors des conquêtes d'Alexandre. Les Romains ont poussé jusqu'aux raffinements les plus complexes, mêlant architecture, statues, escaliers, sources, grolles, fontaines et jets d'eau aux charmes colorés d'une végétation obéissant aux lois et à la volonté de l'homme. *Est-il rien de plus beau*, dit Quintillien, *qu'un jardin disposé de telle manière que, de quelque côté qu'on le regarde, on n'aperçoit que des allées droites* (8, 3). Particulièrement sous la forme d'un quinconce régulier, le jardin se révélait ainsi comme un symbole de la puissance de l'homme et, en particulier, de son pouvoir sur une nature domestiquée. On peut transposer à des niveaux plus élevés et voir dans le jardin un symbole de culture opposée à la nature sauvage, du réfléchi au spontané, de l'ordre au désordre, de la conscience à l'inconscient.

6. Mais c'est en Perse que le jardin prit une signification, non seulement cosmique comme au Japon, mais aussi métaphysique et mystique. L'amour des jardins est le thème central de la vision du monde iranienne. Les recueils de poésie les plus célèbres s'intitulent la Roseraie (**Gulistan**), le Verger (**Bustan**). Les thèmes musicaux sont souvent dédiés aux jardins. C'est une source perpétuelle de comparaisons ; la bien-aimée est comparée au cyprès, au jasmin, à la rose. Plusieurs grands poètes ont voulu être enterrés dans les jardins. C'est un thème apparenté à celui de l'oasis et de l'île\* : fraîcheur, ombrage, refuge. Dans les célèbres tapis\* persans, dits *au jardin*, le champ en est divisé par des canaux rectilignes où nagent des poissons. Ces canaux, qui se croisent à angles droits, circonscrivent des carrés remplis de fleurs et d'arbustes (BODT, 43).

Le parc sassanide typique est en forme de croix à angles droits, avec le palais au centre. Cela correspond à l'idée cosmologique d'un univers divisé en quatre quartiers, traversé par quatre grands fleuves (Paradis\* terrestre). Les jardins persans typiques, comportant un schéma rectangulaire, sont aussi en relation avec l'ancien plan de la cité.

Le **bassin** du jardin est un miroir\*. Dans les *Mille et une Nuits*, il est question d'un bassin dans un pavillon de repos qui a quatre portes, auxquelles on accède par cinq marches (Iann, 918),

7. Certaines versions de la Cosmologie, décrivant un univers à quatre côtés, placent en son centre une montagne. Cette idée est reproduite dans plusieurs jardins persans et dans les jardins mogols de l'Inde. Les jardins persans sont toujours ceints de murs : intimité protégée. Pas de jardins sans parfums. Un symbolisme s'attache au **parfum des fleurs\***. Le parfum du jasmin est le parfum des rois ; celui de la rosé, le parfum des bien-aimés. L'odeur du **saman**, sorte de jasmin blanc, est comme le parfum de vos propres enfants. Le narcisse a le parfum de la jeunesse ; le lotus bleu l'odeur du pouvoir matériel ou de la richesse, etc.

Un artiste spécialisé crée des jardins miniatures. Des princes se sont fait faire des arbres\* en or\* et en argent\*, avec des feuilles et des fruits en pierres\* précieuses. A Qaraqorum, Mangu Khan (1250 environ de notre ère) avait un arbre d'argent, au tronc si large qu'un homme pouvait s'y cacher, avec quatre serpents d'or enroulés, et quatre lions d'argent assis au pied, déversant du lait de jument blanche. Il s'agit toujours des vieux symboles des quatre parties du monde, des quatre fleuves, etc. Le jardin représente une rêverie du monde, vous transportant hors du monde.

Jalal-ud Dîn Rûmî voit dans la beauté des fleurs un signe qui rappelle à l'âme des souvenirs de l'éternité. L'âme dans son ascension a traversé tous les degrés de l'existence : elle a su elle-même ce que c'est que d'être une plante.

Wâsîî dit : *Que celui qui veut contempler la gloire de Dieu contemple une rose rouge... Et de même que la Réalité ultime peut être perçue dans la contemplation immobile d'une rose rouge, de même lorsqu'une fleur exquise ravit le cœur, on se sent de nouveau pour un instant une plante. Le mystique voit Dieu dans le jardin et lui-même dans l'herbe* (POPP, 1445).

8. La réalité ultime et la béatitude sont interprétées en termes de jardin (*Coran*, **18**, 55, etc.). C'est le séjour de l'au-delà réservé aux Elus : *Ceux-là seront les Hôtes du Jardin où ils seront immortels, en récompense de ce qu'ils faisaient sur terre* (*Coran*, **46**, 14).

Le Jardin du Paradis comporte des fontaines jaillissantes, des ruisseaux d'eau vive, de lait, de vin, de miel (**47**, 15) ; des fontaines aromatisées de camphre ou de gingembre ; des ombrages verts, des fruits savoureux ; en toutes saisons, une pompe royale (83, 24), des vêtements précieux, des parfums, des bracelets, des repas raffinés, servis en de riches vaisselles (**52**, 24) par des éphèbes immortels *semblables à des perles détachées*.

Parents, femmes, enfants sont présents. On promet aux croyants des *épouses purifiées*, (Houris) vierges et parfaites.

Les Elus sont dans la proximité du Trône de Dieu, *les visages, ce Jour-là seront brillants, regardant leur Seigneur (Coran, 75, 22-23)*. Le Paradis\* est un jardin, le jardin un paradis.

Louis Massignon a dégagé le symbolisme mystique du jardin persan : *A côté du miroir d'eau, le maître du jardin était là dans un kiosque, concentrant sa rêverie autour de ce miroir d'eau central. A la périphérie étaient des fleurs odorantes. Puis il y avait des arbres, de plus en plus serrés, de plus en plus grands, jusqu'au mur de l'enceinte. Il y a là une sorte de symbole ; comme les arbres sont de plus en plus amenés, au fur et à mesure que l'on approche du centre, on les voit de moins en moins et l'on a de moins en moins envie de voir autour de soi ; l'attention est toute tournée vers le centre, vers le miroir. C'est le jardin fermé du **Cantique des Cantiques**... C'est aussi un symbole du mariage de la rationalité constructive iranienne avec la sagesse allusive de l'arbre (MASI, 97).*

9. Dans les civilisations amérindiennes, le jardin était également conçu comme un résumé de l'univers. Mais chez les Aztèques il réunissait, non seulement ce qu'il y a de beau et d'exaltant dans le monde : fleurs, fontaines, montagnes, fleuves et chemins, mais aussi les êtres redoutables et jusqu'aux monstruosité de la nature. En voici une description des plus significatives, par Alfonso Reyes : *Dans les jardins des empereurs aztèques, où ne sont admis ni légumes ni fruits utiles, il y a des belvédères où Moctezuma va se récréer en compagnie de ses femmes ; des bosquets très étendus avec des artifices de feuillages et de fleurs ; des clapiers, des viviers, des rochers, des monticules entre lesquels errent cerfs et chevreuils; dix étangs d'eau douce ou salée pour toutes les races d'oiseaux palustres ou marins, et l'on procure à chaque oiseau la nourriture spéciale à son espèce : soit du poisson, soit des vers ou des mouches, soit du maïs, et même pour quelques-uns des graines plus fines. Trois cents hommes en ont soin ; d'autres ont soin des oiseaux malades. Les uns nettoient les étangs, d'autres surveillent les œufs et les jettent après l'éclosion, d'autres donnent la nourriture aux oiseaux, les épouillent, les plument pour faire provision de duvet. Ailleurs se trouvent les rapaces, depuis les tiercelets et les crécelles jusqu'à l'aigle royal, abrités par un vélum et pourvus de leur perchoir. Puis des lions, des tigres, des loups, des chacals, des renards, des serpents, des chats sauvages qui forment un enfer de bruit et auxquels se consacrent trois cents autres hommes. Et pour que rien ne manque à ce musée d'histoire naturelle, il y a des appartements où vivent des familles d'albinos, de monstres\*, de nains\*, de bossus, et autres contrefaits. (Les Nouvelles du Mexique).*

10. Mais le plus beau chant du jardin, et le plus riche en symboles, le plus commenté par les auteurs mystiques, est encore le **Cantique des Cantiques** :

— Elle est un jardin bien clos, ma sœur, ma fiancée,  
un jardin bien clos,  
une source scellée...  
... Source qui féconde les jardins,  
fruits d'eau vive,  
ruisseau dévalant du Liban !  
— Lève-toi Aquilon,  
accours, Autan!  
Soufflez sur mon jardin,  
qu'il distille ses aromates !  
Que mon Bien-aimé entre dans son jardin,  
qu'il en goûte les fruits délicieux !  
— J'entre dans mon jardin,  
ma sœur, ma fiancée,  
Je récolte nia myrrhe et mon baume,  
je mange mon miel et mon rayon,  
je bois mon vin et mon lait.  
(4,12-16 ; 5, 1).

11. Le jardin apparaît souvent dans les rêves, comme l'heureuse expression d'un désir pur de toute anxiété. Il est le **lieu** de la croissance, de la culture de phénomènes vitaux et

*intérieurs. Le déroulement des saisons s'y accomplit au moyen de formes ordonnées... la vie et sa richesse y deviennent visibles de la plus merveilleuse des façons. Le mur du jardin maintient les forces internes qui fleurissent... On ne pénètre dans le jardin que par une porte étroite. Le rêveur est fréquemment obligé, d'abord de chercher cette porte en faisant le tour. C'est l'expression imagée d'une évolution psychique assez longue qui est parvenue à une richesse interne... Ce jardin peut Être l'allégorie du soi lorsqu'en son milieu se trouve un grand arbre ou une fontaine... Le jardin désigne assez souvent pour l'homme la partie sexuelle du **corps féminin**. Mais à travers cette allégorie du petit jardin paradisiaque, les chants religieux des mystiques... signifient beaucoup plus que le simple amour et son incarnation, ils cherchent et louent ardemment le centre Je plus intime de l'âme (AEPR, 282-283).*

## JARRE

La jarre est un symbole fort usité dans l'Inde : c'est avant tout le vase d'abondance inépuisable, d'où le liquide s'écoule comme d'une source. C'est pourquoi il est attribué aux divinités fluviales. La jarre est aussi le breuvage d'immortalité (**amrita**), et en conséquence la vie. Les jarres sont encore les substituts des *gardiens de l'espace* sur les aires sacrificielles, et les symboles des *Trésors* gardés par Kuvera : elles ne se distinguent pas, dans ce cas, des coffres\*. Le symbolisme du vase d'abondance est également familier aux populations montagnardes du Viêt-Nam, chez lesquelles la jarre, contenant la bière de riz, est avant tout l'instrument de la boisson communielle.



JARRE. - poterie blanche en argile, art chinois. Fin de la dynastie Chang (Washington, Freer Gallery).

Les Chinois de l'Antiquité y enfermaient également le vin ; mais la jarre était pour eux une image du Ciel : frapper sur la jarre, c'était imiter le tonnerre (enfermé sous la terre pendant l'hiver, avec toutes les énergies *yang*). La jarre fendue laissait échapper la foudre par les fissures, à l'image du ciel d'orage.

Les potiers et les fondeurs de l'époque Han ont des *jarres-montagnes*, dont le couvercle conique figurait les Iles\* des Immortels. La jarre était ainsi tout à la fois la mer, au-dessus de laquelle s'élèvent l'île, et le contenant du breuvage d'immortalité (GRAC, GROC).

C'est dans une jarre, et non dans un tonneau, que le philosophe grec Diogène avait décidé de vivre. En Crète, les enfants morts étaient ramenés à l'attitude fœtale et enfermés dans une jarre. La jarre semblerait ici symboliser la matrice, la source de la vie, physique et intellectuelle, une sorte de retour aux sources. Dans *Illiade*, les jarres symbolisent les décisions de Zeus, qui sont déposées en elles : à la porte de son palais, le dieu a placé deux jarres, contenant l'une les biens, l'autre les maux. Zeus puise tour à tour dans chacune d'elles, et les biens et les maux pleuvent sur les hommes. Ce symbole, où prédomine l'indifférence du dieu à l'égard des hommes, évoluera vers les théories, soit du hasard, soit de la providence.

## JASPE

Pierre censée posséder une influence en gynécologie : symbole de l'accouchement. *La valeur obstétricale du jaspe trouvait son explication dans le fait qu'en se brisant il donnait naissance dans son ventre à plusieurs autres pierres* : le symbole est, en l'occurrence, patent. Des Babyloniens, la fonction gynécologique du jaspe est passée au monde gréco-romain où elle s'est maintenue jusqu'au Moyen Age. Marbode, évêque de Rouen (XI<sup>e</sup> s.)

précise que le jaspé *apposé sur le ventre soulage la femme en gésine* (GOUL, 201). Un symbolisme analogue rendra pareillement compte de la fortune dont a joui durant l'Antiquité la  **Pierre des aigles**  : *utilis est*, note Pline, *mulieribus praegnatibus*. En la secouant, on entend au-dedans un bruit bizarre, comme si elle cachait dans son ventre une autre pierre. La vertu de ces pierres gynécologiques et obstétricales découle directement soit, de leur participation au principe lunaire, soit d'une conformation qui les singularise et qui, par suite, ne peut marquer qu'une provenance exceptionnelle. Leur essence magique est leur vie, car elles *vivent*, elles ont un *sexe*, elles sont *enceintes*. Toutes les pierres et tous les autres métaux vivent également et sont sexués. Seulement leur vie est plus tranquille, leur sexualité plus vague. Ils poussent au sein de la terre, suivant un rythme somnolent ; fort peu *parviennent à maturité*. Ainsi, pour les Indiens, le Diamant est *mûr* tandis que le Cristal est *non mûr* (ELIT, 376-377).

Cette idée est à rapprocher du mûrissement transmutatoire des métaux, selon la doctrine alchimique.

Dans l'Apocalypse, Jean voit apparaître l'Eternel sur son trône *comme une vision de jaspe vert ou de cornaline* (4, 3). Le Pseudo-Denys l'Aréopagite précisera que la couleur verte indique *l'apogée de la jeunesse*. Le symbole convient particulièrement à l'Eternel et au **Créateur**, qui jouit d'une immarcescible jeunesse. A.G.

## JAUNE

1. Intense, violent, aigu jusqu'à la stridence, ou bien ample et aveuglant comme une coulée de métal en fusion, le jaune est la plus chaude, la plus expansive, la plus ardente des couleurs, difficile à éteindre, et qui déborde toujours des cadres où l'on voudrait l'enserrer. Les rayons du soleil, traversant l'azur des cieux, manifestent la puissance des divinités de l'au-delà : dans le panthéon aztèque **Huitzilopochtli**, le Guerrier triomphateur, Dieu du Soleil de Midi, est peint de bleu et de jaune. Le jaune, lumière d'or, a une valeur kratophanique et le couple d'émaux Or-Azur s'oppose au couple Gueule-Sinople, comme s'opposent ce qui vient d'en haut et ce qui vient d'en bas. Le champ de leur affrontement, c'est la peau de la terre, notre peau, qui devient jaune elle aussi, aux approches de la mort.

Dans le couple Jaune-Bleu, le Jaune, couleur mâle, de lumière et de vie, ne peut tendre à l'obscurcissement. Kandinsky Ta bien vu qui écrit : *le jaune a une telle tendance au clair qu'il ne peut y avoir de jaune très foncé. On peut donc dire qu'il existe une affinité profonde, physique, entre le jaune et le blanc* (kans), Il est le véhicule de la jeunesse, de la force, de l'éternité divine. Il est la couleur des dieux : Zoroastre, selon Anquetil, signifie *astre d'or brillant, libéral, astre vivant*. Le **Om**, verbe divin des Tibétains a pour qualificatif **zéré** qui veut dire doré (PORS, 68). Vishnu est *le porteur d'habits jaunes, et l'œuf cosmique de Brahma brille comme l'or*.

2. La **Lumière d'Or** devient parfois un chemin de communication à double sens, un médiateur entre les hommes et les dieux. Ainsi Frazer souligne qu'un couteau d'or était employé en Inde pour les grands sacrifices du cheval *parce que l'or est lumière et parce que c'est au moyen de la Lumière dorée que le sacrifié gagne le royaume des dieux* (FRAG, 2, 80 n. 3 d'après *The Sathapata — Brahmana*).

Dans la cosmologie mexicaine, le jaune d'or est la couleur de *la peau neuve* de la terre, au début de la saison des pluies, avant que celle-ci ne reverdisse. Il est donc associé au mystère du Renouveau. Pour cette raison **Xipe Totec Notre Seigneur l'écorché**, divinité des pluies printanières, est aussi dieu des orfèvres. Lors des fêtes de printemps ses prêtres se revêtaient des peaux peintes en jaune des victimes que l'on suppliciait pour se concilier cette divinité redoutable (SOUM). Et le jaune d'or était bien l'attribut de Mithra en Perse et d'Apollon en Grèce.

Etant d'essence divine, le jaune d'or devient sur terre l'attribut de puissance des princes, des rois, des empereurs, pour proclamer l'origine divine de leur pouvoir. Les lauriers verts de l'espérance humaine se recouvrent du jaune d'or de la puissance divine.

Et les Rameaux verts du Christ, dans son séjour terrestre, sont remplacés par une auréole dorée lorsqu'il retourne auprès de son Père. Le dimanche des rameaux en Espagne, ce sont des palmes **jaunies** que les fidèles brandissent sur le parvis des cathédrales.

**3.** Le jaune est la couleur de l'éternité comme l'or est le métal de l'éternité. L'un et l'autre sont à la base du rituel chrétien. L'or de la croix sur la chasuble du prêtre, l'or du ciboire, le jaune de la vie éternelle, de la foi, s'unissent à la pureté originelle du blanc dans le drapeau du Vatican.

C'est aussi au milieu de ces ors, de ces jaunes, que les prêtres catholiques conduisent les défunts vers la vie éternelle. Tous les psychopompes ont aussi peu ou prou le jaune à leur service : Mithra ; mais aussi, dans bien des traditions orientales, les chiens infernaux, dont celui du Zend Avesta, qui a les yeux jaunes — pour mieux percer le secret des ténèbres — et les oreilles teintes de jaune et de blanc. Dans les chambres funéraires égyptiennes la couleur jaune est la plus fréquemment associée au bleu, pour assurer la survie de l'âme, puisque l'or qu'elle représente est la chair du soleil et des dieux.

**4.** Cette présence du jaune dans le monde chthonien, sous prétexte d'éternité, introduit le deuxième aspect symbolique de cette couleur, son aspect terrestre.

Car le jaune triomphe sur terre avec l'été et l'automne : c'est la couleur des épis mûrs qui se penchent vers la terre et c'est la couleur de cette terre elle-même quand elle a perdu son manteau de verdure. Elle est alors annonciatrice de déclin, de la vieillesse, des approches de la mort. A la limite le jaune devient un substitut du noir. Ainsi pour les Indiens Pueblos, Tewa, c'est la couleur de l'Ouest ; pour les Aztèques et les Zunis, c'est celle du Nord ou du Sud, selon qu'ils associent l'une ou l'autre de ces deux directions avec les mondes inférieurs (SOUM, 23). Dans le tantrisme bouddhique le jaune correspond à la fois au **centre-racine** (Muladhâra-chakra) et à l'élément terre, et à **Ratnasambhavap**, dont la *lumière* est de nature *solaire*. Noire ou jaune est aussi pour les Chinois la direction du Nord, ou des abîmes souterrains où se trouvent les *sources jaunes* qui mènent au royaume des morts. C'est que les âmes descendues aux sources jaunes, ou le **yang** qui s'y réfugie l'hiver, aspirent à la restauration cyclique, dont le solstice hivernal est l'origine. Si le Nord, si les sources jaunes sont d'essence yin. Ils sont aussi l'origine de la restauration du **yang**. Par ailleurs, le jaune est associé au noir comme son opposé et son complémentaire. Le jaune se sépare du noir à la différenciation du chaos : la polarisation de l'indifférenciation primordiale se fait en jaune et noir — comme en **yang** et **yin**, en rond et carré, en actif et passif (Lie-tseu). Noir et jaune sont, d'après le **Yi-King**, les couleurs du sang du dragon-démiurge. Il ne s'agit toutefois là que d'une polarisation relative, d'une *coagulation* première (CHOO, ELIF, GRAP, GRAR, GRIH).

Le jaune émerge du noir, dans la symbolique chinoise, comme la terre émerge des eaux primordiales. Si le jaune est en Chine la couleur de l'Empereur, c'est effectivement parce qu'il s'établit au *centre* de l'Univers, comme le soleil est au *centre* du ciel.

Quand le jaune s'arrête sur cette terre, à mi-chemin du très haut et du très bas, il n'entraîne plus que la perversion des vertus de foi, d'intelligence, de vie éternelle. Oublié l'amour divin, arrive le soufre luciférien, image de l'orgueil et de la présomption, de l'intelligence qui ne veut s'alimenter qu'à elle-même. Le jaune est associé à l'adultère quand se rompent les liens sacrés du mariage, à l'image des liens sacrés de l'amour divin, rompus par Lucifer. Les syndicalistes du XX<sup>e</sup> siècle deviennent des jaunes quand ils ont trahi les vœux implicitement contenus dans la notion de lutte des classes en se désolidarisant de leur milieu, en ne respectant pas l'ordre de grève par exemple.

**5.** Les maquillages des acteurs du Théâtre de Pékin indiquent par le jaune la cruauté, la dissimulation, le cynisme, tandis qu'ils indiquent par le rouge la loyauté et l'honnête. Toutefois, dans ce même théâtre traditionnel, les costumes des princes et empereurs — indiquant non la psychologie mais la condition sociale des personnages — sont également jaunes. Cette utilisation de la couleur jaune dans le théâtre chinois rend assez bien compte

de l'ambivalence qui lui est propre, et qui en fait la plus divine des couleurs en même temps que *la plus terrestre*, selon le mot de Kandinsky.

Cette ambivalence se retrouve également dans la mythologie grecque. Les pommes d'or du jardin des Hespérides sont symbole d'amour et de concorde. Qu'Héraclès les vole, elles n'en reviennent pas moins au jardin des dieux. Elles sont les véritables fruits de l'amour puisque Gaïa, la Terre, les a offertes à Zeus et Héra comme présent de noces : elles ont ainsi consacré la hiérogamie fondamentale dont tout est issu. Mais la pomme de discorde, pomme d'or elle aussi, qui est à l'origine de la guerre de Troie, est symbole d'orgueil et de jalousie. Toujours dans la mythologie grecque, les deux faces du symbole se rapprochent dans le mythe d'Atalante, la Diane grecque, Vierge agressive : alors qu'elle lutte à la course contre Hippoménès — qu'elle a l'intention de tuer ensuite comme elle a fait de tous ses autres prétendants — elle cède à l'irrésistible convoitise qu'éveillent en elle des pommes d'or que le jeune homme lance devant elle sur le sol. Elle est donc vaincue et trahit ses vœux — mais par cette trahison elle arrive à l'amour.

Certains peuples ont cherché le clivage du symbole dans les notions de matité et de brillance de la couleur — ce qui n'est pas sans rappeler la distinction symbolique du blanc mat et du blanc brillant, notamment en ce qui concerne les chevaux infernaux et célestes. C'est notamment le cas de l'islam où *le jaune doré signifiait sage et de bon conseil, le jaune pâle trahison et déception* (tors, 88). La même distinction se retrouve dans le langage du blason qui valorise l'or-métal aux dépens du jaune-couleur.

Mais cette ambivalence du jaune peut avoir de bien étranges conséquences : si les antisémites du Moyen Age et du III<sup>e</sup> Reich voulaient par l'habit ou l'étoile jaune stigmatiser «l'infamie» du peuple juif, peut-être ce dernier voyait-il dans cet habit ou cette étoile la lumière de Yahvé.

A.G.

## JÉRUSALEM

Vision de paix, de justice et d'union, pour toutes les tribus d'Israël (*Psaume 122*) ; puis symbole du royaume messianique et de l'Église chrétienne ouverte à tous les peuples.

Dans la description qu'en donne *l'Apocalypse*, Jérusalem symbolise le nouvel ordre des choses qui remplacera celui du monde présent, à la fin des temps. Elle signifie, non pas le paradis\* traditionnel, mais au contraire ce qui surpasse toute tradition : **un nouveau absolu.** *Je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle — le premier ciel en effet et la première terre ont disparu et, de mer, il n'y en a plus. Et je vis la Cité Sainte, Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, de chez Dieu ; elle s'est faite belle, comme une jeune mariée parée pour son époux. J'entendis alors une voix clamer, du trône : Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura sa demeure avec eux ; ils seront son peuple et lui, Dieu-avec-eux, sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé. Alors celui qui siège sur le trône déclara : Voici que je fais l'univers nouveau... Je suis l'Alpha\* et l'Oméga, le Principe et la fin. (Apocalypse, 21, 1-6).*

Il y a lieu d'insister sur la forme carrée de la Jérusalem céleste, qui la distingue du Paradis terrestre, généralement représenté sous une forme ronde : c'est que celui-ci était *le ciel sur la terre*, tandis que la Nouvelle Jérusalem, c'est *la terre dans le ciel*. Les formes circulaires se rapportent au ciel, **les** carrées à la terre (CHAS, 76). La transmutation de l'univers, signifiée par la Jérusalem nouvelle, n'est point un retour à un passé idyllique, c'est une projection dans un avenir sans précédent.

## JEU

1. Le jeu est fondamentalement un symbole de **lutte**, lutte contre la mort (jeux funéraires), contre les éléments (jeux agraires), contre les forces hostiles (jeux guerriers), contre soi-même (contre sa **peur**, sa faiblesse, ses doutes, etc.). Même quand ils sont de pure réjouissance, ils ont des éclats de victoire, du moins du côté du gagnant. Combat, hasard, simulacre ou vertige, le jeu est à lui seul un univers, dans lequel il convient, avec chances et

risques, de trouver sa place ; il est *non seulement l'activité spécifique qu'il nomme, mais encore la totalité des figures, des symboles ou des instruments nécessaires à cette activité ou au fonctionnement d'un ensemble complexe* (CAIJ, 9). Comme la vie réelle mais dans un cadre déterminé d'avance, le jeu associe les notions *de totalité, de règle et de liberté*. Les diverses combinaisons du jeu sont autant de *modèles* de vie réelle, personnelle et sociale. Il tend à substituer un certain ordre à l'anarchie des rapports et fait passer de l'état de nature à l'état de culture, du spontané au voulu. Mais sous le respect des règles, le jeu laisse percer la spontanéité la plus profonde, les réactions les plus personnelles aux contraintes extérieures.



JEU. - Jongleresse figurant au-dessus d'un Alléluia. Recueil de tropes du XI<sup>e</sup> s.

2. Les jeux sont à l'origine liés au sacré, comme toutes les activités humaines, et les plus profanes, les plus spontanés, les plus exempts de toute finalité consciente dérivent de cette origine. C'étaient, chez les Grecs et les Romains, par exemple, des *cérémonies périodiques qui accompagnaient certaines fêtes religieuses et au cours desquelles s'affrontaient en différentes épreuves, d'une part, des athlètes et des acrobates, d'autre part, des musiciens ou des déclamateurs* (DEVD, 254). Chaque cité organise ses jeux propres, à l'occasion des fêtes ; des cités alliées participent à des jeux communs. Le jeu apparaît alors comme un rite social exprimant et renforçant, à la manière d'un symbole, l'unité du groupe, dont les oppositions internes s'extériorisent et se résolvent précisément dans ces manifestations ludiques.

Les grands jeux publics ont revêtu une importance socio-psychologique des plus considérables ; *c'est autour d'eux que se sont cristallisés le sens civique et le sentiment national ; ils furent pour les habitants d'une même cité, pour les enfants d'une même race... le lien qui leur rappelait leurs intérêts communs, leur commune origine. Ils avaient leurs incidences sur la vie privée comme sur la vie publique... ils entretenaient chez nous l'idée que l'éducation du corps doit être poussée par l'entraînement des jeunes gens sur à la palestre; mais ils étaient aussi pour les membres dispersés d'une même famille ethnique l'occasion de se reconnaître dans l'exaltation d'un idéal qui les distinguait des Barbares. Pour célébrer cet idéal, les rivalités et les haines de cité à cité s'imposaient silence* (DEVD, 257)

Pendant le temps des jeux, plus de guerre, plus d'exécutions capitales, plus de saisies judiciaires : c'est la trêve générale.

Ces jeux sont généralement consacrés aux dieux tutélaires des Cités, des Confédérations et des Alliances ; les Jeux Olympiques à Zeus, le dieu suprême ; les Jeux Pythiques à Apollon ; les Jeux isthmiques à Poséidon. La seule femme admise aux jeux panhelléniques d'Olympie était une prêtresse de Démêler\*, à qui une place d'honneur était réservée. Cet honneur rendu à la déesse de la fécondité incline à voir dans ces jeux comme le symbole de **la lutte entre les forces de la vie et de la mort**, un symbole de **l'évolution du grain** qui lève et qui meurt ; les deux camps, étant l'un vainqueur et l'autre vaincu, exprimaient de façon synthétique le **conflit cosmique et biologique**, auquel préside la déesse Déméter et qu'illustre l'éternel retour du cycle des moissons.

3. Le jeu ou clés est en Irlande la **performance** à la fois sportive et guerrière dont un héros est capable et par laquelle il surprend, déconcerte ou émerveille ses adversaires. Plus le nombre des *jeux* auxquels il se livre est grand et plus il a de chances d'être célèbre. Cùchulainn pratique ainsi plusieurs dizaines de jeux différents : saut du saumon, jeu du tonnerre, jeu sur la pointe d'une lance, etc. Ils sont offensifs le plus souvent, défensifs quelquefois. Cùchulainn peut aussi raser un adversaire d'un coup d'épée sans lui faire une égratignure, ou couper le gazon sous lui, sans qu'il s'en aperçoive autrement que par sa chute. Tous ces tours lui ont été appris, au cours de son initiation guerrière, par deux reines d'Ecosse, Scathach et Aire. Cette dernière va même jusqu'à lui donner un fils et elle lui apprend un jeu qu'il sera le seul à connaître, celui du **gae bulga**, *javelot-sac*, et qui lui servira en deux ou trois occasions difficiles contre des adversaires de qualité supérieure. Le jeu guerrier symbolise donc **l'habileté individuelle, la perfection du combat singulier** : la stratégie militaire à la mode romaine n'a aucune part dans les conceptions celtiques. Le jeu relève de l'initiation (REVC, 29, 109-152).

Les Germains se servent volontiers des jeux comme de moyens divinatoires, en particulier avant les batailles, pour consulter les dieux qui, eux, s'adonnent volontiers au jeu de trictrac\*.

Certains jeux et jouets furent riches d'un symbolisme à présent perdu. *Le mât de cocagne se rattache aux mythes de conquête du ciel, le football à la dispute du globe solaire entre deux phratries antagonistes. Tels jeux de cordes ont servi à augurer de la prééminence des saisons et des groupes sociaux qui leur correspondaient. Le cerf-volant... figurait en Extrême-Orient l'âme extérieure de son propriétaire resté sur le sol, mais relié magiquement (et réellement par la corde) à la fragile armature, de papier livrée aux remous des courants aériens. En Corée, le cerf-volant faisait fonction de bouc émissaire pour libérer des maux une communauté pécheresse... la marelle représentait vraisemblablement le labyrinthe où s'égarait d'abord l'initié* (CAIJ, 127). Ces jeux et jouets ne gardent pas moins aujourd'hui une raison d'être qui, pour n'être pas sacrée, leur fait jouer un rôle psychologique et social des plus importants comme symboles agonistiques et pédagogiques.

4. En Afrique du Nord, des jeux funéraires, rituels et agonistiques font suite aux sacrifices, aux repas communiels, aux cortèges funèbres. Ils sont en général exubérants, violents, rapides, brutaux. Ils ressemblent à une brusque détente, à une explosion de forces suivant une concentration. Ils marquent la fin d'un temps sacré, le retour au temps ordinaire. Ils ont pour but de dissiper une atmosphère sacrée d'une intensité trop oppressante et, par un déchaînement en sens contraire, de rétablir l'ordre habituel des choses. Ces jeux dispersent, selon Jean Servier : *l'ambiance sacrée qui s'est amassée... et que les pèlerins ne pourraient sans danger ramener chez eux.*

Les jeux ont aussi une valeur incantatoire. En opposant deux camps, ils opposent en réalité deux principes, deux pôles, et le triomphe de l'un d'eux doit assurer un bienfait, comme la pluie ou la bénédiction du mort et des ancêtres : *camps d'est et de l'ouest... clans opposés d'un même village, ... principes sec et mâle, ou humide et femelle, dont l'union forme le Monde comme l'âme végétative et l'âme subtile forment l'Homme.*

Les jeux présentent les formes les plus variées, des jeux de société anodins jusqu'aux jeux guerriers intrépides de la fantasia. Ces derniers prennent place, de préférence, aux changements de saison et symbolisent en quelque sorte **la lutte des éléments** entre eux et de la **végétation contre les éléments** : *De tous ces jeux, se dégage la notion d'agôn, de lutte entre deux puissances polarisées magiquement, orientées suivant les deux plans cardinaux d'Est et d'Ouest, représentant l'un la sécheresse, l'autre l'humidité. Cette lutte, cette affirmation de l'opposition des deux principes essentiels du monde, est le préalable nécessaire à leur union, c'est-à-dire à la fécondité du monde* (SERP, 63-67, 196-203).

Les jeux peuvent aussi prendre la valeur et l'aspect d'une offrande. Les antagonistes rivaliseront *d'adresse et d'endurance*, parfois même jusqu'à effusion de sang, pour que ces

déploiements de force, de fatigue, de sueur et de larmes, honorant les forces invisibles auxquelles ils sont dédiés, les apaisent, les infléchissent et les rendent propices. Les jeux apparaissent toujours, d'une façon consciente ou inconsciente, comme l'une des formes du dialogue de **l'homme** avec **l'invisible**. Les jeux de poupées, eux-mêmes, chez les Berbères par exemple, se rattachent aux *rites de la fécondité*, les seuls que les enfants peuvent accomplir. C'est leur façon à eux de reproduire la vie des adultes et de s'associer aux grands rites sacrés que l'initiation leur révélera plus tard (SERH, 95).

5. L'analyse psychologique a vu dans le jeu comme un transfert d'énergie psychique, soit qu'elle s'échange entre deux joueurs, soit qu'elle communique la vie aux objets (poupée, chemin de fer, etc.). Le jeu suractive l'imagination et stimule l'émotivité. Si dénué d'intention que soit le jeu, comme on le dit couramment, il reste cependant lourd de significations et de conséquences. *Jouer avec quelque chose signifie se donner à l'objet avec lequel on joue ; le joueur investit en quelque sorte sa propre libido dans la chose avec laquelle il joue. Il en résulte que le jeu devient une action magique qui éveille la vie... Jouer, c'est jeter un pont entre la fantaisie et la réalité par l'efficacité magique de sa propre libido ; jouer est ainsi un rite d'entrée et prépare le chemin vers l'adaptation à l'objet réel. C'est pourquoi le jeu des primitifs (ou des enfants) tourne si facilement au sérieux (et parfois au drame)* (ADLJ, 102-103). A fin-verse du jeu qui dégénère en bataille, de véritables combats sont mimés en jeux. Par exemple, après la chasse d'animaux sauvages, des tribus de Ceylan représentent aussitôt la scène de chasse, en la jouant. Ce jeu agit alors comme **rite de sortie par lequel s'effectue la réadaptation à la vie quotidienne** (IBID).

Les jeux d'enfants et les jeux privés des adultes dont on connaît de nombreux modèles chinois, indiens, égyptiens, grecs, romains, etc., sont en profondeur et à leur manière des répliques des grands jeux publics. Leur frivolité et leur gratuité apparentes, en surface, ne doivent pas dissimuler leur symbolisme agonistique fondamental : les jeux sont l'âme des relations humaines et d'efficaces éducateurs.

Groos a justement appelé le jeu des enfants *un acte de développement personnel non intentionnel*. C'est une préparation instinctive et inconsciente aux futures activités *sérieuses*. Dans le jeu se réfléchissent les *relations de l'enfant non seulement avec son monde-intérieur, mais aussi avec les personnes et les événements du monde extérieur* (voir ADLJ, 103).

6. La méthode du psychodrame, dont Moreno est le brillant inventeur, utilise les propriétés formatrices, didactiques, voire thérapeutiques, du jeu et des faisceaux de symboles qu'il met en œuvre.

Le point de départ de la méthode paraît incontestable. C'est dans ses manifestations les plus spontanées qu'un être se révèle le plus en profondeur. Aucun contrôle, il est vrai, ne supprime totalement le spontané ; il se trahit toujours par la forme même du contrôle adopté, par d'inévitables failles ou ratés, par des réactions à ce contrôle, par le langage avec ses symboles implicites. Mais la plupart des actes de la vie spontanée échappent à l'observation. Quand un sujet est en consultation, il s'efforce d'expliquer le passé qu'il décrit ; il ne s'absorbe pas entièrement dans une situation, vécue ici et maintenant ; sa spontanéité profonde ne réussit pas à se manifester. Imaginons au contraire qu'il accepte par jeu de vivre une situation inventée, mais dans laquelle il pourrait se sentir impliqué. Il ne s'agit pas pour lui de reconstituer une scène passée, car l'effort de mémoire, la crainte d'une confession implicite ou le refus de trahir des tiers pourraient gêner la libre expression de la spontanéité. Non, il vivra une scène imaginaire, qui pourrait être sa propre histoire, mais dont il est convenu qu'elle ne l'est pas nécessairement ; il s'exprime et réagit en toute liberté, sans contrainte ni entrave d'aucun ordre. Avec son ou ses partenaires, il pourra se prendre au jeu, se sentir profondément impliqué et entraîner les spectateurs dans une participation plus ou moins intense à la scène jouée. Dès lors, il évite le vaudeville de boulevard, un des pièges du psychodrame, et un acte d'une réelle émotion, parfois passionnant, se déroule devant nos yeux. On voit monter l'angoisse, se décharger soudain une agressivité longtemps contenue,

se tordre des tensions, éclater des conflits, sourdre des faux-fuyants pour éluder les problèmes que l'on sent poindre, et le drame se concentre inexorablement, peu à peu, sur un foyer qui devient incandescent, qu'on ne peut plus ni fuir, ni dissimuler. Alors, se décèlent et se dénouent de ces connexions secrètes, qui imposent leur tyrannie obscure à la plupart des réactions d'un être. Les répliques s'échangent comme des tirs partis de différents angles, atteignant leur objectif sous différents aspects et à différents niveaux de profondeur ; ou bien, ce sont les silences, les mimiques, les attitudes, que provoquent ces situations inhabituelles, qui révèlent la réalité de l'état affectif. La carapace du conventionnel ou de l'imaginaire est secouée jusqu'à en craquer et la vraie spontanéité soudaine se découvre. Cette découverte peut aller jusqu'à la stupeur. Il appartient au thérapeute ou au psychologue de mesurer le degré de connaissance de soi que telle personne, à tel moment donné, est capable d'admettre et de supporter. Le jeu, pour être efficace, doit en effet engager tout l'être, ouvrir toutes les voies de communications. Il libère ainsi une intense créativité, une énergie qui s'ajuste sans cesse, il prépare à l'avenir. Il est un symbole vivant.

Pour le psychodramiste, il s'agit de dégager les sources de la spontanéité, pour que l'être s'adapte, tout en restant lui-même, à tous les rôles que la vie exigera de lui. Au lieu d'être déterminé par son passé, il apparaît au contraire comme mobile, sa propre créativité est dotée d'un haut coefficient d'amplifications. Si l'adaptation est un des secrets de la sociabilité, on voit à quel point le psychodrame serait apte à réintégrer un être dans la vie sociale, à l'y mettre plus à l'aise, à l'y rendre plus rayonnant. Il se révèle comme une synthèse de symboles sociaux et affectifs, qu'il met en œuvre spontanément : ils tendent à s'équilibrer et à faciliter ainsi le passage du jeu à la vie réelle, en faisant éclater et en résolvant, dans le jeu, des complexes qui, en restant latents, détermineraient des conflits, mais qui, en étant surmontés, provoquent adaptation et progrès.

7. Les doctrines ésotériques ont découvert toute *une science initiatique* dans nombre de jeux<sup>^</sup> tarot\*, dés, osselets, dominos, échecs\*, bilboquet, jeu de l'oie, etc. Le plus riche en symboles est le tarot, auquel ce livre réserve une notice, ainsi qu'à chacun de ses 22 arcanes majeurs. Quant aux dés, par exemple, on a voulu voir, dans les six pans des petits cubes et les six points, des symboles du monde manifesté en ses six aspects : minéral, végétal, animal, humain, psychique, divin. Ces six pans de cube peuvent être déployés en forme de croix, la barre horizontale comprenant l'animal, le psychique et l'humain ; la barre verticale le divin, le psychique, le végétal et le minéral. (BOUM, 163 ; sur les échecs, le jeu de l'oie, la marelle, on peut lire **Le symbolisme des jeux**, Atlantis, n° 220, 1963).

## JOUG

1. Le joug, pour une raison parfaitement évidente, est un symbole d'asservissement, d'oppression, de contrainte. Le passage des vaincus sous le *joug* romain est assez explicite à cet égard.

Mais il prend un tout autre sens dans les perspectives de la pensée hindoue. La racine indo-européenne **yug** dont il dérive fait l'objet d'une application bien connue dans le sanscrit yoga, qui a effectivement le sens *d'unir, de lier ensemble, de mettre sous le joug*. C'est par définition une discipline de méditation dont le but est l'harmonisation, **l'unification** de l'être, la prise de conscience et, finalement, la réalisation de la seule Union véritable, celle de l'âme à Dieu, de la manifestation au Principe (ELIY, GUEV, SILI).

2. L'inventeur du *joug* qui permet de maîtriser et d'atteler les bœufs, Bouzygès, fut aussi l'un des premiers législateurs. Le joug symbolise la discipline de deux manières : ou elle est subie de façon humiliante, et c'est l'aspect sombre du symbole (cf. l'exemple célèbre des fourches caudines *jugum ignominiosum*, javelot posé horizontalement sur deux autres fichés en terre, sous lequel passa l'armée romaine vaincue par les Samnites) ; ou bien la discipline est choisie volontairement, et elle conduit à la maîtrise de soi, à l'unité intérieure, à l'union à Dieu.

2. Il existait à Rome un lieu-dit **sororium tigillum** où était installée une *poutre en chevron* sous laquelle passaient les meurtriers, pour expier leur crime. Après avoir tué sa sœur

Camille, qui était sortie *impudique* de l'appartement des femmes, afin de clamer son amour pour l'ennemi de son frère, Horace fut contraint de passer sous le joug. Cette pratique expiatoire et purificatrice, très ancienne, était indispensable pour recouvrer sa place dans la collectivité. Il fallait passer sous le joug. Mais cette disposition ancestrale du joug signifiait plus qu'un acte de soumission aux lois de la cité. Elle était sans doute, écrit Jean Beaujeu, *un vestige des portes\* secrètes ou artificielles par lesquelles le jeune homme une fois initié repassait du monde surnaturel où il avait vécu son temps d'épreuve, dans le monde ordinaire des hommes*. C'était donc bien le symbole de la **réintégration dans la société**.

## JOUR

1. La première analogie astrologique du jour est celle d'une succession régulière : naissance, croissance, plénitude et déclin de la vie. Si l'on prend pour référence un point quelconque du ciel local (par exemple l'horizon oriental, qui est le facteur le plus important d'un horoscope, nommé en astrologie l'Ascendant), ce point voit passer en vingt-quatre heures tous les degrés du Zodiaque, alors que la Lune fait le tour du ciel en un peu moins de vingt-huit jours (plus exactement en 27, 32 jours), et le Soleil en une année. La Lune dans sa course mensuelle semble imiter le jour : elle grandit, arrive à la plénitude, diminue et passe par une phase d'obscurité, tandis que les saisons de l'année paraissent répéter en plus grand les quatre parties du jour : le printemps — le matin ; l'été — le midi ; d'automne — le coucher du soleil ; et l'hiver — la nuit. Des les temps les plus lointains, l'analogie s'est imposée entre une journée, un mois (lunaire) et une année. Les textes sumériens du 3e millénaire répètent à plusieurs reprises :

*Ce qui était son premier jour fut son premier mois,  
Ce qui était son deuxième jour fut son deuxième mois,  
Ce qui était son troisième jour fut son troisième mois.*

L'équivalent d'*Ezéchiel* (4, 6) :

*Je te compterai un nombre de jours égal, à celui des années de leur iniquité...*

se trouve non seulement chez les Babyloniens, mais aussi dans le Véda et la tradition chinoise. Pour un astrologue, ce sont, non pas de vagues rapprochements ou des analogies poétiques, mais des réalités astronomiques, qu'il prend en considération dans le travail horoscopique et sur lesquelles il fonde principalement des prévisions datées. Car les configurations qui se forment par rapport aux positions astrales initiales au 20<sup>e</sup> jour après une naissance, comme aussi celles du 20<sup>e</sup> mois lunaire, correspondent aux événements survenant au cours de la 20<sup>e</sup> année de la vie, et ainsi de suite. Ces analogies sont le fondement même de ce qu'on appelle les *directions astrologiques* qu'on divise, selon leur importance, en *primaires*, *secondaires* et *tertiaires*. Les directions *primaires* ont la prédilection des astrologues français, les *secondaires* (un jour = un an) sont l'outil principal des Anglo-Saxons depuis le XVII<sup>e</sup> siècle ; et les *tertiaires* (un mois lunaire = une année) bien qu'elles aient été l'objet des travaux originaux de l'Américain Benjamin et du Français Maurice Froger, jouissent depuis une quinzaine d'années de faveurs particulières en Allemagne. A.V.

2. Suivant la pensée juive, la durée de la création est représentée par six jours. Le septième jour ayant pour signification de représenter la vie éternelle. Le thème de la création en six jours exposé dans la *Genèse* a été l'objet de nombreux commentaires juifs et chrétiens.

Dans le *Quatrième Livre d'Esdras* nommé aussi *l'Ascension d'Isaïe*, l'âme libérée de la servitude du corps entreprend un voyage correspondant aux six jours de la création du monde et au septième jour symbolisant le repos de Dieu. L'âme doit ainsi passer par *sept ciels* : elle expérimente la création de son moi à travers les différentes créations de Dieu, et la succession des jours. Le jour symbolise une **étape de l'ascension spirituelle**, (cf. G.G. Scholem, *Les grands amants de la mystique juive*, trad. M. M. Davy, Paris 1950).

## JOYAU

1. Le joyau a le sens général d'ornement précieux et brillant d'origine minérale. L'usage qui en est fait dans les différentes traditions lui confère une gamme de significations symboliques assez étendue. La matière qui le constitue est quelquefois plus importante que l'objet lui-même, c'est pourquoi on devra se reporter en outre aux notices, bijou\*, **crystal**, **diamant\***, **émeraude\***, **jade\***, **or\***, **perle\***, **pierres**.

Le joyau est un attribut de **Vishnu**. C'est le *trésor de l'océan*, il est *né des eaux*. Mais il a parcouru tous les degrés d'élévation de la matière. Il symbolise **l'Atmâ** — l'Esprit universel — dans ses manifestations brillantes, lumineuses. Il s'agit parfois de groupes de cinq joyaux correspondant aux cinq éléments ; par exemple : saphir = terre ; perle = eau ; **kaustubha** = feu ; œil-de-chat = air ; topaze = éther. Le **kaustubha** est celui-là même qui s'incruste au milieu de la poitrine : sa *naissance des eaux*, est le produit du barattage de la Mer de lait, ce qui le rattache au symbolisme de l'immortalité.

2. Dans l'ésotérisme islamique, le joyau *singulier* (**al-jawhar al-fard**) a par ailleurs le sens de l'Intellect, l'essence incorruptible de l'être. **L'urnâ** rayonnante du Bouddha, qui est un joyau, l'émeraude frontale de Lucifer, perdue lors de la chute, et dans laquelle on dit que les anges taillèrent le Graal ; tout autant de symboles **d'intelligence**, ou surélevée, ou pervertie. L'émeraude\* passa longtemps pour restaurer la mémoire et fortifier la vue, ce qui relève d'un symbolisme du même ordre. Elle était utilisée par l'oracle de Jupiter-Ammon, était vénérée au Pérou avant la conquête des Incas ; elle sert à désigner la *Table* d'Hermès Trismégiste.

Des joyaux étaient placés sur la poitrine du Grand Prêtre de Jérusalem, où ils étaient symboles de vérité. Ils sont aussi symboles de perfection spirituelle, car il est dit de Mohammed qu'il est une  *Pierre précieuse parmi les pierres*.

3. Nous avons vu que le joyau de Vishnu était *né des eaux*. Dans les légendes cambodgiennes, ce sont des joyaux qui provoquent l'orage et, en conséquence, la pluie bienfaisante ; plus précisément, les éclairs sont les feux d'une gemme magique,

4. Les joyaux parmi les plus célèbres sont ceux qui, avec le Miroir et l'Épée, constituent les emblèmes de la dynastie nippone. Ils symbolisent, selon les textes, le *pouvoir de domination* sur le monde. Granet a noté que leur forme était apparentée à celle du demi - **T'ai-ki (yin-yang\*)**, et qu'elle pouvait n'être pas sans rapport avec les phases de la lune.

5. Le patron de la mort dans le panthéon bouddhique du Japon, Jizobsatsu, qui possède le pouvoir de prolonger la vie, est toujours représenté assis, tenant dans la main droite une longue canne à anneaux et, dans la gauche, le Joyau qui exauce les désirs ; le joyau symbolise le fait que les vœux sont ou seront exaucés.

6. La vertu des joyaux n'est pas toujours inhérente à leur nature ou à leur forme ; mais elle peut parfois ne s'exercer qu'entre les mains du possesseur légitime : ainsi de la tablette de jade dont parle le **Tso-tchouan**, qui devint pierre vulgaire quand on la profana, mais recouvra sa vertu entre les mains du roi. Dôgen utilise quant à lui le symbolisme de l'éclat implicite de la gemme, que seul le polissage peut faire apparaître : ainsi des vertus implicites de l'homme que révèle l'entraînement spirituel.

7. Selon la *physiologie* tantrique, *l'autel orné de joyaux* (**manipitha**) dans *l'île des gemmes* (**manidvîpa**) est localisé dans le **sahas-rârapadma**, le *lotus aux mille pétales* du sommet de la tête. *L'autel* est celui de **l'Ishtadevatâ**, de la Divinité adorée intérieurement ; *l'île des gemmes* est un étal *suprême de Conscience*. Le joyau dans le lotus évoque par ailleurs le grand **mantra d'Avalokitésvara (Om mani padme hum !)**, essentiel dans la spiritualité tibétaine. Il serait vain de prétendre expliquer en peu de mots cette formule (voir **Aum\***). L'une des interprétations les plus courantes fait correspondre les six syllabes aux six **loka**, aux six *royaumes* du monde impermanent, aux six sections de la Roue de l'Existence, ce qui appellerait des volumes de commentaires.

Dans la langue bouddhique, le *triple joyau (triratna)* est la synthèse de la Doctrine : **Bouddha Dharma — Sangria** (Bouddha - Loi - Communauté) (AVAS, DEVA, GOVM, JILH, MALA, FORA, RENB, ROMM). P.G.

## JUGEMENT

1. Le Jugement, la Résurrection ou le Réveil des Morts, le 20<sup>e</sup> arcane majeur du Tarot, exprime *l'inspiration, le souffle rédempteur (O. Wirth) ; le changement de situation et d'appréciation, les questions juridiques (R. Bost) ; le retour des choses, la fin de l'épreuve, l'amendement, le pardon, le radial ou rectification d'une erreur, la réhabilitation, la guérison, le renflouement d'une affaire (Th. Terestchenko). Il correspond, comme la Justice, à la Ville Maison de l'horoscope (A.V.)*

2. Entre le Soleil\* et le Monde\*, qui semblent des lames triomphantes, le 20<sup>e</sup> arcane majeur du Tarot, le Jugement, nous ramène à des idées de mort. Un ange auréolé de blanc, entouré d'un cercle de nuages bleus d'où partent en alternance dix rayons rouges et dix jaunes, tient à la main droite une trompette et, de la gauche, une sorte de fanion à fond blanc recouvert d'une croix jaune. Sa trompette semble presque toucher le sommet d'une montagne ou d'un tumulus, jaune également et aride.

Au bas de la lame, un personnage nu, vu de dos, semble sortir d'une cuve verte (ou d'un sépulcre vert, couleur de résurrection) devant laquelle se tiennent également nus, couleur chair, les mains jointes, et tournées vers lui, une femme et un homme plus âgés. Peut-être, la Mère et le Vieil Homme, au sens de Jung.

Trompette du jugement dernier, résurrection des corps, cela semble évident. Pourtant, cette interprétation peut être approfondie. Les ailes et les mains de l'ange sont couleur chair, comme l'étaient celles de la Tempérance ; n'est-ce pas dire qu'il est fait de la même matière que les hommes, qu'il est leur frère et que chacun d'eux peut acquérir aussi les ailes de la spiritualité, pourvu qu'il sache garder la mesure et l'équilibre dans son ascension spirituelle ? Ses manches sont rouges, car il est toujours en action, mais ses cheveux, qui ont la couleur de l'or *des vérités immuables* (WIRT, 243), lui confèrent un symbolisme solaire. Il est enfermé dans un cercle de nuages bleus, couleur lunaire des forces occultes et des vérités de l'âme, d'où partent les rayons rouges et jaunes de l'esprit et de l'action, pour indiquer qu'il n'y a ni véritable action, ni véritable compréhension, si elles ne procèdent des forces de Pâme, où se mêlent intuition et affectivité, ou peut-être aussi pour signifier que l'intelligence humaine ne peut aller au-delà de ces spirales et qu'il y a toujours un cercle que nous ne pouvons franchir. Devant cet ange, annonciateur du jugement, qui sépare sans appel le bon grain de l'ivraie, les hommes se présentent nus, au sortir du tombeau qu'était leur corps, ayant dépouillé tous les attributs du monde pour ne plus garder que les cheveux bleus, couleur de l'âme, qui étaient déjà ceux du Pendu\*, de la Tempérance\*, et de l'Etoile\*, trois lames à valeur initiatique particulièrement marquée, qui symbolisent morts et renaissances. Pour pouvoir renaître à la vie véritable, il faut avoir entendu l'appel de la trompette d'or par où passe la voix de Dieu. C'est le fils, ici, qui sans avoir rien renié des leçons du passé, symbolisé par ses parents, a atteint le plus haut degré d'initiation : sa chevelure, au lieu de tomber sur ses épaules, a une forme de couronne\* et il est seul tourné vers l'ange.

Ainsi, dernière étape avant la vision du Monde\*, le Jugement symbolise l'appel victorieux de l'Esprit, principe unificateur qui pénètre et sublime la matière. M.C.

## JUJUBIER (SIDRAT)

1. Symbole de la limite et de la mesure dans l'espace et dans le temps, selon les traditions de l'islam. Le prophète Mohammed eut, dit le *Coran*, une vision *des plus grands signes de son Seigneur... près du Jujubier de l'Extrémité... au moment où le Jujubier était couvert de ce qui couvrait* (53, 16).

Ce Jujubier est, chez les mystiques musulmans, un sujet de grandes discussions. Il est *prix comme la limite extrême au-delà de laquelle la créature, même la plus rapprochée de Dieu, ne peut se rapprocher davantage. Selon la tradition, Gabriel prit congé du Prophète à*

*ce point et se contenta de lui indiquer comment aller au-delà seul. Il faut remarquer que le jujubier est parfois le seul être vivant en tout un désert. N'est-on pas ici au seuil du désert de l'Inconnaissable ? (GORH).*

Une cérémonie appelée **Nuit du Milieu de Shaaban** se rattache à une tradition selon laquelle le jujubier du Paradis comporterait autant de feuilles qu'il existe d'êtres humains vivants au monde. On dit que ces feuilles portent inscrits les noms de tous ces êtres ; chaque feuille portant le nom d'une personne et ceux de ses pères et mères. On prétend que l'arbre est secoué, pendant la nuit qui précède le 15<sup>e</sup> jour du mois, un peu après le coucher du soleil ; et lorsqu'une personne est destinée à mourir dans l'année qui vient, la feuille, sur laquelle son nom est gravé, tombe à cette occasion ; si elle doit mourir très prochainement, sa feuille est presque entièrement desséchée, seule une petite section demeure verte ; selon le temps qui lui reste à vivre, la partie verte est plus ou moins grande. Une forme particulière de prière est utilisée à cette occasion (LANM, 201).

2. Il peut symboliser aussi une mesure de défense contre l'agression. Dans certaines tribus du Maroc, à la naissance d'un garçon, la sage-femme lui met immédiatement dans la main un rameau de jujubier, afin qu'il devienne dangereux comme cet arbre avec ses épines ; les épines sont également utilisées contre le mauvais œil. Les tombes sont parfois recouvertes des branches de cet arbuste épineux. E.M.

On trouverait une trace de cette tradition (jujubier = symbole de défense) dans une légende grecque : une nymphe, Lotis, était aimée de Priape, qui la poursuivait de ses assiduités non moins obstinément qu'elle se refusait à lui ; après lui avoir échappé de justesse, elle demanda à être changée en un arbuste épineux à fleurs rouges, que l'on croit être le jujubier.

3. Le fruit du jujubier, qui n'a pour nous qu'une vertu pectorale, était, pour les taoïstes, une nourriture **d'immortalité**. La jujube en tant que nourriture des Immortels était, il est vrai, d'une taille extraordinaire : celle d'une courge\* ou d'une pastèque. On se nourrissait de jujubes après avoir réalisé très progressivement le régime de *l'abstinence de céréales* : c'était par excellence la nourriture pure, presque immatérielle (KALL, LECC MAST). P.G.

### **JUMEAUX (VOIR : GEMEAUX)**

1. Toutes les cultures et mythologies témoignent d'un intérêt particulier pour le phénomène des jumeaux. Quelles que soient les formes sous lesquelles ils sont imaginés, parfaitement symétriques, ou bien l'un obscur et l'autre lumineux, l'un fendu vers le ciel et l'autre vers la terre, l'un noir et l'autre blanc, rouge ou bleu, l'un à tête de taureau et l'autre à tête de scorpion, ils expriment à la fois une **intervention de l'au-delà** et la **dualité** de tout être ou le dualisme de ses tendances, spirituelles et matérielles, diurnes et nocturnes. **C'est** le jour et la nuit, les aspects céleste et terrestre du cosmos et de l'homme. Quand ils symbolisent ainsi les **oppositions internes** de l'homme et le combat qu'il doit livrer pour les surmonter, ils revêtent une signification sacrificielle : la nécessité d'une abnégation, de la destruction ou de la soumission, de l'abandon d'une partie de soi-même, en vue du triomphe de l'autre. Et ce sera naturellement aux forces spirituelles de l'évolution progressive d'assurer leur suprématie sur les tendances involutives et régressives. Mais il arrive que les jumeaux soient absolument semblables, doubles ou copies l'un de l'autre. Ils n'expriment plus alors que l'unité d'une **dualité équilibrée**. Ils symbolisent l'harmonie intérieure obtenue par la réduction du multiple à l'un. Le dualisme surmonté, la dualité n'est plus qu'apparence ou jeu de miroir, l'effet de la manifestation.

2. Les jumeaux symbolisent d'autre part l'état d'ambivalence de l'univers mythique. Au regard des primitifs, ils apparaissent toujours chargés d'une force puissante, soit dangereuse et protectrice, soit dangereuse, soit protectrice... Craints et adorés, les jumeaux sont toujours chargés d'une **valeur intense**. On les tuait chez les Bantous, on les adore en Afrique occidentale où ils sont magiciens (VIRI, 65). Dans toutes les traditions, des jumeaux, dieux ou héros, se querellent ou s'entraident, marquant ainsi l'ambivalence de leur situation, symbole de la situation même de chaque être humain divisé en lui-même. André **Virel** (VIRI,

67) voit dans les images gémellaires, ainsi que dans les images symétriques en général, comme la tension interne d'une, situation permanente... La peur du primitif devant l'apparition gémellaire, c'est la peur de la vue extérieure de son ambivalence, la peur de l'objectivation des analogies et des différences, la peur de la prise de conscience individuatrice... la peur de l'individuation, la peur de la rupture de l'indifférenciation collective. Au fond, les jumeaux symbolisent une contradiction non résolue.

Analysant le rêve **d'Alice au pays des merveilles**, qui rencontre deux jumeaux après un **carrefour\***, André Virel voit dans ces jumeaux le symbole d'une ambivalence, analogue à la croisée des chemins (VIRI, 75). Symboliquement, les deux jumeaux jouent le même rôle que le **carrefour\*** : en réalité, quand ils apparaissent dans les rêves, celui-ci n'a pas été dépassé.

3. Cette crainte primitive des jumeaux subsiste encore. Une femme enceinte attend-elle des jumeaux, elle va trouver le guérisseur pour qu'il les réunisse. *Il prit de la farine de maïs devant la porte et la répandit au soleil ; il fila de la laine noire, il fila de la laine blanche, et des deux, fils mêlés il entoura le poignet gauche de ma mère : c'est un puissant moyen pour assembler les enfants. De même, nous jumeaux, nous avons commencés à ne faire qu'un seul... On voyait bien que j'étais un bébé exceptionnel jumeaux fondus en un. On n'en doutait pas. On voyait bien la double mèche derrière ma tête et ceux qui étaient présents à ma naissance avaient raconté combien j'avais l'air gros et à double sexe en sortant de ma mère. Ils savaient tous qu'on appelait antilopes de tels bébés, parce que les antilopes naissent souvent jumelles* (TALS, 1, 10-11).

4. La croyance selon laquelle la naissance de jumeaux présuppose l'union d'un mortel et d'un dieu, et surtout d'une divinité du ciel, est extrêmement répandue (ELIT, 93). Selon le même auteur, tous les héros jumeaux de la mythologie indo-européenne sont bénéfiques (les Açvins, les Dioscures, Castor et Pollux, etc.) : ils sont guérisseurs, protègent les mortels du danger, sauvent les navigateurs, etc. Un des plus fameux services des jumeaux védiques est aussi de rajeunir un vieillard et *d'en faire un mari pour les jeunes femmes* (DUMH, 34, note).

Au Mexique et chez les Indiens Pueblos, les Héros Jumeaux, dieux du matin et du soir, ouvrent la voie à l'humanité dans les récits cosmogoniques, à l'arrivée de celle-ci sur la terre : *ils tuent les monstres et transforment les choses caduques et imparfaites en choses nouvelles. Ils sont, d'une façon générale, les libérateurs et les guides de l'humanité* (ALEC, 115).

5. De nombreux récits cosmogoniques font état de héros créateurs jumeaux, aux fonctions antagonistes. L'un est bon et l'autre mauvais, ce dernier cherchant perpétuellement à entraver l'action créatrice et civilisatrice du premier. Ou bien, il l'imite avec maladresse, créant les animaux nuisibles, comme le premier crée les animaux utiles. Cette mythologie manichéenne est particulièrement remarquable parmi les Iroquois. On la retrouve dans certaines tribus indiennes d'Amérique du Sud (les Piaroas de l'Orénoque ; pour les Iroquois, voir MULR, 261 sq.).

6. A ce dualisme des Jumeaux mythiques, s'applique la course ascendante (évolution) et descendante (involution) du soleil. Les danses iroquoises se subdivisent en effet en deux groupes, dont celles du *bon jumeau* (soleil du matin) associées à la couleur blanche (Grande Danse des Plumes) et celles du *mauvais jumeau* (soleil du soir) associées à la couleur noire (Danses de Guerre). Même division dans le cycle annuel : Fêtes d'Hiver et d'Été. Les fêtes d'été incombent aux femmes et **demandent** la fertilité des plantations ; les fêtes d'hiver incombent aux hommes et **rendent** grâce pour les dons reçus, les moissons. Chacune de ces moitiés dure six mois articulés sur la fête du Nouvel An, en février, et celle du Maïs Vert en octobre. Donc même dualisme dans le cycle diurne et le cycle annuel (d'après MULR, 260 sq.).

Cette mythologie et cette cosmogonie dualistes ne sont pas sans rapport avec la conception des anciens Mayas pour lesquels l'Unité même est fourchue, comme la langue du dieu du maïs, etc.

La pensée dualiste des anciens Iroquois n'a pas disparu avec l'avènement des temps modernes. *Même les faits de la transformation du monde par les civilisés, en effet, sont insérés dans ce système* (MULR, 272), *A l'intérieur de la Réserve iroquoise règne le bon frère : c'est là que sont la maison et le champ, là qu'on est à l'abri ; mais au-dehors règne le mauvais et ses suppôts : les Blancs ; là est le désert des usines, des blocs d'habitation et des rues d'asphalte.*

Ces **mythologies** dualistes des Jumeaux auraient pour origine le dualisme **naturel** des régions à deux saisons fortement tranchées. A.G.

7. Au cours d'une des péripéties les plus célèbres de la mythologie irlandaise, la déesse Mâcha, éponyme de la capitale d'Ulster (**Emain Mâcha jumeaux de Mâcha**), donne naissance à deux jumeaux, après avoir couru contre les chevaux du roi Conchobar. On ne possède pas le nom de ces jumeaux, mais on ne se trompe certainement pas de beaucoup en y voyant des *Dioscures* et des prototypes de couples dioscuriques, tels que Cùchulainn et Conall Cernach en Irlande. Ces couples sont liés par la parenté et l'éducation : Cùchulainn et Conall Cernach sont à la fois cousins et *frères de lait*. L'un et l'autre sont aussi *fus de la sœur* : Conall Cernach est fils du poète Amorgen et de Findchoem (*Blanche-douce*) sœur de Conchobar ; Cùchulainn est fils du roi Conchobar et de sa sœur Dechtire. Mais le couple est inégal : Cùchulainn est de beaucoup supérieur à Conall Cernach en capacité et en renommée. La comparaison s'impose avec le couple dioscurique gaulois, Bellovèse et Segovèse, neveux d'Ambigatus, tous deux fils de la sœur du souverain des Bituriges, selon ce que relate Tite-Live (*Hist.*, 5, 34). L'un (**Segovesos victorieux**) dirige, vers la forêt hercynienne, une migration qui n'a pas laissé de traces ; l'autre, (**Bello-vesos guerrier**), emmène ses troupes vers l'Italie du nord et fonde **Mediolanum** (Milan) : *centre de perfection* (sens sacré) et *milieu de la plaine* (sens profane). Le symbolisme des Dioscures celtiques est donc **militaire et guerrier**. Mais Cùchulainn est aussi le fils du dieu Lug et, à ce titre, il représente l'aspect *juvénile*, impétueux, des exploits héroïques. Par une inconséquence chronologique qui n'aurait d'importance que sur le plan humain, Conall Cernach, tout en étant le *frère de lait* (**comalta**) de Cùchulainn, est déjà adulte et monte la garde sur la frontière lorsque ce dernier, qui n'a que sept ans, fait son premier raid meurtrier sur la province voisine. La fraternité des *Dioscures* celtiques est donc plus de principe que de fait et la parenté physique est inexistante : l'aspect celtique est uniquement militaire (les Dioscures dans l'Inde sont de *troisième* fonction). D'après le *Times*, cité par Diodore de Sicile 4, 56, 4, les Celtes des côtes atlantiques vénéraient les Dioscures arrivés par mer. Les Dioscures gaulois Momoros et Atepomaros (*grand cavalier*) ont encore un aspect **prophétique** : ils jouent un rôle important dans la fondation de Lugdunum (auj. Lyon) dont ils déterminent remplacement, d'après le Pseudo-Plutarque, en suivant le vol des corbeaux (CELT, 1, 15-9 187 ; CHAD). L.G.

## JUNON

Divinité romaine, épouse de Jupiter, qui **n'a** pas son équivalent exact dans la mythologie grecque. C'est d'Héra, l'épouse de Zeus, qu'elle se rapproche le plus. Son nom, précise Jean Beaujeu, *dérive d'une racine indo-européenne exprimant la force vitale, qui se retrouve dans Juvenis l'homme jeune, à l'apogée de sa vigueur ; à Rome, elle est déesse de la fécondité et déesse-reine ; elle préside aux mariages et aux accouchements...*, *c'est à Junon qu'était consacrée la grande fête des Matronalia aux Calendes de Mars* (REAG, 232). Elle est la mère du dieu de la guerre, qui est aussi le protecteur des moissons. D'autres traits caractérisent cette déesse : la **peau** de bouc dont les Luperques confectionnaient des lanières était appelée *le manteau de Junon* ; on immolait à la déesse, le premier jour de chaque mois, une truie et une agnelle. Elle personnifiait à l'origine le cercle lunaire. Elle symbolise le **principe féminin**, dans sa jeune maturité, en pleine vigueur, souverain, combatif et fécond.

Elle est particulièrement la protectrice des femmes mariées et des naissances légitimes. Mais on ne doit assister aux cérémonies qui lui sont dédiées à ce titre que *tous nœuds*

déliés, car hi présence d'un lien, ceinture\*, nœud\*, etc., sur le corps des assistants pouvait empêcher l'heureuse délivrance de la femme, pour qui on offrait le sacrifice (GRID, 241).

## JUPITER

(Pour le Dieu grec, voir : Zeus)

1. Dieu suprême des Romain?, correspondant au Zeus des Grecs. Il apparaît comme la divinité du ciel, de la lumière diurne, du temps qu'il fait, et aussi de la foudre et du tonnerre... le pouvoir souverain, le président du conseil des dieux, celui de qui émane toute autorité (GRID, 244), Jupiter symbolise l'ordre autoritaire, qui est imposé de l'extérieur. Sûr de son bon droit et de son pouvoir de décision, il ne recherche ni le dialogue, ni la persuasion : il tonne.

2. Le *Jupiter* celtique porte en Gaule le nom de **Taranis** *le tonnant* (irl., gall. et bret. **taran** (**n**) *tonnerre*) et la divinité est le plus souvent représentée dans l'iconographie avec la roue comme principal attribut. Mais cette roue n'est pas le symbole de la foudre comme la plupart des érudits modernes l'ont cru ; elle est **la roue cosmique** que l'on retrouve en Irlande dans la roue du druide irlandais Mog Ruith *serviteur de la roue*. Le principal aspect irlandais du Jupiter celtique est cependant le *Dagda dieu bon*, possesseur de deux talismans royaux, le chaudron d'abondance et de résurrection, archétype préchrétien du Graal, et la massue, qui tue par un bout et ressuscite par l'autre. C'est elle qui correspond au fulmen de Jupiter et au vajra d'Indra. D'autres aspects de Jupiter sont ; en Gaule **Sucellus** (*le bon frappeur*) le dieu au maillet ; et en Irlande : Manannan (maître de l'Autre Monde). Le Dagda est le père de Brigitte (Minerve), elle-même mère de tous les dieux. Il est aussi le père de Oengus (Apollon\*, dans son aspect de jeunesse) par adultère avec sa sœur, qui est la femme de son frère Elcmar (sombre, *mauvais*), dieu de la nuit. Il est encore l'un des principaux combattants de la bataille cosmique de Mag Tured contre les Fomoiré\*. Avec son frère Ogme (dont Elcmar est sans doute un autre nom) il est un des deux aspects de la dualité souveraine représentée en Inde par Mitra-Varuna. Le Dagda est *Mitra*, dieu de l'amitié, du contrat, et aussi de la ruse juridique. La conception celtique insiste cependant plus sur son aspect de *maître de manifestation* que sur son aspect souverain de dieu du ciel. C'est le *dieu-druide* par excellence, celui dont se réclame la classe sacerdotale (les **filid** dépendent cependant d'Ogmios), (OGAC, 11, 307 sqq. ; 12, 349 sqq.). L.G.

3. a) Par sa taille et sa position, la planète qui porte le nom de Jupiter occupe la place centrale parmi les astres qui tourbillonnent autour du Soleil. Elle est précédée par Mercure, Vénus, la Terre, Mars et les astéroïdes, et est suivie par le même nombre de corps célestes : Saturne, Uranus, Neptune, Pluton et les planètes trans-plutoniennes, dont la première est nommée déjà, par certains, Minos. En analogie avec cette place de choix, Jupiter incarne en astrologie le principe d'équilibre, d'autorité, d'ordre, de stabilité dans le progrès, d'abondance, de préservation de la hiérarchie établie. C'est la planète de la légalité sociale, de la richesse, de l'optimisme et de la confiance. Les anciens l'ont gratifiée du nom de *grand bénéfique*. Elle gouverne dans le Zodiaque le Sagittaire, signe de la justice, et les Poissons, signe de la philanthropie. La médecine et la jurisprudence sont ses professions privilégiées. Dans l'organisme humain, elle veille au fonctionnement de la circulation du sang et du foie. A.V.

24

JUPITER. - Signe planétaire.

b) La plus volumineuse de nos planètes, qui tourne sur son axe vertical avec majesté, emportant dans sa course le cortège de ses nombreux satellites, est à elle seule un spectacle pour le contemplateur de la voûte étoilée. Elle impose tout comme Zeus, le maître de l'Olympe, et n'a pas eu de mal à emporter l'adhésion des astrologues qui en ont fait le *grand bénéfique*. Si Zeus eut les faveurs nourricières de la chèvre Amalthée et a comme

attribut la corne d'abondance, s'il est le souverain ordonnateur et régulateur des biens pour chacun des humains, Jupiter s'incarne à l'heure crépusculaire, où Je bébé s'abreuve du lait maternel et fait l'apprentissage de l'épanouissement de ses instincts. Aussi la condition jupitérienne de l'être humain s'inscrit-elle le long d'une série continue qui accumule les acquisitions, avantages, profits, bénéfiques et bienfaits divers destinés à satisfaire son appétit de consommateur, son instinct de propriétaire, son installation terrestre, qu'il s'agisse *d'avoir* ou *d'être quelqu'un*. Ce sketch à répétition de *l'enrichissement vital*, inséparable de l'état de gourmandise, de confiance, de générosité, d'optimisme, d'altruisme, de paix et de bonheur, contribue à nourrir la santé et à mûrir l'évolution des êtres, faits pour une société d'ordre et de justice où puisse s'épanouir une humanité meilleure, plus heureuse sous le régime et les lois des principes moraux, et où chacun peut plus librement accéder à la plénitude de ses moyens ainsi qu'à la maîtrise de sa puissance. A.B.

## JUSTE

*Le juste est le fondement du monde.* Ce texte des *Proverbes* (10, 25) indique le sens symbolique de ce mot.

Le juste donne sa place à chaque chose : il ordonne avec mesure. Par là même, il répond à sa fonction créatrice ou organisatrice.

Le juste accomplit en lui-même la fonction de la balance, quand les deux plateaux s'équilibrent parfaitement et se font exactement face. Le juste est donc au-delà des oppositions et des contraires, il réalise en lui l'unité et, de ce fait, il appartient déjà à l'éternité qui est **une** et **totale**, ignorant le morcellement du temps. C'est pourquoi le juste tient une place importante dans la Bible, il pense et agit avec poids, ordre et mesure.

Si le juste symbolise l'homme parfait, en ce qu'il ressemble à un démiurge organisateur — qui met l'ordre en lui d'abord, puis autour de lui — il joue le rôle d'une véritable puissance cosmique. Aussi est-il souvent comparé à une colonne\*, (*Proverbes*, 10, 26) qui relie le haut et le bas (voir SCHO, 165). D'où ce propos du Talmud : *n'y aurait-il qu'un seul Juste sur terre, il soutient le monde.* La fonction du Juge est érigée en hypostase par la pensée gnostique : il devient comparable à une *colonne de splendeur*. M.-M.D.

## JUSTICE

Le huitième arcane majeur du Tarot\* ouvre le second septénaire, celui qui concerne l'Ame, ainsi placée entre l'Esprit (lames 1 à 7) et le Corps (lames 15 à 21) (WIRT, 158).

La Justice, coiffée du mortier judiciaire jaune, sur lequel s'inscrit un signe solaire, est assise sur un trône, jaune lui aussi, comme son collier torsadé, comme le glaive, qu'elle tient de la main droite, comme sa manche gauche, la balance et le sol. Elle porte un habit bleu sur une robe rouge (comme la Papesse\* et l'Hermitte\*) ; mais, cette fois, les trois couleurs (jaune, bleu, rouge) se répartissent à peu près à égalité : la science occulte de la Papesse\* en bleu, divulguée par le Pape\* au manteau rouge aboutit au triomphe de l'or\*, couleur solaire. Le glaive et la balance sont les attributs traditionnels de la Justice : la balance, pareille à celle dont la plume de Maât suffisait à équilibrer les deux plateaux devant le tribunal d'Osiris, est ici parfaitement immobile.



JUSTICE. - Lame du Tarot de Charles VI.

Le glaive, droit et impitoyable, comme le fléau de la balance, servira à punir les méchants. On a rappelé à ce propos que le glaive et la balance sont aussi *les symboles des deux manières dont, selon Aristote, on peut envisager la Justice. Le glaive représente sa puissance distributive (Justitia suum cuique tribuit) ; la balance, sa mission équilibrante (sociale)* (RIJT, 126).

**La Justice ou Thémis ou la Balance** représente *la vie éternelle (E. Levi) ; l'équilibre des forces déclenchées, les courants antagonistes, le résultat des actes, le doit et l'avoir (Th. Tereschenko) ; la loi, la discipline, l'adaptation aux nécessités de l'économie (O. Wirth). Elle correspond en Astrologie à la nature de la VIII<sup>e</sup> maison horoscopique (A. V.).*

Cette Justice, dont le chiffre symbolique est précisément huit\*, c'est notre conscience au sens le plus élevé. Pour ceux qui ont voulu user à tort de leurs pouvoirs, il n'y a que la rigueur du glaive et de la condamnation ; pour les vrais initiés, la balance maintient l'équilibre entre le Pape (V) et la Force (XI), cet équilibre rigoureux, qui est la loi même de l'organisation du chaos dans le monde et en nous-mêmes.

## K

**KA**

L'une des notions de l'Égypte ancienne les plus difficiles à concevoir pour un esprit occidental, *11* a été comparé à *un double analogue au périsprit des occultistes* (Lepage, Renouf, Maspero, **dans** VIRI, 133). Selon M. Serge Sauneron, il est *pratiquement une manifestation des énergies vitales, autant dans sa fonction créatrice que dans sa fonction conservatrice. Le Ka peut donc désigner la puissance de création que possèdent la divinité, mais aussi les forces d'entretien qui animent Maât, l'ordre universel... Réservoir en quelque sorte des forces vitales, d'où provient toute vie, grâce auquel toute vie subsiste* (POSD, 143). Des statuettes de **Ka** accompagnaient les défunts dans leurs tombeaux. André Virel voit en ce principe un *aspect de puissance cosmique reçue par l'individualité*. Avec Christiane Desroches-Noblecourt, il distingue du **Ka** individuel un **Ka** collectif : *force d'interaction continue, indifférenciée, universelle et génératrice* ; elle tend à se différencier dans le **Ka** individuel, en proportion du développement, dans la société égyptienne *de la prise de conscience individualisatrice et socialisatrice* (VIRI, 134). **Le Ka** symboliserait une *force vitale*, apte à se personnaliser de plus en plus, suivant révolution de la conscience individuelle et collective.

**KAKI**

Les célèbres kakis du peintre chinois Mou-k'i sont moins un symbole formel qu'une tentative pour exprimer l'inexprimable, la trace subtile de l'illumination.

Le kaki (fruit du plaqueminier) est, en Extrême-Orient, désigné par le caractère **che**, homophone de **che** (affaires). Aussi est-il utilisé pour exprimer les **souhaits d'affaires prospères** (DURV).  
P.G.

**KAYDARA**

Dieu de l'or et de la connaissance, chez les Peuls : *Rayon émané du foyer qu'est Guéno* (dieu suprême). Polymorphe quand il se rend visible, il choisit de préférence les traits de petits vieux difformes et mendiants, pour mieux égarer les hommes opportunistes ou superficiels. C'est pourquoi son royaume est appelé dans les légendes *le pays des nains*, ou celui de *la pénombre*, ou celui des *génies-pygmées*. Censés les premiers occupants de l'Afrique, les pygmées jouent fréquemment un rôle surnaturel dans les légendes africaines.

Dieu de l'or, il se trouve sous la terre, comme *l'or*, et le voyage souterrain à sa recherche passe par onze couches de profondeur, soit onze épreuves, soit onze symboles, jusqu'à ce que le pèlerin se trouve devant l'esprit surnaturel qui lui octroie le métal sacré.

Il est représenté avec sept têtes (7 jours de la semaine), 12 bras (douze mois de l'année), 30 pieds (30 jours du mois) ; il est juché sur un trône à quatre pieds (les 4 éléments, les 4 cataclysmes qui détruiront la terre des hommes, les 4 saisons) ; ce trône tourne sans arrêt (les Peuls auraient deviné la rotation de la terre). Kaydara symbolise ainsi la structure du monde et du temps. Il tourne sur son trône, comme le soleil qui commande le temps. Le connaître, c'est savoir l'ordre cosmique et aussi les causes du désordre : l'anéantissement des êtres vient d'autres êtres, comme leur naissance. Il est appelé *le lointain et le bien proche*, car il est inépuisable et on croit le comprendre et, inversement, on croit l'ignorer, alors qu'il est partout et toujours (HAMK).

Kaydara semble être le symbole de la synthèse cosmique et morale, de la lumière sur laquelle ouvre l'initiation finale.

**KOLA**

Les gousses de kola ont inspiré de nombreux motifs décoratifs en Afrique Noire. Opposées bout à bout, quatre gousses sont souvent disposées en forme de croix. En raison

de sa saveur amère, le kola symbolise dans la tradition **les épreuves de la vie**. Mais, parce qu'il signifie les épreuves de la vie, le kola est aussi le symbole de ramifié solide et de la fidélité. Dans les fiançailles, les deux futurs qui mangent une noix de kola ensemble et en offrent aux parents déclarent par là leur consentement à vivre ensemble (MVEA, 64).

## L

**LABOURAGE**

Le labourage est universellement considéré comme un acte sacré, et surtout comme un acte de fécondation de la terre. La fête du tracé du *premier Sillon* dans la Chine ancienne, dans l'Inde (le premier miracle du Bouddha s'accomplit à l'occasion de cette fête), aujourd'hui encore au Siam et au Cambodge, est, disent les sociologues, un acte de *désacralisation* du sol. Faut-il dire de *défloration* ? Car c'est surtout la prise de possession et la fécondation de la terre vierge par l'Homme transcendant, intermédiaire entre le Ciel et la Terre. Il est remarquable, d'une part, que le souverain chinois ait préalablement dû demander la pluie, qui est la *semence* du Ciel ; que le premier labourage ait peut-être dû s'effectuer par couples et qu'il se soit accompagné parfois d'unions sexuelles. La bêche ou le soc de la charrue\* relèvent d'un symbolisme phallique, le sillon s'homologue à la femme. Ainsi l'épouse de **Rama** est-elle nommée Sita (le Sillon) ; on la dit née du sillon creusé par la charrue (phallique) de l'avatar visnouites. Mais ce symbolisme ne doit pas être limité : à son expression littérale : comme nous l'indiquons plus haut, c'est bien l'influence du Ciel que reçoit la Terre. Or, le fruit de la *pénétration de la Terre par le Ciel* est, en mode taoïste, *l'embryon de l'Immortel*.

On trouve dans le Canon bouddhique pâli un symbolisme plus immédiat du labourage, qui est celui de l'effort spirituel, de l'ascèse : *Et c'est ainsi que ce labour est labouré, et il en sortira le fruit qui ne meurt point (Suttanipâta)*. On voit toutefois que le but final n'est pas sensiblement différent.



LABOUR. - Champ d'ialou. Détail d'une peinture égyptienne. Env. 1200 avant J.C. Thèbes, caveau de Sennedjem.

Ni différent non plus de celui qu'évoqué saint Paul en comparant Dieu au laboureur (I *Corinthiens* 3, 9) : *Nous sommes les coopérateurs de Dieu ; vous êtes le champ de Dieu* (BURA, DANA, ELIM, GRAD, GRAP). P.G.

Dans le domaine celtique, il n'y a pas de mythe relatif au labourage. La constatation rejoint toutes celles qu'on peut faire sur l'absence d'activité *productrice* (ou de *troisième fonction*) dans le panthéon nordique. Ou plutôt cette activité est d'ordre servile et elle n'est pas prise en considération. Les principaux éléments du vocabulaire néo-celtique relatifs aux techniques agricoles (dont le nom de la charrue) sont d'origine latine ou romane. L'agriculteur gallois Amaethon, dont la participation est requise pour de grands travaux de défrichage dans le comté de Kulhwch et Olwen, porte un nom subalterne (**ambactos serviteur**). C'est seulement à la fin du *Cath Maighe Tuireadh* (Bataille de Mag Tured), que le roi fomoire Bres, fait prisonnier par les Irlandais, indique à ceux-ci, pour sauver sa vie, quand et comment ils devront labourer, semer et récolter (REVC, 12, 104-106 ; LOTM, 1, 300-301).

Le symbole du labourage apparaît tardivement, quand les sociétés, qui étaient principalement guerrières, commencent à devenir paysannes et cultivatrices.

**LABYRINTHE**

1. Le labyrinthe est originellement la palais crétois de Minos où était enfermé le Minotaure\* et d'où Thésée ne put sortir qu'à l'aide du fil d'Ariane. On retient donc essentiellement la complication de son plan et la difficulté de son parcours.

*Le labyrinthe est, essentiellement, un entrecroisement de chemins, dont certains sont sans issue et constituent ainsi des culs-de-sac, à travers lesquels il s'agit de découvrir la route qui conduit au centre de cette bizarre toile d'araignée. La comparaison avec la toile d'araignée n'est pas exacte d'ailleurs, car celle-ci est symétrique et régulière, alors que l'essence même du labyrinthe est de circonscrire dans le plus petit espace possible l'enchevêtrement le plus complexe de sentiers et de retarder ainsi l'arrivée du voyageur au centre qu'il veut atteindre (BRIV, 197).*

Mais ce tracé complexe se retrouve à l'état de nature dans les couloirs d'accès de certaines grottes préhistoriques ; il est dessiné, assure Virgile, sur la porte de l'antré de la Sibylle de Cumès ; il est gravé sur les dalles des cathédrales ; il est dansé en diverses régions, de la Grèce à la Chine ; il était connu en Egypte. C'est que — et son association à la caverne\* le montre bien — le labyrinthe doit à la fois permettre l'accès au *centre* par une sorte de voyage initiatique, et l'interdire à ceux qui ne sont pas qualifiés. En ce sens, on a rapproché le labyrinthe du **mandala\***, qui comporte d'ailleurs parfois un aspect labyrinthe. Il s'agit donc d'une figuration d'épreuves initiatiques discriminatoires, préalables au cheminement vers le *centre caché*.



LABYRINTHE. - Grand labyrinthe de la nef centrale. Pierres blanches et bleu foncé (cathédrale d'Amiens).

Les labyrinthes gravés sur le sol des églises étaient à la fois la signature de confréries initiatiques de constructeurs et les substituts du pèlerinage en Terre Sainte. C'est pourquoi on trouve parfois au centre, soit l'architecte lui-même, soit le Temple de Jérusalem : *Velu* parvenu au Centre du monde, ou symbole de ce Centre. Le croyant qui ne pouvait accomplir le pèlerinage réel parcourait en imagination le labyrinthe jusqu'à ce qu'il arrive au centre, aux lieux saints : c'était le **pèlerin sur place** (BRIV, 202). Il faisait à genoux le trajet, par exemple, des deux cents mètres du labyrinthe de Chartres.

2. Le labyrinthe a été utilisé comme système de défense aux portes des villes fortifiées (forteresse\*). Il était tracé sur des maquettes de maisons grecques antiques. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une défense de la cité, ou de la maison, comme située au centre du monde. Défense non seulement contre l'adversaire humain, mais aussi contre les influences maléfiques. On notera le rôle identique de *l'écran* placé au milieu de l'allée centrale des temples, dans le monde sinoïde, où lesdites influences sont censées ne se propager qu'en ligne droite.

La danse de Thésée, appelée *danse des grues*, est évidemment en rapport avec le cheminement labyrinthe. Or il existe aussi en Chine des danses labyrinthe qui sont des danses d'oiseaux (tel le *pas de 7*«), et dont le rôle n'est pas moins d'ordre surnaturel (BENA, CHRC, GUES, JACG, KALT).

Symbole d'un système de défense, le labyrinthe annonce la présence de quelque chose de précieux ou de sacré. Il peut avoir une fonction militaire, pour la défense d'un territoire, d'un village, d'une ville, d'un tombeau, d'un trésor : il n'en permet l'accès qu'à ceux qui connaissent les plans, aux initiés. Il a une fonction religieuse de défense contre les assauts du mal : le mal est non seulement le démon, mais aussi l'intrus, celui qui est prêt à violer les secrets, le sacré, l'intimité des relations avec le divin. Le centre que protège le labyrinthe sera réservé à l'initié, à celui qui, à travers les épreuves de l'initiation (les détours du labyrinthe), se sera montré digne d'accéder à la révélation mystérieuse. Une fois parvenu au

centre, il est comme consacré ; introduit dans les arcanes, il est lié par le secret. *Les rituels labyrinthiques sur lesquels se fonde le cérémonial d'initiation... ont justement pour objet d'apprendre au néophyte, dans le cours même de sa vie d'ici-bas, la manière de pénétrer, sans s'égarer, dans les territoires de la mort (qui est la porte d'une autre vie)... D'une certaine manière, l'expérience initiatique de Thésée dans le labyrinthe de Crète équivalait à la recherche des Pommes d'Or du Jardin des Hespérides ou de la Toison d'Or de Colchide. Chacune de ces épreuves se ramenait, en langage morphologique, à pénétrer victorieusement dans un espace difficilement accessible et bien défendu, dans lequel se trouvait un symbole plus ou moins transparent de la puissance, de la sacralité et de l'immortalité (ELIT, 321).*

3. Le labyrinthe pourrait avoir aussi une signification solaire, à cause de la *double hache\**, dont il serait le Palais, et qui est gravée sur beaucoup de monuments minoens. Le Taureau enfermé dans le labyrinthe est également solaire. Peut-être symbolise-t-il dans ces perspectives, la puissance royale, la domination de Minos sur son peuple.

*Tandis que les spires étagées du ziggourat épousent la projection dans l'espace à trois dimensions d'un dédale hélicoïde, le nom même de labyrinthe, palais de la Hache, rappelle qu'à Cnossos le logis mythique du Minotaure était surtout le sanctuaire de la hache double (emblème de la royauté) c'est-à-dire du foudre archaïque de Zeus-Minos (AMAG, 150).*

4. Dans la tradition kabbalistique, reprise par les alchimistes, le labyrinthe remplirait une fonction magique, qui serait un des secrets attribués à Salomon. C'est pourquoi le labyrinthe des cathédrales, *série de cercles concentriques, interrompus sur certains points, de façon à former un trajet bizarre et inextricable*, serait appelé labyrinthe de Salomon. Aux yeux des alchimistes, il serait une image *du travail entier de l'Œuvre, avec, ses difficultés majeures : celle de la voie qu'il convient de suivre, pour atteindre le centre, où se livre le combat des deux natures ; celle du chemin que l'artiste doit tenir pour en sortir (FULC, 63)*. Cette interprétation rejoindrait celle d'une certaine doctrine ascético-mystique : se concentrer sur soi-même, à travers les mille chemins des sensations, des émotions et des idées, en supprimant tout obstacle à l'intuition pure, et revenir à la lumière sans se laisser prendre aux détours des chemins. L'aller et le retour dans le labyrinthe seraient le symbole de la mort et de la résurrection spirituelle.

5. Le labyrinthe conduit aussi à l'intérieur de soi-même, *vers une sorte de sanctuaire intérieur et caché, dans lequel siège le plus mystérieux*, de la personne humaine. On songe ici au *mena*, temple du Saint-Esprit dans Famé en état de grâce, ou encore aux profondeurs de l'inconscient. L'un et l'autre ne peuvent être atteints par la conscience qu'à la suite de longs détours ou d'une intense concentration, jusqu'à cette intuition finale où tout se simplifie par une sorte d'illumination. C'est là, dans cette crypte, que se retrouve l'unité perdue de l'être, qui s'était dispersé dans la multitude des désirs.

6. L'arrivée au centre du labyrinthe, comme au terme d'une initiation, introduit dans une *loge invisible*, que les artistes des labyrinthes ont toujours laissée dans le mystère ou, mieux, que chacun pouvait remplir selon sa propre intuition ou ses affinités personnelles. A propos du labyrinthe de Léonard de Vinci, Marcel Brion évoque *cette société, composée d'hommes de tous les siècles et de tous les pays, remplissant le cercle magique que Léonard avait laissé en blanc, car il n'était pas dans le dessein de son esprit de trop expliciter la signification de ce sanctuaire central du labyrinthe (BRIV, 196)*.

7. Le labyrinthe serait une combinaison de deux motifs de la spirale\* et de la tresse\* et exprimerait une volonté très évidente de figurer l'infini, sous les deux aspects qu'il revêt pour l'imagination de l'homme, c'est-à-dire l'infini perpétuellement en devenir de la spirale, laquelle, théoriquement du moins, peut être pensée sans achèvement, et l'infini de l'éternel retour figure par la tresse. Plus le voyage est difficile, plus les obstacles sont nombreux et ardu, plus l'adepte se transforme, et au cours de cette initiation itinérante acquiert un nouveau soi (BRIV, 199-200)

La transformation du moi qui s'opère au centre du labyrinthe et qui s'affirmera au grand jour à la fin du voyage de retour, au terme de ce passage des ténèbres à la lumière, marquera *la victoire du spirituel sur le matériel et, en même temps, de l'éternel sur le périssable, de l'intelligence sur l'instinct, du savoir sur la violence aveugle* (BRIV, 202).

## LAC

1. Symbolise l'œil de la terre par lequel les habitants du monde souterrain peuvent regarder les hommes, les animaux, les plantes, etc.

Le marais symbolise l'œil qui a trop pleuré (BACV, BACE).

2. Dans la dépression du Fayoum, en Egypte, s'étend un immense lac. Les théologiens égyptiens de l'Antiquité y voyaient *la manifestation réelle et terrestre de la Vache du ciel... un ciel liquide où le soleil s'était mystérieusement caché... un affleurement de l'Océan primordial, mère de tous les dieux, faisant vivre les humains*, la garantie de l'existence et de la fécondité. Des lacs artificiels furent creusés à proximité des temples ; sur leurs rives, se déroulaient les mystères nocturnes et, dans leurs eaux, des prêtres faisaient leurs ablutions\* rituelles ; ils symbolisaient les forces permanentes de la création (POSD, 115, 144).

3. Pour les Gaulois, les lacs étaient des divinités ou les demeures des dieux. Ils jetaient dans leurs eaux des offrandes d'or et d'argent, ainsi que des trophées de leurs victoires.

4. Les lacs sont aussi considérés comme des palais souterrains, de diamant, de bijou, de cristal, d'où surgissent fées, sorcières, nymphes et sirènes, mais qui attirent aussi les humains dans la mort. Ils prennent alors la signification redoutable de paradis illusoire. Ils symbolisent les créations de l'imagination exaltée.

## LAIT

1. Selon des modalités diverses, le lait est le symbole par excellence de la nourriture spirituelle. Pour saint Paul (1, *Corinthiens* 3, 2 et *Hébreux*, 5, 12), il est la nourriture des estomacs délicats, des *enfants*, de ceux qui ne sont pas encore aptes à recevoir la *nourriture solide*. Peut-être même ne prennent-ils pas *du lait pur*, commente saint Clément d'Alexandrie (*Stromates*, 1).

Il est cependant un autre aspect, popularisé par l'iconographie chrétienne du Moyen Âge : celui de la bonne mère donnant le lait de la vérité, opposée à la mauvaise mère qui donne le sein aux serpents. L'allaitement par la Mère divine est le signe de *l'adoption* et en conséquence de la connaissance suprême. Héraclès est allaité par Héra, saint Bernard par la Vierge : il devient de ce fait le *frère* adoptif du Christ. La Pierre philosophale est parfois nommée le *Lait de la Vierge* : le lait est ici une nourriture d'immortalité. L'ésotérisme islamique en fait d'ailleurs un symbole d'initiation. Et c'est d'un océan de lait que le *barattage* du **Râmâyana** fait naître l'**amrita**, le breuvage de vie.

En langage tantrique, le *lait* est le **boddhicitta** (à la fois la *pensée* et le *semen*) s'élevant vers le centre ombilical, le **manipûrachakra**.

On peut noter accessoirement que le lait est mis traditionnellement en relation avec la lune (dont la lumière est *laiteuse*). Cette assimilation est particulièrement explicite dans la mythologie sumérienne (CORM, DEVA, ELIY, ELIF, SOUL).

2. Le lait, symbole de fécondité, est associé au feu céleste ou ouranien dans de nombreuses traditions. En Asie centrale comme dans l'Europe ancienne, on croyait qu'il était seul à pouvoir éteindre les incendies allumés par la foudre. On offre souvent des coupes de lait aux divinités du tonnerre, ou bien, dans l'Altaï, *un cheval blanc comme du lait*. Une légende Yakoute précise que *le feu est le fils du dieu du ciel assis sur un trône blanc comme du lait*. Pour célébrer la fête du renouveau, en mai, les Yakoutes attachent une vache à un arbre et l'aspergent de lait (HARA, 161, 177).



LAIT. - La déesse hindoue Maya, source de la mer de lait ornée d'un nimbe cruciforme. Sculpture. Art de l'Hindoustan.

Selon un hadit rapporté par Ibn Omar, Mohammed aurait déclaré que rêver de lait, c'est rêver de la Science ou de la Connaissance (BOKT, 4, 458),

Pour Denys le Pseudo-Aréopagite, les enseignements de Dieu sont comparés au lait, en raison de leur énergie à procurer l'accroissement spirituel. *Quant à la nourriture liquide, elle symbolise ce flot surabondant qui a soin de, n'étendre processivement à tous les êtres : qui, en outre, à travers les objets variés, multiples et divisibles, conduit généreusement ceux qu'il nourrit, selon leurs aptitudes propres, jusqu'à la connaissance simple et constante de Dieu. C'est pourquoi les paroles intelligibles de Dieu sont comparées à la rosée, à l'eau\*, au lait, au vin\* et au miel\*, parce qu'elles ont, comme l'eau, le pouvoir de faire naître la vie ; comme le lait, celui de faire croître les vivants ; comme le vin, celui de les ranimer ; comme le miel, celui fout à la fois de les guérir et de les conserver. Tels sont les dons qu'accordé la Sagesse de Dieu...* (PSEO, 37).

3. De même que Héraclès suce le **lait de l'immortalité** au sein d'Héra, le pharaon allaité par une déesse accède par ce rite à une nouvelle existence, toute divine, où il puisera la force d'assurer, sur cette terre, sa mission souveraine. C'est également du lait que l'on versait sur les 365 tables d'offrandes qui entouraient le tombeau d'Osiris, autant de tables que de jours dans l'année, et ces aspersion aidèrent le dieu à ressusciter chaque matin.

Chez les Celtes, également, le lait est un équivalent de la boisson d'immortalité, quand la transe de l'ivresse n'est pas nécessaire. En outre, le lait possède des vertus curatives : un druide picte, Drostan, recommande au roi d'Irlande, pour guérir des soldats blessés par les flèches empoisonnées des Bretons, de recueillir le lait de cent quarante vaches blanches et de le verser dans un trou au milieu du champ de bataille. Ceux qui y seront plongés guériront (LERD, 66-67).

Symbole de nourriture et de fécondité, aux plans physique et spirituel, symbole aussi d'immortalité, le lait est chanté chaque matin dans la prière de l'Inde, l'Agnihotra, depuis les origines du Véda :

*Indra et Agni vivifient  
ce lait au chant joyeux. :  
qu'il donne l'immortalité  
à l'homme pieux qui sacrifie* (VEDV, 284).

Le même accent retentit dans les textes orphiques ; le lait est non seulement la boisson, mais le lieu de l'immortalité :

— *Heureux et bienheureux,  
tu seras dieu, au lieu d'être mortel.*  
— *Chevreau\*, je suis tombé dans le lait*  
(frag. 32 c., traduction J. Defradas, BEAG, 189).

## LAMENTATIONS

1. Les Lamentations, dites de Jérémie, non seulement décrivent l'état pitoyable de Jérusalem et de la Judée, mais expriment à la fois une plainte et une prière ; elles sont un

aveu de la faute, des clameurs d'imprécations, mais aussi des cris d'espérance et des appels confiants.

*Vois Yahvé, et considère combien je suis méprisée (1, 11).*

2. Chez les Egyptiens, il existait des rituels de lamentations. Ils semblent avoir des fins de conjuration et d'imploration : appels aux dieux pour protéger le voyage de la barque sacrée, pour assurer la résurrection bienheureuse, pour exalter les mérites d'un défunt ; hurlement des pleureuses ; etc. Les Grecs connaissaient aussi les chants funèbres, les thrènes, les lamentations (Achille sur Patrocle). Elles appartiennent aux rites funéraires de tous les peuples.

3. La lamentation est, chez les peuples nordiques, une partie importante de la cérémonie des funérailles qui, d'après tous les textes insulaires, se déroulait en plusieurs temps : jeux funèbres, lamentation, inhumation, érection d'une stèle, avec ou sans tumulus, et gravure du nom du défunt en ogam. Il s'agit évidemment de funérailles de chefs ou de rois. On ne note pas l'existence de pleureuses professionnelles, mais il semble à ce propos que le soin d'organiser la lamentation ait été confié aux femmes. Le roi d'Irlande Eochaid Airem laisse ainsi à sa femme Etain le soin de veiller aux funérailles de son frère Ailill dont la mort est imminente. Le symbolisme de la lamentation n'est pas évident : il n'est pas sûr qu'il s'agisse uniquement de manifester la tristesse devant la mort... On penserait plutôt, dans ce monde culturel nordique, comme d'ailleurs dans le monde africain, à une conjuration, **ou** à une **objurgation faite au mort de ne pas revenir parmi les vivants.**

Le peuplier, au feuillage tremblant au moindre vent, est un symbole de lamentation.

## LAMIES

Etres fabuleux dont les Grecs se servaient pour effrayer les enfants. D'une très grande beauté, Lamia aurait été aimée de Zeus ; mais l'épouse du dieu, Héra, la poursuivit de sa jalousie et fit mourir tous ses enfants. Lamia se réfugia dans une grotte et, jalouse des autres mères, elle poursuivait leurs enfants pour les prendre et les dévorer. Symbole de la jalousie de femme sans enfant.

Elle ne pouvait jamais dormir ; elle était toujours aux aguets. Zeus lui accorda par pitié le privilège de pouvoir citer et reprendre ses yeux à son gré. Elle goûta dès lors le sommeil, mais uniquement dans l'ivresse ou en s'arrachant les yeux : cruelle image d'une jalousie inextinguible.

Le nom de lamies fut donné à des monstres féminins qui recherchaient les jeunes gens, pour en sucer le sang. Analogue du Croque-mitaine et du vampire\*.

## LAMPE

1. Le symbolisme de la lampe est lié à celui de l'émanation de la lumière. Elle est, enseigne le patriarche **zen** Houei-nêng, *le support de la lumière et la lumière est la manifestation de la lampe*. D'où cette *unité* de l'une et de l'autre, qui est semblable à celle de *la concentration et de la Sagesse*. La *lampe de la méthode*, disent semblablement les Tibétains, permet de découvrir la Sagesse. C'est la lumière, enseigne aussi l'ésotérisme ismaélien, qui manifeste la lampe : la lampe est à la fois Dieu et lumière, les Attributs divins et les Imam comme tels.

La transmission de la flamme de la lampe, indéfiniment, est, pour Houei-nêng, le symbole de la transmission **de la Doctrine**. Il existe un important traité **zen** de la **Transmission de la Lumière de la Lampe**. Plus généralement, elle est dans le Bouddhisme, le symbole de la **transmission de la vie**, de la chaîne des *renaissances* : *il y a continuité, mais non identité* (Coomaraswamy). La libération de cette chaîne, le **nirvana**, c'est *l'extinction de la lampe*.



LAMPE. - Terre cuite en provenance d'une tombe. Art coréen. V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle après J.C. (Séoul, Musée national de Corée).

Par ailleurs, le **yogi**, qui atteint à la concentration de l'esprit, est assimilé par divers textes, et notamment par la **Bhagavad Gîta**, à la flamme immobile, abritée du vent. En Occident même, la lampe est parfois prise comme symbole de sainteté, de vie contemplative.

Soyez, avec le *Soi pour lampe*, enseigne le Bouddha, c'est-à-dire avec l'Esprit universel. La même formule se retrouve dans les **Upanishad**. Semblablement, Mahmûd Shabestari fait de la lampe le symbole de **l'Esprit divin (Er-Rûh)** ou de l'Ame du Monde.

2. La lampe est d'un usage rituel fréquent : en Occident, comme signe de la Présence réelle de Dieu ; au sommet des pagodes bouddhiques, comme *phares du Dharma* ; dans le Taoïsme ancien, pour l'appel aux esprits ; dans les loges des sociétés secrètes chinoises, une lampe rouge permet de *distinguer le vrai du faux* ; elle rappelle la manifestation de l'influence céleste, mais aussi *éclaire le fidèle* ; dans l'iconographie hindoue, la lampe est l'emblème de **Ketu**, la comète ; **Ketu** signifie aussi *lampe* ou *flamme*, et le symbolisme de **Ketu** pourrait n'être pas sans rapport avec **l'âratî**, rite hindou du balancement de la lampe devant l'image divine. Le balancement des lampes évoque le rejet des pensées du monde profane. La lampe elle-même est en rapport, **bien** sûr, avec l'élément *feu\** (COOH, COKT, DANA, DAVL, HOUD, MALA, MAST, GRIL, SAIR, SECA). P.G.

3. Les femmes berbères disent qu'une lampe s'allume à chaque naissance. *Cette lampe est allumée près de la tête du nouveau-né lorsqu'il dort ses premières- nuits terrestres. C'est la lampe qui était tenue devant la jeune mariée et qui a brûlé aussi, tout au long de la première nuit des noces, appel à l'incarnation de l'Invisible.*

**La lampe est une représentation de l'homme** : *comme lui, elle a un corps d'argile, une âme végétative, ou principe de vie, qui est l'huile, un esprit qui est la flamme. L'offrir dans un sanctuaire, c'est s'offrir soi-même, se mettre sous la garde des Invisibles, et des génies gardiens. C'est pour cela que l'on trouve des lampes de terre par centaines dans l'angle des sanctuaires, dans le creux des rochers, comme entre les racines des arbres consacrés du nord de l'Afrique... Dans la maison des noces, la lampe appelle, les âmes errantes, pour que l'une d'elles, attirée par la flamme, descende jusque dans le sein de la femme (SERH, 71-72).*

L'usage chrétien d'offrir et de brûler des cierges, devant les statues des saints dans le sanctuaire, symbolise à la fois le sacrifice, l'amour et la présence, comme une flamme\*.

## LANCE

1. La lance comporte très généralement un symbolisme *axial*, qui s'exprime avec une particulière netteté dans la mythologie du **Shinto**. **Izanagi** et **Izanami** plongent la lance ornée de bijoux (qui est l'axe solsticial) dans la mer, puis l'en retirent ; le sel qui en dégoutte forme la première île : Onogoro-jima. Ils établissent ensuite le *Pilier céleste* qui est l'Axe du monde. Mais certains textes identifient tout naturellement le pilier\* à la lance. La lance, comme axe, est encore le rayon solaire, qui symbolise l'action de l'Essence sur la Substance indifférenciée, *l'activité céleste*. Mais n'est-ce pas précisément le cas de la lance *ornée de bijoux* ?

2. Dans les légendes relatives au cortège du Graal. les gouttes de sang, qui s'écoulent de la lance verticale et sont recueillies dans la coupe, expriment la même idée. Cette lance est

celle du centurion Longin qui perça le flanc du Christ : elle aurait eu, dit-on, la vertu de guérir les blessures qu'elle avait causées, vertu partagée par la lance d'Achille.

Comme il est fréquent dans les symboles axiaux, et peut-être par altération et transposition des significations exposées plus haut, la lance a parfois aussi un symbolisme d'ordre sexuel, qu'on retrouverait dans le bâton des gardiennes de gynécée de l'Inde rajpoute (GUES, HERS, MALA). P.G.

3. Selon les traditions celtiques, la lance de Lug a été apportée par les Tûatha Dé Dànann des Iles\* au nord du monde et c'est essentiellement une lance de feu dont les blessures sont mortelles, l'atteinte implacable et inexorable. Elle a été multipliée à de nombreux exemplaires dans l'épopée entre les mains de héros fameux, tels Cùchulainn ou son frère de lait Conall le Victorieux. Quelquefois, elle tue son porteur ou ceux qui l'entourent : Celtchar le rusé est tué ainsi par une goutte de sang qui avait coulé du fût. Son symbolisme est complémentaire de celui du chaudron\* du Dagda, car le chaudron de sang magique (de chat, de druide et de chien) est nécessaire pour apaiser la lance qui, sans cela, jette des étincelles et tue d'elle-même des princes ou des fils de rois. La lance tenue par les héros irlandais est aussi souvent comparée à un chandelier\* ou à un pilier, autorisant une comparaison avec Taxe du monde (OGAC 10, 381 sqq.).

4. Chez les Grecs et les Romains, la lance était un symbole guerrier et un des attributs d'Athéna (Minerve). Aux combattants, officiers ou soldats, qui avaient fait une action d'éclat, une lance était offerte en récompense ; mais elle était généralement dépourvue de pointe, non seulement parce qu'elle était honorifique, mais parce qu'elle ne conférait aucune autorité publique, ni aucun commandement. Dans les activités juridiques, la lance remplissait également une fonction de symbole : elle symbolisait la force et particulièrement l'autorité publique. La lance protège les contrats, les procédures, les débats (LAVD 573).

5. En Afrique noire, symbole de la puissance guerrière (MVEA, 64). Un faisceau de lances indique la puissance d'un roi.

## LANGAGE

(voir **écriture, lettres, nom, parole, son**)

1. Le langage, écrit ou parlé, est imprégné de valeurs symboliques : images, idées, émotions, sonorités, graphismes, etc., dans tout ce qu'il exprime, mais aussi, dans une certaine mesure, dans ce qu'il n'exprime pas. Le passage du mot à la réalité c'est, dit l'Inde, **sphta**, *l'ouverture*, à la façon du bourgeon. Le langage est moyen de communication entre les hommes, mais il est aussi, par la prière, l'invocation, le **dhikr** ou le **japa**, le moyen de communication de l'être avec la Divinité. Il est, comme symbole du Verbe, du **Logos**, l'instrument de l'Intelligence, de l'Activité ou de la Volonté divines de la Création. Le monde est l'effet de la Parole divine : *Au commencement était le Verbe...* (saint Jean 1, 1). *Au commencement était Brahma*, disent les textes védiques ; *avec lui était Vâk*, *fa Parole*. Le Verbe est appelé en Islam **Kalimat Allah**, *Parole de Dieu* ou *Parole instauratrice*. Abu Ya'qûb Sejestanî fait des quatre consonnes de **Kalimah (Klmh)** la manifestation quaternaire de l'Unité première. *La Parole (Mernra) produisit tout objet et toute chose par son Nom un*, dit le **Sepher Ietsirah**. **Vâk**, la Parole créatrice, est l'épouse de **Prajâpati**, mais elle est surtout **Sarasvatî**, la **shakti\*** de **Brahma**. **Vâk** est encore de souffle de **Civa-Maheshvara**, et aussi **Vâyû**, le *vent*, le souffle cosmique.

2. Symbole de la volonté créatrice de Dieu, la parole est simultanément celui de la **Révélation primordiale**. **Sarasvatî**, énergie productrice de **Brahma**, est aussi la Connaissance, la Sagesse et la mère des Vêda. D'où l'importance extrême des langues dans lesquelles ont été reçues les Révélations *secondaires* qui en sont les reflets — de l'arabe par exemple, seule langue dans laquelle le Coran puisse être lu car elle en constitue la substance même. La quête souvent évoquée de la *Parole perdue* est celle de la Révélation première. Le symbolisme de la langue primordiale en est un autre synonyme. Selon la tradition musulmane, il s'agit de la langue *syriaque*, ou *solairé*, expression

transparente de la *lumière* reçue dans le centre spirituel primordial. Il est significatif que le langage paradisiaque ait été compris des animaux. L'introduction chamanique au langage des animaux est, à l'inverse, un symbole du retour à l'état édénique. Plus précisément encore, cette langue est parfois celle des oiseaux ; or la *langue des oiseaux* est une langue céleste ou angélique — symboliquement analogue à la langue syriaque — et qui ne peut être perçue que par l'atteinte de certains états spirituels.

3. En rapport avec la connaissance traditionnelle, s'établit le double symbolisme de la *confusion des langues* et du *don des langues*. La *confusion* consécutive à la tentative de Babel\* marque la diversification de la *langue* et, partant, de la tradition primordiale. Elle est la conséquence d'un obscurcissement des esprits, commandant le passage progressif de l'unité à la multiplicité : évolution normale sans doute, et non seulement châtement divin. *Les langues imparfaites en cela que plusieurs*, écrit Mallarmé, *manque la suprême...*

Le *don des langues* marque au contraire le retour à un état *central*, synthétique, à partir duquel les modalités de la forme et de l'expression apparaissent comme des adaptations nécessaires, mais d'ordre contingent. Le don des langues conféré par le Saint-Esprit aux Apôtres est la clef de l'universalisme chrétien. Les Rose-Croix, dit-on, le possédaient ; de même, les douze envoyés du premier Adam selon l'ésotérisme ismaélien, qui se réfère en l'occurrence au *Coran* (14, 4) : *Nous n'avons pas envoyé de prophète qui ne parlai la langue de son peuple*. Le même don semble avoir été observé chez certains Pygmées d'Afrique ; ce qui pourrait apparaître comme le lointain souvenir d'un état édénique.

4. Si l'état paradisiaque implique la saisie du langage des animaux, il est dit d'Adam qu'il les avait pourvus de noms (*Genèse*, 2, 19) et que, partant, ils lui étaient soumis. Or c'est une constante de la pensée chinoise que l'adéquation des noms (**ming**) commande l'ordre du monde. *L'essentiel*, enseigne Confucius, *est de rendre, correctes les désignations (tcheng ming)*. Et l'on trouve sous la plume du poète Milosz la formule suivante : *Car ces noms ne sont ni les frères, ni les fils, mais bien les pères des objets sensibles*. Il reste, dans le pouvoir du langage, la trace de la puissance cosmogonique des origines.

5. Autre puissance du langage, celle que confère le **mantra** initiatique, ou à tout le moins celle que répand la Doctrine. Le **Samytta nikâya** (2, 221) fait dire à Kashyapa qu'il est *Fils naturel du Bienheureux, né de sa bouche, né du Dhamma, façonné par le Dhamma...* Mais en fait, le **Dhamma** se réfère immédiatement au langage primordial, celui de **Manu**, le législateur à l'origine du cycle.

Il est encore, en relation avec le langage, un symbole très particulier et souvent très mal compris : celui du *moulin à prières* tibétain ; il ne s'agit en fait nullement de *prières*, mais de paroles sacrées que le mouvement de l'appareil répand sur le monde comme une universelle bénédiction (AVAS, CORT, DANA, ELIY, ELIM, GRAP, GUEV, CUEC, GUEO, GUES, SAIR, SCHC, VACG).  
P.G.

## LANGUE (ORGANE CORPOREL)

1. La langue est considérée comme une flamme. Elle en possède la forme et la mobilité. Elle détruit ou elle purifie. En tant qu'instrument de la parole, elle crée ou anéantit, son pouvoir est sans limite. Elle est encore comparée au fléau d'une balance : elle juge. Selon les paroles qu'elle profère, la langue est juste ou perverse (*Proverbes*, 15, 4), arrogante (12, 4), mensongère et méchante (*Psaumes*, 109, 3 ; *Proverbes*, 6, 17 ; *Psaumes*, 52, 4). La puissance de la langue est si totale que la mort et la vie appartiennent à son pouvoir (cf. *Proverbes*, 18, 21). Quand il est fait allusion à la langue sans ajouter de qualificatif, il s'agit toujours d'une langue mauvaise.

La langue de Dieu est comparée au feu dévorant (*Isaïe*, 30, 27) : symbole de son pouvoir et de sa justice. Les langues de feu (*Actes des apôtres* 2, 3) symbolisent l'Esprit-Saint, considéré en tant que force de lumière. Le *don des langues* permet à ceux qui en sont les bénéficiaires, lors de la réception de l'Esprit-Saint, de s'exprimer dans les langages les plus divers avec une puissance invincible.

2. Dans la **Aggada** il est parlé de la *mauvaise langue* (lachone hara) qui est un des quatre fléaux causant la perversion du monde (meurtre, impudicité, idolâtrie).

La langue mauvaise, la calomnie, était considérée comme une affaire grave ; dans la tradition hébraïque, vingt-trois juges étaient nécessaires pour juger un calomniateur. Le procès était engagé comme mettant la vie en péril. Le calomniateur (**motsi chem râ**), c'est-à-dire qui fait sortir un nom mauvais, était d'une certaine manière un criminel (BARH). M.-M.D.

3. La langue humaine est prise comme équivalent de la tête dans une digression du récit irlandais du Serglige ConCulainn ou *Maladie de Cùchulainn*. Il est dit que les héros d'Ulster, dans leurs contestations héroïques, montraient les langues des ennemis qu'ils avaient tués en combat singulier. Dans quelques contes populaires bretons, le héros garde soigneusement les langues de l'hydre ou du dragon à plusieurs têtes qu'il vient de tuer. Elles lui servent de **justification** pour confondre l'usurpateur ou le traître qui s'est emparé indûment des têtes (voir **cervelle\*** et **tête\***). (OGAC, 10, 285 sqq.). L.G.

4. Pour les Bambaras, la langue est, avec la jambe, le nez et le sexe, un des quatre organes dont dépend la bonne marche du corps social ; d'où son extrême importance. Organe de la parole, elle est considérée comme le créateur du verbe, chargé d'un pouvoir de fécondation au même titre que la pluie, le sang, le sperme, la salive, qui est le véhicule du verbe. De la langue dépend le commerce humain ; elle peut être facteur de conflits, de disputes, mais aussi de fortune, de richesse matérielle et spirituelle. D'elle-même, elle est censée ne pouvoir dire que la vérité, elle n'a *qu'une seule couleur* et sa fonction sociale spécifique est de *donner sa couleur* à la société ; aussi dira-t-on d'un menteur qu'il a *la langue rayée* (ZAHB, 197).

Savoir *tenir sa langue*, pour les Bambaras comme pour les Européens, signifie avoir atteint l'âge d'homme, être **maître de soi**. C'est pourquoi dans certains rites d'initiation, les impétrants se fustigent, en s'efforçant de demeurer impassibles, avec des fouets qu'ils nomment des langues. La valeur exceptionnelle que les Bambaras accordent à cet organe vient sans doute de ce qu'au delà de la parole c'est la **Connaissance**, bien suprême, qu'elle met en cause : *c'est la Connaissance*, disent-ils, *qui constitue la fortune de la langue* (ZAHB, 196). Mais d'autre part, la langue est l'organe du goût, c'est-à-dire du **discernement**. Elle sépare ce qui est bon de ce qui est mauvais ; elle tranche ; ce qui, rejoignant par un autre de ses aspects le complexe symbolique du fouet, explique que les Bambaras l'assimilent également au couteau ou au rasoir. A.G.

Cette expression symbolique *langue des oiseaux* désigne en alchimie une façon de procéder par analogies et équivalences phonétiques. Dans le style ésotérique, c'est l'art du son\*, d'où le nom d'Art **de Musique** donné à l'Alchimie traditionnelle (ALLA, 64-66).

## LANTERNE

1. Dès l'origine, les lanternes (toro) avaient plus qu'un but ornemental dans les temples et sanctuaires japonais. Elles étaient symboles **d'illumination** et de clarté de l'esprit. Depuis l'époque Muromachi (1333-1573) où se développèrent l'art des jardins et la cérémonie du thé, les lanternes occupèrent une place prépondérante dans l'esthétique et devinrent un élément indispensable du jardin japonais. Les commerçants en offrent aux temples bouddhistes pour attirer la prospérité sur leur commerce et les militaires pour favoriser la victoire de leurs armes.

2. La tradition occidentale connaît aussi la tradition de la lanterne des morts, qui brûle toute la nuit près du corps du défunt ou devant sa maison ; elle symbolise l'immortalité des âmes au-delà des corps périssables.

## LAPIS-LAZULI

Symbole cosmique de la nuit étoilée, en Mésopotamie, chez les Sassanides (ELIT, 238) et en Amérique précolombienne. *Il est important de relever qu'en Afrique occidentale on*

*prête également une valeur exceptionnelle aux pierres artificielles bleues... Il est certain que le symbolisme et la valeur religieuse de ces pierres ont leur explication dans l'idée de la **force sacrée** à laquelle elles participent en vertu de leur **couleur céleste**. Dans tout l'Orient musulman, la pierre bleue\* est un talisman contre le mauvais œil. Elle est suspendue au cou des enfants, et même les chevaux sont ornés pour la même raison de colliers de pierres bleues (voir turquoise\*,).*

## LARME

Goutte qui meurt en s'évaporant, après avoir témoigné : symbole de la douleur et de l'intercession. Souvent comparée à la perle\*, ou à des gouttes d'ambre\*. Les larmes des Méléagrides et des Héliades, filles du Soleil, se transformèrent en gouttes d'ambre. Chez les Aztèques, les larmes des enfants conduits au sacrifice pour appeler la pluie symbolisaient déjà les gouttes d'eau.

## LAURIER

1. Le laurier est lié, comme toutes les plantes qui demeurent vertes en hiver, au symbolisme de **l'immortalité** ; symbolisme qui n'était sans doute pas perdu de vue par les Romains lorsqu'ils en firent l'emblème de la **gloire**, aussi bien des armes que de l'esprit. Le laurier passait en outre, autrefois, pour protéger de la foudre.

Ce symbolisme d'immortalité est également connu en Chine : la lune, assure-t-on, contient un laurier et un Immortel. C'est au pied du laurier (plante médicinale) que le lièvre de la lune broie les simples, dont il extrait la drogue d'immortalité (soul).

2. Arbuste consacré à Apollon, il symbolise l'immortalité acquise par la victoire. C'est pourquoi son feuillage sert à couronner les héros, les génies et les sages. Arbre apollonien, il signifie aussi les conditions spirituelles de la victoire, la sagesse unie à l'héroïsme.

En Grèce, avant de prophétiser, la Pythie et les devins mâchaient ou brûlaient du laurier qui, consacré à Apollon, possédait des qualités divinatoires. Ceux qui avaient obtenu de la Pythie une *réponse favorable s'en retournaient chez eux avec une couronne de laurier sur la tête* (LOEC, 52). Le laurier symbolisait les vertus apolloniennes, la participation à ces vertus par le contact avec la plante consacrée et, en conséquence, une relation particulière avec le dieu, qui assurait sa protection et communiquait une partie de ses pouvoirs.

3. En Afrique du Nord, chez les Béni Snus, c'est d'une baguette de laurier-rose que s'arment les porteurs de masque, lors des cérémonies saisonnières. *Le choix de cet arbuste n'est pas indifférent. Il affectionne les lieux humides et les paysans lui attribuent de nombreuses vertus purificatrices... (Une fois consacrés par le contact avec le sang d'une victime) ces rameaux sont le signe tangible du contrat passé entre les hommes et les invisibles et, de ce fait, sont devenus des talismans protecteurs écartant toutes les forces malfaisantes* (SERP, 370).

## LÉGÈRETÉ

La sensation ou les images oniriques de légèreté, qu'évoquent la danse, un voile transparent et flottant, la grâce mobile de certains gestes, la musique, tout ce qui est aérien, vaporeux, ascensionnel, s'apparentent aux symboles de l'élévation. Tous ces signes symbolisent une aspiration à une vie supérieure, à délivrance de l'angoisse déjà en cours de se réaliser, à une libération, qui peut se chercher soit du côté de l'évasion, ce serait une légèreté trompeuse ; soit du côté du dépassement, et ce serait la légèreté réelle.

## LÉMURES

Apparitions fantomatiques et effrayantes, prises pour les âmes des morts, les mânes de la famille, qui viennent tourmenter les vivants de leurs propres inquiétudes. Leurs interventions étaient conjurées par des fêtes annuelles, décrites par Ovide, dans les *Fastes*, les *Lemuria*. Les Lémures symbolisent les ombres des ancêtres, qui hantent les souvenirs et les rêves, comme autant de reproches adressés à la conscience par le subconscient.

Bernard Frank signale également la croyance japonaise en des génies\*, tels que les Lémures : esprits infernaux, apparitions fantomatiques, ils hantent et tourmentent l'imagination des humains.

## LÉOPARD

1. Les prêtres égyptiens revêtaient une peau de léopard pour officier lors des cérémonies funéraires. Cette peau symbolisait le génie de Seth, le dieu du mal, l'ennemi, l'adversaire des humains et des dieux. S'en affubler signifiait que Seth avait été immolé, que l'adversaire était vaincu, et que l'on portait sur soi à la fois le témoignage et la vertu magique du sacrifice.



LEOPARD. - Art précolombien. Codex Magliabeciano (Florence, Bibliothèque nationale). Illustration également de l'homme jaguar.

Le sacrifice ainsi attesté préservait des maléfices des esprits méchants, qui rôdent autour des défunts. On retrouve des pratiques et des croyances analogues chez les chamans d'Asie, ainsi que dans les civilisations amérindiennes.

2. Le léopard est symbole de fierté ; à ce titre sans doute, emblème traditionnel de l'Angleterre. C'est aussi un animal *chasseur*. Il paraît être de plusieurs manières en rapport avec Nemrod et peut être pris, plus généralement, comme un symbole de la caste royale et guerrière, sous son aspect agressif, il symbolise la férocité, en même temps que l'habileté et la force.

En Chine, le léopard est l'un de ces animaux hibernants dont l'entrée sous terre et la sortie correspondent au rythme de la nature. On assimile également au léopard — ou à une espèce très proche — le **p'o-king**, animal mythique dont on prétend qu'il dévore sa mère. Mais **p'o-king** signifie aussi *miroir brisé*, ce qui paraît devoir être rapproché de *l'ébrèchement* cyclique de la lune. Tandis que le lion est solaire, le léopard serait un animal lunaire (DEVA, GRAD, GRAP, GUES).

3. Dans sa vision apocalyptique, Daniel aperçoit *quatre bêtes énormes sortant de la mer, toutes différentes entre elles,, l'une d'elles pareille à un léopard, portait sur les flancs quatre ailes d'oiseaux; elle avait quatre têtes et la puissance lui fut donnée*. D'après les exégètes, cette image représenterait le royaume des Perses. Mais si l'on passe de l'interprétation historique, sans d'ailleurs la contester, à l'interprétation symbolique, on peut voir dans ce léopard monstrueux l'image d'une irrésistible calamité qui fond avec une rapidité sans frein (quatre\* ailes\* : totalité de la vitesse ; ou le vent venant des quatre points cardinaux : une tornade ; avec la plénitude des moyens : quatre têtes ; et qui recouvre la région : lui impose son autorité, la puissance). Le léopard symbolise à ce niveau la force soudaine et impitoyable.

## LETTRES

(De l'alphabet, voir **Da'wah, écriture, langage**)

1. Selon la tradition de la Kabbale, les lettres de l'alphabet hébraïque contiennent une puissance créatrice, que l'homme ne peut connaître : *Personne ne connaît leur ordre (véritable), car les paragraphes de la Thora (la loi) ne sont pas indiqués dans leur ordre juste. Sinon, quiconque les lirait pourrait créer un monde, animer les morts et faire des*

*miracles. C'est pourquoi l'ordre de la Thora est caché et n'est connu que de Dieu (cité par SCHS, 187).*

Dans le livre **Bahir**, qui se présente sous la forme d'un midrash (recueil de sentences), se trouve une théorie des voyelles et des consonnes concernant la langue hébraïque. *Les voyelles de la Tora sans les consonnes sont comparables à l'âme de la vie dans le corps de l'homme.* Ce propos du livre **Bahir** se trouve pour la première fois chez Judas Halévi.



LETTRE "A". - "A" de charlemagne en argent doré. Art roman Xe - XIIIe s. trésor de Conques.

Selon Gershom G. Scholem *les voyelles représentent le psychique par opposition à l'hylique figuré dans les consonnes.* Les voyelles apparaissent comparables à des points, donc à des cercles, et les consonnes sont de formes carrées. D'où l'on peut établir de corrélations : *Dieu-âme-voyelle-cercle et tribus-corps-consonnes-carrés (SCHO, 74-75).*

2. Dans de nombreux alphabets ou groupes de signes graphiques, des lettres ou signes correspondent aux phases de la lune : ainsi chez les Babyloniens, les Grecs, les Scandinaves (ELIT, 157).

3. Une science très développée des lettres est fondée, dans la tradition islamique comme dans la Kabbale, sur leur valeur symbolique.

Pour les Houroufis, adeptes de cette science, le nom\* n'est autre chose que l'essence même de la chose nommée ; or les noms sont tous enfermés dans les lettres du discours. Tout l'univers est le produit de ces lettres, mais c'est dans l'homme qu'elles se manifestent. Les lettres que Dieu a enseignées à Adam sont au nombre de 32. Certaines se sont perdues.

De ces 32 lettres, une grande partie se retrouve dans les livres révélés. C'est ainsi qu'on en retrouve 22 dans le Pentateuque, 24 dans l'Evangile, 28 dans le Coran.

Les 28 lettres ont aussi une valeur numérique, qui a été observée par les divers prophètes... Différentes combinaisons sont possibles, contenant quantité de subtiles vérités.

Ainsi, **l'alif**, première lettre de l'alphabet, a la préséance dans l'arrangement et la combinaison des 28 lettres : en nombre, il vaut Un. Or, l'unité est aussi un attribut de Dieu ; c'est pourquoi on voit cette lettre figurer en tête du nom d'Allah, et de celui d'Adam, car *il embrasse toutes choses (Coran, 41 54) (HUAH, 9).*

Pour les Houroufis, Dieu est une force qui se traduit par un verbe, c'est-à-dire un phonème, une voix ; elle s'exprime par les 32 lettres de l'alphabet arabo-persan, dont 28 ont servi à composer le Coran, qui est le Verbe de Dieu, et le son articulé au moyen d'elles, c'est l'Essence de Dieu.

Les 32 lettres sont les apparences du *Verbe en soi* ; elles sont les attributs inséparables de Son Essence, *aussi indestructibles que la Vérité Suprême. Comme la personne divine, elles sont immanentes en toutes choses. Elles sont miséricordieuses, nobles et éternelles. Chacune d'elles est invisible (cachée) dans l'Essence divine.*

Le visage d'Adam (ou de l'homme) est l'exacte représentation de la Face de Dieu, mais à condition qu'on sache en analyser les lignes. Ainsi, sur ce visage, il y a sept lignes (cils, sourcils, chevelure) qui, multipliées par le nombre des éléments, donnent 28, nombre des lettres de l'alphabet arabe.

De même, il y a sept\* signes (**âyât**) dans la première sourate du Coran, L'homme, microcosme, est analogue au Coran.

En ce qui concerne les mystérieuses lettres isolées du Coran, ce sont, dit le Professeur Massignon, des *sigles de classes de concepts épelés au Prophète en rêve*. De toute manière, les lettres de l'alphabet ont été conçues très tôt comme une *matérialisation de la Parole divine* (MASH, 589).

Selon 'Abd ar-Rahmân al-Bistâmî (m. 858-1454), les lettres de l'alphabet doivent être partagées, selon les quatre éléments, en lettres **aériennes, pyriques, terriennes** et aquatiques. *Compte tenu de leur nature fondamentale et astrale et de leur valeur numérique, les lettres permettent de parvenir à des connaissances ésotériques inaccessibles par toute autre voie ; elles suppléent en quelque sorte à la révélation en faisant éclater devant les yeux étonnés du mystique les salutaires lumières du kashf (dévoilement des vérités divines) et de la perception des événements cachés, dans le passé, le présent et le futur* (FAHD, 228).

La spéculation ésotérique musulmane s'est donné libre cours dans ce domaine. Elle a, par ailleurs, conduit à toute une science, la divination fondée sur les lettres et leurs correspondances. Nous en donnons un exemple au mot Da'wah\*. E.M.

La lettre apparaît ainsi comme le symbole du mystère de l'être, avec son unité fondamentale venue du Verbe divin et sa diversité innombrable résultant de ses combinaisons virtuellement infinies ; elle est l'image de la multitude des créatures, voire la substance même des êtres nommés.

4. Les lettres de l'ancien alphabet irlandais ou **ogam** étaient de simples traits horizontaux ou obliques tracés perpendiculairement de part et d'autre, à droite et à gauche, ou au travers d'une ligne verticale servant de pilier. On a ainsi quelques centaines d'inscriptions funéraires sur pierre, très brèves, en Irlande, au Pays de Galles et en Ecosse (deux ou trois mots), ne comportant jamais que le nom du défunt et celui de son père, ou grand-père, avec, en liaison, le mot **maqqi**  *fils de* ou **avvi**  *petit-fils de* au **génitif**. Toutes datent des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles de notre ère, et toutes sont de langue gaélique. Mais les textes font état d'inscriptions plus longues (une phrase ou deux), sur bois, et dont les intentions sont divinatoires ou magiques : ce sont à chaque fois des **incantations** qui, par le biais de l'écriture, *fixent* une malédiction, un interdit ou une obligation sur le nom de quelqu'un. Les lettres ogamiques, très simples à dessiner (elles ne comportent aucune courbure), sont faites à l'origine pour la gravure sur bois (il existe du reste une homonymie presque parfaite des noms du *bois* et de la *science* en celtique : irlandais **fid**, gallois **gwydd**, breton **gwez/gouez**, gaulois **uissu**). Elles constituent un **alphabet végétal**, dont chaque lettre porte un nom d'arbre. La désignation irlandaise courante de cet alphabet en groupe les trois premières lettres B, L, N (les voyelles sont classées à part) : **B** (**beitb**  *bouleau*), **L** (**luis**  *orme*), **N** (**nin**  *frêne*). La tradition attribue riwenlïon au dieu **Ogme**, lequel représente **l'aspect sombre de la divinité, souveraine primordiale**.

Mais l'alphabet ogamique n'a jamais servi à la transcription de textes ou à la transmission d'un enseignement quelconque (uniquement oral). Il est possible qu'il soit le résultat d'un emprunt à l'alphabet latin et de l'adaptation de celui-ci à un système d'écriture archaïque. Il symbolise en tout cas **la partie magique et sombre de la tradition celtique** : Cùchulainn grave les ogam sur une branche de chêne et toute l'armée d'Irlande fait halte. Le druide Dallan grave des ogam sur du bois d'if, et il retrouve l'endroit où est Etain, la reine d'Irlande enlevée par le dieu Midir. On grave le nom du mort en ogam pour le fixer à sa sépulture et lui enjoindre de ne plus se mêler des vivants. Les Celtes connaissaient cependant l'écriture ordinaire (les Gaulois utilisaient l'alphabet grec), mais elle ne pouvait servir à la transmission d'une tradition qui devait rester vivante, et pour cela orale, car **l'écriture\* tue ce qu'elle rend immuable**. C'est la raison pour laquelle il n'existe aucun texte gaulois, hormis des inscriptions sur pierre ou sur bronze (ainsi que sur des monnaies) (LERD, 122-126). L.G.

5. La forme des lettres a donné lieu à des recherches historiques et comparatives des plus intéressantes. D'après W.F. Albright, la première lettre de la plupart des alphabets anciens, aleph(a) représenterait une tête de taureau ; la seconde beth (b) une maison ; le heth (h) un homme en prière ; le mem (m) l'eau ; le nun (n) un serpent ; le tau (t) une croix ; etc. La plupart des lettres, à l'origine, dessineraient un animal, un geste humain, une réalité concrète.

La Kabbale a **édifié** sur les formes des lettres d'innombrables spéculations cosmogoniques et mystiques. **L'aleph** évoquerait la couronne suprême, la pointe de droite dirigée vers le haut désignant la Sagesse, la pointe de gauche tournée vers le bas correspondant à la mère qui allaite son enfant ; ou bien encore la partie supérieure désignerait le commencement, ou la Sagesse dont la puissance engendre toute chose ; la barre centrale serait l'Intellect, Fils de la Sagesse ; le signe du bas marquerait la fin d'une évolution, la Science, fille elle-même de l'Intellect. L'aleph réunirait ainsi l'origine et la fin de toute vie supérieure : cette lettre symbolise la **spiritualité**. C'est aussi la première lettre de l'alphabet. La lettre suivante, beth, c'est la maison de la Sagesse, qui se manifeste de nombreuses façons, suivant de nombreuses voies ou sentiers ; c'est le sceau de Dieu qui s'imprime sur les êtres ; cette maison ainsi marquée est ouverte à gauche aux influences spirituelles d'aleph et fermée à droite, pour laisser mûrir en elle les germes de la Sagesse : *C'est par la Sagesse qu'on bâtit une maison, par la prudence qu'on en pose les fondations ; par la science, on emplît ses greniers de tous les biens précieux et désirables. (Proverbes 24, 3).*

La sixième lettre vav est comparée à la colonne du monde, à un fleuve arrosant les plantes du jardin, à l'arbre de vie, à une flamme qui s'allonge, à un trait de lumière, à une tête, etc. (voir KNOS).

On pourrait multiplier à l'infini ces exemples d'une exégèse fondée sur la logique des métaphores, des homonymies, des analogies, mais non pas toujours sur celle des symboles. L'imagination, si riche soit-elle, n'est pas toujours symbolique.

## LÉVIATHAN

Dans les traditions phéniciennes, le Ros-Shamra était le symbole du nuage orageux, que terrasse Baal pour amener sur la terre l'ondée bienfaisante. Mais ce symbole, tiré des mythes agraires, a pris, dans l'histoire et dans la psychologie, une dimension infiniment plus grande.

Dans la Bible, le Léviathan est un monstre qu'il faut bien se garder de réveiller. Il est évoqué à maintes reprises dans Job, dans les **Psaumes**, dans **l'Apocalypse**. Son nom vient de la mythologie phénicienne, qui en faisait *un monstre du chaos primitif ; l'imagination populaire pouvait toujours craindre qu'il ne se réveillât, attiré par une malédiction efficace contre l'ordre existant. Le Dragon\* de l'Apocalypse 21, 3, qui incarne la résistance à Dieu de la puissance du mal, revêt certains traits de ce serpent chaotique* (BIBJ, sur Job 3, 8). Ce serpent\* excité était capable d'engloutir momentanément le soleil : des sorcières profitaient de cette éclipse pour jeter leurs maléfica- Ailleurs, il est appelé *le serpent fuyard* (Job 15, 13). Les chapitres 40 et 41 de Job en donnent une description terrifiante.

*... sa vue seule suffit à terrasser.  
Il devient féroce quand on l'éveille,  
nul ne peut lui résister en face  
(Job 42, 1-2).*

Il est toujours vivant dans la mer, où il repose assoupi, si on ne l'excite pas. S'il se rapporte historiquement, dans un passage de Job, au crocodile, symbole de l'Egypte, qui avait laissé aux Hébreux de si cruels souvenirs, il évoque aussi l'image *du monstre vaincu par Yahvé aux origines, lui-même type des puissances hostiles à Dieu.*

Ce monstre marin des origines, évoqué dans Job, 7, 12, apparaît dans les cosmogonies babyloniennes. *Tiamat, la Mer, après avoir contribué à donner naissance aux dieux, avait été*

vaincue et soumise par l'un d'eux. L'imagination populaire ou poétique, reprenant cette imagerie, attribuait à Yahvé cette victoire, antérieure à l'organisation du Chaos et le voyait maintenir toujours en sujétion la Mer et les Monstres, ses hôtes (BIBJ),

Il est curieux d'observer ici, si l'on admet que la mer est aussi le symbole de l'inconscient, réceptacle des monstres obscurs et des forces instinctives, que la puissance de Dieu est nécessaire pour les dominer : c'est implicitement une théologie de la grâce, qui est corrélative à la puissance de ce Léviathan, ce monstre capable d'engloutir le soleil qui est lui-même symbole du divin. Comment ne pas rappeler ici les mystères et les forces primitives de l'instinct et de l'inconscient ?

## LEVIER

Le symbolisme du levier est de même nature que celui du ciseau\*, il fait partie, comme lui, de *l'outillage* maçonnique. Le levier est principe actif, en tant qu'il met en mouvement le principe passif, la matière inerte. Mais son activité résulte de la volonté qui le meut et vis-à-vis de laquelle il apparaît passif. Ainsi que nous l'avons noté à propos du ciseau, la volonté précède ici la connaissance.

*Le levier est comme le ciseau un intermédiaire passif. Il ne devient actif que par la puissance de celui qui l'utilise : il est inerte par lui-même. Il se rapporte donc à la connaissance qui ne devient initiatique que dans le cas où celui qui la possède est lui-même initié, c'est-à-dire capable de comprendre. Le levier devient alors la force féconde... et dangereuse, et c'est pourquoi elle ne, doit s'exprimer que, contrôlée par la Règle, le Niveau et la Perpendiculaire (boum, 21). Le levier ne symbolise qu'une force instrumentale, mue et contrôlée par une force supérieure, et la valeur de son emploi ne se mesure qu'à la valeur même de ce qu'il sert à soulever.*

## LÉZARD

1. Le lézard recherche la chaleur et aime s'exposer au soleil. Il peut demeurer longtemps dans un même lieu ; d'où sa signification de paresse et de nonchalance. Toutefois, pour trouver les taches de lumière solaire, il effectue un long parcours, glissant le long des pierres et s'élevant ainsi très haut. Grégoire-le-Grand fait allusion aux oiseaux, qui grâce à leurs ailes pourraient toujours voler et se poser sur les sommets ; or ils restent parfois à terre et se cachent dans les halliers ; en revanche le lézard privé d'ailes marche sur ses mains et se glisse parfois dans les palais des rois : *tu peux prendre le lézard avec la main, et il se trouve dans le palais des rois (Proverbes, 30, 29)*

Le lézard symbolise **l'âme qui recherche la lumière** ; quand elle la trouve, elle se tient dans **une extase contemplative**, dont elle ne souhaite pas se distraire. M.-M.D.

2. Avec le crapaud\*, le lézard joue un rôle important dans les légendes sur les origines des peuples du Cameroun. Il intervient surtout dans les légendes sur l'origine de la mort. *Au commencement, Dieu envoya deux messagers sur la terre : le caméléon\* devait annoncer aux hommes la résurrection après la mort ; le lézard, lui, portait l'annonce de la mort sans retour. Le messager qui arriverait le premier devait seul demeurer efficace. Le lézard trompa le caméléon et lui dit : Va lentement, lentement!... si tu cours, tu vas ébranler le monde ! Puis, prenant les devants, il annonça la mort sans retour (MVEA, 61).*

3. Le lézard nu long cou des îles du détroit de Torrès passe pour avoir apporté le feu aux hommes (FRAF). Il se rattache donc, dans ce mythe, au type du héros civilisateur. Pour les Mélanésiens, l'iguane est le plus ancien des quatre ancêtres, fondateurs des quatre classes de la société (MALM).

Rêver de lézard annonce la naissance d'un garçon chez les Bantous du Kasai (FOUG).

Les sacs à *médecines* employés par les devins, chez les Luluas et Balubas, peuples bantous de la cuvette congolaise, sont fréquemment faits en peau de varan (FOUG).

Dans les hiéroglyphes égyptiens, le lézard signifie la bienveillance.

Ce symbolisme très polyvalent et quelque peu indécis se rattacherait peut-être à celui du serpent\*, dont il ne serait qu'une expression amoindrie.

## LIANE

Chez les populations de race thaïe, la liane fut le lien primitif entre le Ciel et la Terre, lien dont la rupture est de tradition universelle. Certains voient dans les courges\*, qui constituaient les fruits de cette liane - axe du monde, l'origine même de leur race.

La dualité de la liane et de l'arbre autour duquel elle s'enroule est un symbole d'amour. Plus précisément, dans l'Inde, la liane est Parvati, l'arbre étant Çiva sous la forme du **linga\*** (phallus\*). Ce symbole n'est pas sans analogie avec celui du **bétel**. L'enroulement hélicoïdal des plantes *volubiles* évoque tout naturellement en outre le symbolisme général de la spirale\* (DANA, FRAL, ROUN). P.G.

## LIBELLULE

La libellule, admirée pour son élégance et sa **légèreté\***, est en outre un symbole du Japon, qu'on désigne parfois sous le nom d'île de la *libellule* (**Akitsu-shima**). Cette dénomination, qui s'explique par la forme générale de l'île de Hondô, proviendrait de l'exclamation légendaire de Jimmu-tennô, fondateur de la dynastie, alors qu'il contemplait le pays d'une hauteur : *on dirait une libellule !...* (HERJ). P.G

## LICORNE

1. La licorne médiévale est un symbole de **puissance**, qu'exprimé essentiellement la corne\*, mais aussi de **faste** et de **pureté**.

Nous retrouvons ces vertus dans la Chine ancienne, où la licorne est l'emblème royal et symbolise les vertus royales. Lorsque celles-ci se manifestent, la licorne apparaît : ainsi sous le règne de Chouen. C'est, par excellence, l'animal de bon augure. Toutefois, la licorne concourt à la justice royale, en frappant les coupables de sa corne. La licorne combat aussi contre le soleil et l'éclipsé ; elle les *dévore*.

La *danse de la licorne* est une réjouissance, fort prisée en Extrême-Orient, à la fête de la mi-automne. Mais la licorne paraît n'être alors qu'une variante du dragon\*, autre symbole royal, mais surtout maître de la pluie. La lutte contre le soleil, qui est responsable des sécheresses calamiteuses, pourrait expliquer ce rapprochement (GRAD). Comme le dragon, la licorne a pu prendre naissance dans la contemplation des nuages, aux formes innombrables, mais toujours annonciateurs de la pluie fertilisante. P.G.

2. La licorne symbolise aussi, avec sa corne unique au milieu du front, *flèche spirituelle*, *rayon solaire*, *épée de Dieu*, la révélation divine, la **pénétration du divin dans la créature**. Elle représente dans l'iconographie chrétienne la Vierge fécondée par l'Esprit-Saint. Cette corne unique peut symboliser une étape sur la voie de la différenciation : de la création biologique (sexualité) au développement psychique (unité a-sexuelle) et à la sublimation sexuelle.



LICORNE. - Vierge à la licorne. Manuscrit. XVIe siècle. De alchimia (Leyde, Rijksuniversiteit Bibliotheek).

Cette corne unique a été comparée à une *verge frontale*, à un *phallus psychique* (VIRI, 202) : le symbole de la fécondation spirituelle. Aussi est-elle, en même temps, le symbole de la virginité physique. Des alchimistes voyaient dans la licorne une image de l'hermaphrodite ; il semble que ce soit un contresens : au lieu de réunir la double sexualité, la licorne

transcende la sexualité. Elle était, devenue au Moyen Age le symbole de l'incarnation du Verbe de Dieu dans le sein de la Vierge Marie.

3. Bertrand d'Astorg dans *Le Mythe de la dame à la licorne*, (Paris 1963) a renouvelé l'interprétation du symbole, en le rattachant aux conceptions médiévales de l'amour courtois. Il décrit d'abord sa vision de poète : *C'était une licorne blanche, de la même taille que mon cheval, mais d'une foulée plus longue et plus légère. Sa crinière soyeuse volait sur son front ; le mouvement faisait courir sur son pelage des frissons brillants et flotter sa queue épaisse. Tout son corps exhalait une lumière cendrée ; des étincelles jaillissaient parfois- de ses sabots. Elle galopait comme pour porter haut la corne terrible où des nervures nacrées s'enroulaient en torsades régulières.* Puis il voit dans la licorne le type des grandes amoureuses, décidées à refuser l'accomplissement de l'amour qu'elles inspirent et qu'elles partagent. La licorne est douée du mystérieux pouvoir de déceler l'impur, voire même la moindre menace d'altération dans l'éclat du diamant : *lui est connaturelle toute matière en son intégrité.* De tels êtres *renoncent à l'amour par fidélité à l'amour et pour te sauver d'un dépérissement inéluctable.* (Yves Berger). Meure l'amour, pour que vive l'amour. Ici s'opposent la *lyrique du renoncement* à la *lyrique de la possession*, la survivance de la jeune fille à la révélation de la femme. Le mythe de la licorne est celui de *la fascination que la pureté continue à exercer sur les cœurs les plus corrompus.*

P.H. Simon a parfaitement synthétisé la valeur du symbole : *Qu'elle soit, par le symbole de sa corne qui sépare les eaux polluées, détecte les poisons et ne peut être touchée impunément que par une vierge, l'emblème d'une pureté agissante, ou que, chassée et invincible, elle ne puisse être capturée que par la ruse d'une jeune fille qui l'endort du parfum d'un lait virginal, toujours la licorne évoque l'idée d'une sublimation miraculeuse de la vie charnelle et d'une force surnaturelle qui émane de ce qui est pur.*

4. Sur de nombreuses œuvres d'art, sculptées ou peintes, figurent deux licornes affrontées, qui semblent se livrer un farouche combat. On y verrait l'image d'un violent **conflit** intérieur entre les deux valeurs que symbolise la licorne : sauvegarde de la virginité (la corne unique levée vers le ciel), fécondité (sens phallique de la corne). L'enfantement sans la défloration, tel pourrait être le désir, contradictoire sur le plan charnel, qui s'exprime par l'image des licornes affrontées. Le conflit n'est surmonté, la licorne n'est féconde et apaisée, qu'au niveau des relations spirituelles.

## LIENS

1. Comme les filets\*, les liens symbolisent une **fonction royale**.

**Varuna**, souligne G. Dumézil, est le maître par excellence de la **maya**, du prestige magique. Les liens de **Varuna** sont aussi magiques, comme est magique la souveraineté elle-même ; ils sont le symbole de ces forces mystiques détenues par le chef et qui s'appellent : la justice, l'administration, la sécurité royale et publique, tous les **pouvoirs**, (cité dans ELIT, 71). Par ses liens, le dieu garantit les contrats, maintient les hommes dans les filets de leurs obligations ; lui seul peut les délier. Aussi est-il généralement représenté une corde\* à la main\*.

2. Dans la Bible, le pouvoir de lier symbolise la **puissance judiciaire**. Le Christ dit à Pierre : ... *Quoi que tu lies sur la terre, ce sera tenu dans les deux pour lier, et quoi que tu délies sur la terre, ce sera tenu dans les deux pour délié.* (Matthieu, 16, 19). Les exégètes de la Bible de Jérusalem (BIBJ) observent à ce sujet : *Lier et délier sont deux termes techniques du langage rabbinique qui s'appliquent premièrement au domaine disciplinaire de l'excommunication, dont on condamne (lier) ou absout (délier) quelqu'un, et ultérieurement aux décisions doctrinales ou juridiques, avec le sens de défendre (lier) ou permettre (délier).* Ces mots désignent ainsi toute obligation, non seulement celles qui découlent d'actes juridiques, mais celles qui procèdent d'une **adhésion** intérieure comme la foi. Le lien symbolise dans ce cas l'obligation, non plus seulement imposée par le pouvoir, mais voulue librement par les différentes parties qui se sentent unies entre elles. Il y a un renversement de la symbolique : le lien et la liberté ne sont plus antinomiques ; le lien devient adhésion

volontaire. **Dans** ce contexte évangélique, le lien est en connexion avec le pouvoir des clefs\* et avec les portes\* de l'Hadès ou du Royaume des Cieux. Le respect du lien ouvre la porte du Royaume ; l'infidélité aux liens conduit aux portes de l'Hadès.

## LIERRE

L'un des ornements habituels de Dionysos\* : vert en toute saison, il symbolise la permanence de la **force végétative** et la **persistance du désir**. De nombreuses statuettes de Tanagra s'ornent de feuilles et de baies de lierre. Elles assuraient leurs détenteurs de la protection du dieu. Est-ce pour cela que l'on a fait du lierre un symbole féminin, révélant un besoin de protection ?

Dionysos se servait de lierre, comme de la vigne, pour émouvoir d'un délire mystique les femmes qui se refusaient à son culte ; mais une fois saisies par les effluves du dieu, comme le furent les Minyades (GRID, 229), elles couraient rejoindre les Bacchantes\* dans les montagnes.

Le lierre était également consacré à Attis, dont la déesse de la terre et des moissons, Cybèle\*, était amoureuse ; il représentait le cycle éternel de la mort et des renaissances, le mythe de l'éternel retour.

## LIÈVRE-LAPIN

1. Il faut penser à l'extrême importance du bestiaire lunaire dans cette tapisserie sous-jacente de la rêverie profonde, où se sont inscrits les archétypes du monde symbolique, pour comprendre la signification des innombrables lièvres et lapins, mystérieux, familiers, et souvent inconvenants compagnons des clairs de lune de l'imaginaire. Ils hantent toutes nos mythologies, nos croyances, nos folklores. Jusque dans leurs contradictions tous se ressemblent, comme se ressemblent les images de la lune. Avec elle, lièvres et lapins sont liés à la vieille divinité Terre-Mère, au symbolisme des eaux fécondantes et régénératrices, de la végétation, du renouvellement perpétuel de la vie sous toutes ses formes. Ce monde est celui du grand mystère où la vie se refait à travers la mort. L'esprit, qui n'est que diurne, s'y heurte, saisi à la fois d'envie et de crainte devant des créatures, qui prennent nécessairement pour lui des significations ambiguës.

Lièvres et lapins sont lunaires, parce qu'ils dorment le jour et gambadent la nuit, parce qu'ils savent, à l'instar de la lune, apparaître et disparaître avec le silence et l'efficacité des ombres, enfin parce qu'ils sont à tel point prolifiques que c'est leur nom que M. Larousse a choisi pour illustrer le sens de ce mot.

2. La lune en arrive à devenir parfois elle-même un lièvre. Ou du moins le lièvre est-il souvent considéré comme une kratophanie de la lune. Pour les Aztèques, les taches de l'astre provenaient d'un lapin qu'un dieu avait jeté à sa face, image dont la signification sexuelle est aisément perceptible. En Europe, en Asie, en Afrique. ces taches **sont** des lièvres ou lapins, ou bien un Grand Lapin, ainsi qu'il appert encore aujourd'hui dans la comptine :

*J'ai vu dans la lune  
trois petits lapins  
qui mangeaient des prunes  
en buvant du vin  
tout plein.*

Quand il n'est pas la lune elle-même, le lapin ou le lièvre est son complice ou son proche parent. Il ne peut être son époux, car il faudrait pour cela qu'ils possèdent une nature contraire ; mais il est son frère ou son amant, cas dans lequel leurs rapports ont quelque chose d'incestueux, c'est-à-dire de sacré **gauche**. Les années lapin du calendrier aztèque sont gouvernées par Vénus, frère aîné du soleil, qui commet l'adultère avec sa belle-sœur Lune (THOH). Pour les Maya-Quiche, ainsi qu'en témoigne le **Popol-Vuh**, la déesse Lune se trouvant en danger fut secourue et sauvée par un héros Lapin ; le Codex Borgia illustre cette croyance en rapprochant dans un même hiéroglyphe l'effigie d'un lapin de celle d'une jarre

d'eau, qui représente l'astre proprement dit (GIRP, 189-190). En sauvant la Lune, le Lapin sauve le principe du renouvellement cyclique de la vie, qui gouverne également sur terre la continuité des espèces végétales, animales et humaines.

3. Le Lapin — et plus souvent encore le Lièvre — devient ainsi un Héros Civilisateur, un Démonstrateur, ou un ancêtre mythique. Tel apparaît **Menebuch**, le *Grand Lapin* des Algonquins **Ojibwa** et des Sioux **Winebago**. Possesseur du secret de la vie élémentaire, qui était déjà reconnu à cet animal dans la glyptique égyptienne (Enel, *La langue sacrée*, Paris, 1932), il met ses connaissances au service de l'humanité : **Menebuch** *apparut sur terre sous les traits d'un lièvre et permit à ses oncles et tantes, c'est-à-dire à l'espèce humaine, de vivre, comme ils le font aujourd'hui. C'est à lui que remontent les arts manuels. Il combattit les monstres aquatiques des profondeurs ; après un déluge, il recréa la terre et, à son départ, la laisse dans son état actuel* (MULR, 253). C'est parce qu'il participe de l'inconnaissable, de l'inaccessible, sans cesser pour autant d'être un *voisin*, un familier de l'homme sur cette terre, que le lapin ou lièvre mythique est un intercesseur, un intermédiaire entre ce monde et les réalités transcendantes de l'autre. Il n'existe pas d'autre lien que **Menebuch** entre les hommes et l'invisible Grand Manitou, divinité suprême ouranienne qui constitue, tout comme Yahvé, une représentation du **Père** archétypal (voir KRIE, 61). **Menebuch** est donc un **Héros-Fils**, ce qui le rapproche du Christ, selon Gilbert Durand : *Pour les nègres d'Afrique et d'Amérique comme pour certains Indiens, la lune est lièvre, animal héros et martyr, dont l'ambiance symbolique est à rapprocher de (agneau chrétien, animal doux et inoffensif, emblème, du Messie lunaire, du fils, par opposition au guerrier conquérant et solitaire* (durs, 339). Les Algonquins, après leur évangélisation, ont effectivement reconduit **Menebuch** sous la forme de Jésus-Christ. Radin voit ici l'expression archétypale du deuxième stade de la conception du Héros, après le **Trickster** ou joueur de tours, proche parent du **Bateleur\*** des Tarots, dont les motivations sont purement instinctives ou enfantines (JUNS, 112 sq.). **Menebuch**, précise Radin, *est un animal faible, qui lutte cependant et est prêt à sacrifier son caractère enfantin à une évolution future* (IBID., 118).

4. La mythologie égyptienne renforce cette induction quand elle donne les apparences du lièvre au grand initié **Osiris**, qui est, comme on le sait, dépecé et jeté dans les eaux du Nil pour assurer la régénération périodique. Aujourd'hui encore, les paysans shiites d'Anatolie expliquent l'interdit alimentaire dont est frappé le lièvre, en disant que cet animal est la réincarnation d'Ali ; or ils considèrent Ali comme le véritable intercesseur entre Allah et les Croyants, auxquels ce saint héros a sacrifié ses deux fils ; ce que souligne en termes précis le distique ésotérique des derviches Bektachi : *Mohammed est la chambre, Ali est le seuil*. On peut encore citer en Inde la **Shesha-jâtaka**, où le **Bodhisattva** apparaît sous la forme d'un lièvre pour se jeter en sacrifice dans le feu.

5. Le lièvre qui, comme la lune, **meurt** pour renaître, est devenu de ce fait dans le Taoïsme, le **préparateur de la drogue d'immortalité**.

On le représente au travail à l'ombre d'un figuier\*, broyant des simples dans un mortier\*. Les forgerons chinois utilisaient son fiel pour la fonte des lames d'épée : il était censé communiquer force et éternité à l'acier, pour ces mêmes raisons qui faisaient qu'en Birmanie on le considérait comme l'ancêtre de la dynastie lunaire.

6. L'ambivalence symbolique du lièvre apparaît souvent en des images ou des croyances qui imbriquent si bien les deux aspects — faste et néfaste, gauche et droit — de son symbole, qu'il est difficile de les isoler. Ainsi, on dit en Chine que la hase conçoit en regardant la lune, mais que, si une femme enceinte reçoit les rayons lunaires, son enfant naîtra avec un bec de lièvre. Nous touchons ici à la signification sexuelle diffuse et multiple qui unit lune, lapins et lièvres. Au Cambodge, l'accouplement ou la multiplication des lièvres était censé faire tomber les pluies fertilisantes, qui proviennent également de la lune, étant **yin**. Pour les paysans aztèques ce n'est pas un dieu- lapin mais les **quatre cents lapins**, quatre cents exprimant l'idée même de surnombre, c'est-à-dire d'abondance inépuisable, qui protègent les moissons. Mais ces familières petites divinités agraires, que servaient un

nombre égal de prêtres, étaient aussi les maîtres de la paresse et de l'ivrognerie, toutes deux habitudes que combattait très sévèrement le rigide code civil mexicain. La même ambivalence symbolique se retrouve dans la signification augurale des années-lapin du calendrier : elles peuvent être indifféremment bonnes ou mauvaises car *le lapin saute d'un côté et de l'autre* (SOUP, THOH).

7. Tout ce qui est lié aux idées d'abondance, d'exubérance, de multiplication des êtres et des biens porte aussi en soi des germes **d'incontinence**, de gaspillage, de luxure, de démesure. Aussi l'esprit, à un moment donné de l'histoire des civilisations, s'insurge-t-il contre les symboles de la vie élémentaire qu'il voudrait contrôler ou endiguer. Il craint en effet que ces forces, naturellement agissantes et positives dans l'enfance de l'homme et du monde, ne détruisent ensuite ce qui se sera édifié grâce à elles. A ce que l'on pourrait nommer *l'âge de raison*, les peuples s'élèvent contre les religions animistes. Elles frappent alors le lièvre d'un tabou. Dans le Deutéronome et le Lévitique, il est stigmatisé et interdit comme l'impur. Les Celtes d'Irlande et de Bretagne, sans aller si loin, *l'élevaient pour leur plaisir, mais ne consommaient pas sa chair*, mentionne César. Des interdits semblables sont attestés chez les Baltes, dans toute l'Asie et jusqu'en Chine. Si l'on repense à **Menebuch** et à **Trickster**, on peut alors imaginer que le lièvre est symboliquement associé à la puberté, qui n'a plus les excuses de l'enfance, mais en produit les premiers fruits. Singes et renards, dans le bestiaire séléniq, sont les plus proches voisins des lièvres et lapins. Tous sont les compagnons d'Hécate\* qui nourrit la *jeunesse*, mais hante les carrefours\*, et finalement invente la sorcellerie. A.G.

## LIGNE

*Pour l'artiste africain, la ligne est une abstraction tout comme le point\*. Elle raconte l'homme et désigne la piste où cheminent les tribus. Chez les Tchokwé, elle désigne même une file d'hommes en marche, et on l'appelle Mukana. Des objets rituels, en forme de peignes\*, semblent une schématisation de droites parallèles coupées par une barre rigide. En réalité, ils représentent des passants (MVEA, 96), On peut se demander si ce sont là de simples conventions traditionnelles ou des symboles proprement dits ; les opinions varieront selon le niveau de l'interprétation auquel on se placera devant ces images.*

## LILITH

1. Dans la tradition kabbalistique, Lilith serait le nom de la femme créée avant Eve, en même temps qu'Adam, non pas d'une côte de l'homme, mais elle aussi directement de la terre. *Nous sommes tous les deux égaux, disait-elle à Adam, puisque nous venons de la terre. Là-dessus, ils se disputèrent tous deux et Lilith, qui était en colère, prononça le nom de Dieu et s'enfuit pour commencer une carrière démoniaque.* Selon une autre tradition, Lilith serait une première Eve ; *Caïn et A bel se sont disputé la possession de cette Eve, créée indépendamment d'Adam et donc pas parente avec eux.* Certains voient ici des traces de l'androgynie\* du premier homme et de l'inceste\* des premiers couples.

2. Lilith deviendra l'ennemie d'Eve, l'instigatrice des amours illégitimes, la perturbatrice du lit conjugal. Son domicile sera fixé dans les profondeurs de la mer et des objurgations tendent à l'y maintenir pour l'empêcher de troubler la vie des hommes et des femmes sur terre :

*Arrête, arrête !  
N'entre pas et ne sors pas !  
Rien de toi et rien en toi !  
Retourne, retourne, la mer gronde,  
Ses vagues t'appellent.  
(Dans SCHS, 173 et passim).*

3. En tant que femme supplantée ou abandonnée, au bénéfice d'une autre femme, Lilith représentera les haines antifamiliales, la haine des couples et des enfants ; elle rappelle l'image tragique des La\* mies\* dans la mythologie grecque. Elle n'a pu s'intégrer dans les cadres de l'existence humaine, des relations interpersonnelles et communautaires ; elle est

rejetée dans l'abîme, au fond de l'océan où elle ne cesse d'être tourmentée par une perversion du désir, qui l'éloigné de la participation aux normes. Lilith est *la faunesse nocturne qui tentera de séduire Adam et engendrera les créatures fantomatiques du désert, la nymphe vampirique de la curiosité, qui à volonté met ou ôte ses yeux, et qui donne aux enfants des hommes le lait vénéneux des songes* (AMAG, 199).

## LIMBES

1. Imaginés apparemment par les traditions orphiques. Virgile les place à l'entrée des enfers (*Enéide*, 6, 426-429), lieu de séjour des enfants mort-nés ou qui n'ont vécu que peu de temps : ... *voix et immense vagissement, âmes des enfants qui pleurent, de ces petits êtres qui ne connurent pas la douceur de vivre et qu'un jour de-malheur arracha, au seuil même de l'existence, du sein de leur mère, pour les plonger dans la nuit précoce du tombeau* (trad. A. Bellessort). Cette idée des limbes a été reprise dans le christianisme pour désigner le lieu où descendent les âmes des enfants morts sans baptême, où ils souffrent les conséquences du péché originel ; le Heu également qui serait réservé aux âmes d'adultes, qui auraient vécu conformément à la loi naturelle et qui, faute de la grâce surnaturelle, seraient privées de la béatitude éternelle. Mais cette idée, controversée au sein même de l'Eglise catholique, ne s'impose pas à la foi des chrétiens avec une netteté parfaite. Les limbes symboliseraient seulement, dans l'acception courante, l'antichambre du paradis ou les préparatifs d'une ère nouvelle de civilisation.

2. Dans l'image qui est ici reproduite on voit le Christ qui est descendu aux limbes et qui de sa croix\* de résurrection renverse la porte des enfers. *Il tire de ce lieu de souffrance les premiers justes, à la tête desquels s'avancent Adam (qu'il tient par la main) et Eve. Les démons hurlent ; ils grincent des dents en voyant le Christ qui foule aux pieds un des leurs et qui leur arrache ce qu'ils croyaient leur proie* (DIDH, 370). Un monstre issu des abîmes apporte dans sa gueule les morts qui viennent de trépasser. L'enfer ressemble à une forteresse, avec des cheminées par où s'échappent des flammes. Cette image symbolise la délivrance par la Croix et rappelle la descente du Christ dans les limbes, où certains détenus, tout au moins, purent bénéficier de la Rédemption.

## LINGA

Le mot **linga** signifie *signe*. Mais nous avons noté que sa racine était la même que celle de **langalâ** (charrue\*), racine qui désigne à la fois **la** bêche et le phallus. Le **linga** est donc bel et bien un phallus et le symbole de la procréation. Encore faut-il remarquer que Pérotisme lui est totalement étranger. La *forme subtile* nommée **linga-sharîra** s'oppose toujours à **sthûla-sharîra**, qui est *la forme grossière*.

1. La base du **linga**, cachée dans le socle, est carrée ; la partie médiane est octogonale, la partie supérieure cylindrique : elles correspondent respectivement à **Brahma, Vishnu, et Rudra**, mais aussi à la terre, au monde intermédiaire et au ciel. **Le linga** dans son ensemble est le symbole de **Çiva en** tant que principe causal, en tant que *procréateur*. Le **linga** n'appartient pas à **Çiva : il est Çiva**. Mais le **linga**, seul, appartient au domaine de l'informel, du *non-manifeste*. Seule, sa dualité avec la **yoni**, qui figure l'organe génital féminin, permet de passer du principe à la manifestation. La **yoni** (matrice\*) est l'autel, la **cuve** entourant le **linga** ; elle est le réceptacle de la *semence*.

La fertilisation de la terre s'exprime idéalement par les **linga** naturels, *existant par eux-mêmes*, pierres dressées au sommet des montagnes (ainsi les **Lingaparvata** du Founan et du Champa) qui évoquent de façon frappante le *bétyle\**, ou **Beïth-el** (= Maison de **Dieu**) de Jacob, sur lequel le patriarche versa de **l'huile**, comme on verse de l'eau sur **les linga**. La parenté symbolique de l'œuf et du **linga** montre en outre que ces **Swâyambhuva-linga** sont bien des **omphalos**, *des nombrils\* du monde*, où se résument toutes les possibilités de la manifestation. Au Japon, on enterre de petites représentations phalliques, en pierre ou **en terre**, pour la prospérité des champs.

**2. Le linga**, symbole *central*, est aussi un symbole *axial*. Le **linga** de lumière manifesté par **Çiva**, dont le sanglier-Brahmâ cherche la base et l'**oie-Vishnu** le sommet, coïncide bien avec l'Axe du monde. C'est pourquoi **Vishnu et Brahmâ** apparaissent respectivement comme des gardiens du zénith et du nadir. **Dans** maints temples en forme du **mandata** (on en trouve notamment à Angkor) le **linga** central s'entoure de huit **linga** secondaires, qui correspondent aux huit hypostases de **Çiva (astamurti)**, mais aussi aux points cardinaux et aux points intermédiaires, ainsi qu'aux huit **graha** entourant le soleil. Ce n'est pas le seul cas où **Çiva**, associé généralement à la lune, assume en fait un rôle solaire.

Symbolisme axial encore : dans le **Yoga**, au milieu du *centre-racine (muladhâra-chakra)*, qui correspond à la **yonî**, est visualisé un *linga de lumière*, autour duquel s'enroule le serpent de la **Kundalini**. **Ce linga** est le pouvoir de la connaissance ; l'union du **linga** et de la **yonî** engendre la connaissance. Au cours de l'expérience yoguïque, la colonne de lumière s'élève jusqu'à la *couronne de la tête* et la traverse : elle s'identifie au **linga** flamboyant de **Çiva**.

L'alchimie indienne constitue des **linga** de mercure : c'est que l'alchimie est d'origine Çivaïte, que le mercure correspond à la lune, et par conséquent à Çiva.

On notera encore que le symbole du **linga** paraît subsister dans le rite cambodgien du **popil** : il s'agit d'une circumambulation, accomplie en portant un plateau (**yonî**) surmonté d'une bougie allumée (**linga**) (BHAB, DANA, ELIF, MALA, PORA). P.G.

**3.** Beaucoup d'adorateurs de Çiva ne voient dans le linga que *l'archétype de l'organe générateur* ; d'autres le considèrent comme *un signe, une icône de la création et de la destruction rythmiques de l'Univers qui se manifeste dans les formes et se réintègre périodiquement dans l'unité primordiale, pré-formelle, afin de se régénérer* (ELIT, 20). Les deux conceptions s'unissent dans la complémentarité des symboles. En Chine, c'est une pièce de jade, en forme de triangle allongé, Kuei, qui équivaut au linga hindou. Celui-ci se retrouve fréquemment au centre des temples, aux carrefours, aux sommets, rappelant le mystère de la vie et le caractère sacré de l'acte de procréation : il symbolise les hiérogamies (mariages sacrés).

## LION

Le lion est symbole de puissance, de souveraineté, symbole aussi du soleil, de l'or, de la force pénétrante de la lumière et du verbe.

**1.** Krishna, dit la Gîta, est le *lion parmi les animaux* (1.0, 30) ; le Bouddha est le *lion des Shakya* ; le Christ est le *lion de Juda*. Le lion sert de trône au Bouddha, et aussi à Kubjîkâ, aspect de Dévi. Il est la puissance de la shakti, de **l'énergie divine**. Il est la forme de l'avatâra Nara-simha (*homme-lion*), la force et le courage, le destructeur du mal et de l'ignorance. Souveraineté, mais aussi puissance du Dharma, le lion correspond à Vairocana, suprême Bouddha *central*, et encore à Manjusri, le porteur de la connaissance. Le Bouddha *rugit du rugissement du lion* — comme le **Brihaspati** védique — : *Quand il enseigne le Dharma à une assemblée, c'est en effet son rugissement de lion* (Anguttaranikâya, 5, 32). Ce qui traduit la puissance de la loi, son pouvoir d'ébranlement et d'éveil, sa propagation dans l'espace et le temps.

**2.** Symbole de puissance, le lion est aussi celui de la **justice** : d'où les lions du tronc de Salomon, du trône des rois de France, de celui des évêques médiévaux. Il est ainsi le symbole du Christ- Juge ; celui aussi du Christ-Docteur, lorsqu'il porte le livre ou le rouleau. On sait qu'il est, dans la même perspective, l'emblème de l'évangéliste saint Marc. Le *lion de Juda* dont il est question tout au long de l'Écriture, depuis *Genèse*, 49, 8, se lève en la personne du Christ. C'est lui, dit l'*Apocalypse* (5, 5), qui *a vaincu pour ouvrir le livre et ses sept sceaux*. Plus précisément, dans l'iconographie médiévale, la tête et la partie antérieure du lion correspondent à la nature divine du Christ, la partie postérieure — qui fait contraste par sa relative *faiblesse* — à la nature humaine.

**3.** Il convient cependant d'ajouter que la puissance du lion comporte un aspect négatif : c'est, dit saint Jean de la Croix, *l'impétuosité de l'appétit irascible*, la force instinctive,

incontrôlée ; le lion *ventru*, sur lequel **Çiva** pose le pied est le symbole de l'avidité. Le double aspect, lumineux et obscur, des symboles fait, comme l'a noté saint Hippolyte, que le lion est à la fois le symbole du Christ et celui de l'Antéchrist. L'analyse en fera parfois le symbole d'une pulsion sociale pervertie : la tendance à dominer en despote, à imposer brutalement sa force ou son autorité.

4. Le lion extrême-oriental, animal purement emblématique, a de profondes affinités avec le dragon\*, auquel il lui arrive de s'identifier. Il joue un rôle de **protection** contre les influences malfaisantes. Des danses du lion (Shishimai) ont lieu au Japon le 1<sup>er</sup> janvier et certains jours de fête. Elles se déroulent devant les sanctuaires shintoïstes au travers des rues et jusque dans les maisons particulières. Des musiciens accompagnent les danseurs. Ceux-ci portent un masque en forme de lion. Un homme porte le masque et deux ou trois autres figurent le corps sous un drap. La tête du lion est rouge. Ce lion est censé chasser les démons et apporter la santé et la prospérité aux familles, aux villages, aux communes.

5. La lionne de l'iconographie hindoue (**shardûla**) est un animal solaire et une manifestation du Verbe. Elle traduit l'aspect redoutable de la **Maya**, la puissance de manifestation (BURA, COON, CHAV, DANA, DEVA, DURV, GOVM, GUEM, GUER, EVAB, KRAS, MALA, MUTC, ORIC, SECA). P.G.

6. En Egypte, les lions, animaux solaires, étaient souvent représentés par couple dos à dos : chacun d'eux regardait l'horizon opposé, l'un à l'est, l'autre à l'ouest. Ils en vinrent à symboliser les deux horizons et la course du soleil d'une extrémité à l'autre de la terre. Surveillant ainsi l'écoulement du jour, ils représentaient Hier et Demain. *Et, puisque le voyage infernal du soleil le menait de la gueule du Lion d'Occident à celle du Lion d'Orient, d'où il renaissait au matin, ils devinrent l'agent fondamental du rajeunissement de l'astre* (POSD, 151). D'une façon plus générale, ils symbolisèrent ce **rajeunissement de vigueur**, qu'assura l'alternance de la nuit et du jour, de l'effort et du repos.

De même, dans d'autres aires culturelles, *le lion dévorant périodiquement le taureau\* exprime depuis des millénaires la dualité antagoniste fondamentale du jour et de la nuit, de Vête et de l'hiver* (CHAS, 53). Il en viendra à symboliser, non seulement le retour du soleil et le rajeunissement des énergies cosmiques et biologiques, mais les renaissances elles-mêmes. Des tombeaux chrétiens seront ornés de lions. *A lui seul, le lion est un symbole de résurrection* (CHAS, 278).

7. On trouve souvent dans des contes populaires bretons, le lion comme gardien **d'un château** mystérieux ou d'un seuil d'accès malaisé. C'est à peu près avec le *Chevalier au lion* des romans arthuriens, le seul témoignage qu'on ait de la présence du lion dans le répertoire symbolique celtique. L'animal est étranger au domaine des Celtes et son rôle est tenu, dans la tradition celtique primitive, par **l'ours\*** (CHAB, 35-53).

8. Le lion est une des figures allégoriques les plus fréquemment employées, tant par la tradition islamique que par la tradition chrétienne. Ali, gendre de Mohammed, magnifié par les Shiïtes, est *le Lion d'Allah*. Le Pseudo-Denys l'Aréopagite, d'autre part, explique que la théologie donne à certains anges l'aspect du lion : la forme du lion fait entendre l'autorité et la force invincibles des saintes intelligences, *cet effort souverain, véhément, indomptable pour imiter la majesté divine, et le secret tout divin qui est donné aux anges d'envelopper le mystère de Dieu d'une obscurité majestueuse, en dérobant saintement aux regards indiscrets les traces de leur commerce avec la divinité*, comme le lion qu'on dit effacer dans sa course l'empreinte de ses pas, quand il fuit devant le chasseur. Il renvoie à l'Apocalypse, où le premier des quatre *êtres vivants remplis d'yeux devant et derrière* qui entourent le trône céleste est dépeint sous l'apparence d'un lion, et à Ezéchiel (1, 4-15), où le char de Yahvé apparaît avec quatre animaux, *semblables à des charbons de feu ardent* qui ont chacun quatre faces, dont une face de lion.

9. La quiétude et la sérénité associées à la force font du lion une allégorie du **Savoir Divin** pour les Bambaras. Le titre de lion correspond à la noblesse dans la hiérarchie sociale traditionnelle de ce peuple ; elle n'a pour supérieurs que les prêtres-savants. La même

terminologie est employée pour définir les grades élevés de la confrérie initiatique du Koré (ZHAB). Le lion est au sacré ce que la hyène\* est au profane.

**10.** Le lion est le cinquième signe du Zodiaque, occupant le milieu de l'été (23 juillet-22 août), caractérisé par l'épanouissement de la nature sous les chauds rayons du Soleil, qui est son *maître* planétaire. Cœur du Zodiaque, ce signe exprime la joie de vivre, l'ambition, l'orgueil et l'élévation.

Avec le Lion, nous revenons au Feu-élément ; mais du Bélier au Lion s'élabore la métamorphose du principe qui, de puissance animale brute, instantanée et absolue comme l'étincelle ou l'éclair, se fait puissance déployée, pour devenir **force maîtrisée et disponible**, comme la flamme irradiante dans le plein de la chaleur et de la lumière. Nous passons d'ailleurs des aurores du printemps à la magnificence des pleins midis d'été. Le signe est représenté par la majestueuse créature du roi des animaux, emblème de la puissance souveraine, de la force noble, et il est accouplé au Soleil, le signe et l'astre étant symboliques de la vie sous les aspects de la chaleur, de la lumière, de l'éclat, de la puissance et de l'aristocratie rayonnante. Aussi, la partition léonienne est-elle semblable à une ode triomphale en ors cuivrés, flamboiement des ardeurs vitales. A ce type zodiacal correspond le caractère à la plus haute puissance : le Passionné, être de volonté par la pression du besoin et du goût d'agir, cette force d'émotif-actif étant disciplinée et orientée vers un but et servant des ambitions à portée lointaine. C'est une forte nature, née pour faire chanter la vie à pleine voix et pour trouver sa suprême raison de vivre, en faisant éclater une note retentissante au firmament de son destin. Cette puissance peut s'exercer en étalement horizontal et donne un type herculéen tout en réalisme, en efficacité, en vigueur concrète, en présence physique. Mais elle peut aussi se déployer en tension verticale et donne un type apollonien, idéaliste, en qui les puissances lumineuses tendent à régner sans partage. A.B.

## LIS

Le lis est synonyme de blancheur et, en conséquence, de pureté, d'innocence, de virginité. On le trouve chez Bœhme ou chez Silesius comme symbole de la pureté céleste : *Le fiancé de ton âme désire entrer ; Heurts : il ne vient pas que les lis ne fleurissent.*

**1.** Toutefois, le lis se prête à une interprétation toute différente. Il serait le terme de la métamorphose d'un mignon d'Apollon, Hyacinthes, et rappellerait à ce titre des amours interdites : mais il s'agit ici du lis martagon (le lis rouge). C'est en cueillant un lis (ou un narcisse) que Perséphone fut entraînée par Hadès, épris d'elle, par une ouverture soudaine du sol, jusqu'en son royaume souterrain ; le lis pourrait à ce titre symboliser la tentation ou la porte des Enfers. Dans sa *Mythologie des plantes*, Angelo de Gubernatis estime qu'on attribue le lis à Vénus et aux Satyres, sans doute à cause du pistil honteux et, par conséquent, le lis est un symbole de la génération ; ce qui, selon cet auteur, l'aurait fait choisir par les rois de France comme symbole de prospérité de la race. Outre cet aspect phallique, Huysmans dénonce dans *La Cathédrale* ses capiteux effluves : *son parfum est absolument le contraire d'une senteur chaste ; c'est un mélange de miel et de poivre, quelque chose d'acre et de doux, de pâle et de fort ; cela tient de la conserve aphrodisiaque du Levant et de la confiture érotique de l'Inde.* On pourrait ici rappeler les correspondances baudelairiennes de ces parfums : *qui chantent les transports de l'esprit et des sens.* Ce symbolisme est plutôt lunaire et féminin, comme Mallarmé Ta si bien senti :

*Et tu fis la blancheur sanglotante des lis  
Qui roulant sur des mers de soupirs qu'elle effleure  
À travers l'encens bleu des horizons pâlis  
Monte rêveusement vers la lune qui pleure !*

Ce symbolisme se précise encore en s'intériorisant, dans un autre poème, **Hérodiade** :

*...j'effeuille  
Comme près d'un bassin dont le jet d'eau m'accueille  
Les pâles lys qui sont en moi...*

2. La symbolique des eaux s'ajoute ici à celle de la lune et des rêves pour faire du lis la fleur de l'amour, d'un amour intense, mais qui, dans son ambiguïté, peut être irréalisé, ou refoulé ou sublimé. S'il est sublimé, le lis est la fleur de gloire.

Cette notion n'est pas étrangère à l'équivalence qu'on peut établir entre le lis et le lotus\*, élevés au-dessus des *eaux* boueuses et informelles. Il s'agit alors d'un symbole de la réalisation des possibilités antithétiques de l'être. Peut-être faut-il interpréter en ce sens les paroles d'Anchise à Enée, lui prédisant le merveilleux destin de sa race : *Tu seras Marcellus. Donnez des lis à pleines mains, que je répande des fleurs éblouissantes* (Virgile, *Enéide*, 6, 884).

Le lis héraldique à six pétales peut encore s'identifier aux six rayons de la roue\* dont la circonférence n'est pas tracée, c'est-à-dire aux *six rayons* du soleil : (GUEC, GUES) fleur de gloire et source de fécondité.

3. Dans la tradition biblique, le lis est le symbole de l'élection, du choix de l'être aimé :

*Comme le lis entre les chardons,  
telle ma bien-aimée entre les jeunes femmes-*.

(*Cantique des Cantiques*, 1, 2).

Tel fut le privilège d'Israël parmi les nations, de la Vierge Marie parmi les femmes d'Israël. Le lis symbolise aussi l'abandon à la volonté de Dieu, c'est-à-dire à la Providence, qui pourvoit aux besoins de ses élus :

*Observez les lis des champs, comme Us poussent ; ils ne peinent, ni ne filent.* (Matthieu, 6 28). Ainsi abandonné entre les mains de Dieu, le lis est cependant mieux vêtu que Salomon dans toute sa gloire. Il symboliserait l'abandon mystique à la grâce de Dieu.

### LIS (DES VALLEES)

Suivant une interprétation mystique du II<sup>e</sup> s. la vallée du *Cantique des Cantiques* signifie le monde, le lis désigne le Christ. Le lis des vallées est mis en rapport avec l'arbre de vie planté dans le Paradis (voir Origène, *Homélie II sur le Cantique des Cantiques*), C'est lui qui restitue **la vie pure**, promesse d'immortalité et de salut.

### LIT

Symbole de la régénérescence dans le sommeil, et dans l'amour ; il est aussi le lieu de la mort. Le lit de la naissance, le lit conjugal, le lit funéraire sont l'objet de tous les soins et d'une sorte de vénération : centre sacré des mystères de la vie, de la vie en son état fondamental, non à ses degrés les plus développés.

Le lit nuptial était consacré aux génies des ancêtres : d'où son nom de lit *génial*. Le lit participe de la double signification de la terre : il communique et absorbe la vie. Il s'inscrit dans la symbolique d'ensemble de l'horizontalité.

Chez les Dogons, au-dessous du lit nuptial sont placées les graines des semailles ; au-dessus, la couverture des funérailles. L'homme est censé agir comme le génie de l'eau en répandant sa semence fécondante ; la femme contient les graines des semailles. Le lit manifeste ainsi le lien qui unit *l'acte conjugal et l'acte agricole*. Mais l'ancêtre y participe ; c'est pourquoi les époux couchent sous la couverture des funérailles (MYTF, 249).

On retrouve dans la Bible les expressions de lit nuptial et de lit funéraire. Ainsi Ruben est déshonoré pour avoir souillé le lit de son père (*Genèse*, 49, 4) et Jacob étendu sur son lit de mort s'assied, les pieds pendants, afin de pouvoir converser avec ses fils ; agitant ses pieds et de nouveau étendu dans son lit, il expire (*Gen.* 48, 2 ; 49, 32).

Dans la tradition chrétienne, le lit ne signifie pas seulement un lieu de repos sur lequel l'homme s'étend pour accomplir les actes fondamentaux de la vie, selon les anciens usages. Il symbolise le corps (ORIC, 2). Ainsi le paralytique guéri par le Christ reçoit l'ordre de porter son lit, c'est-à-dire d'utiliser son corps affermi par la vertu divine. Le lit peut désigner le corps de péché restauré par la grâce et purifié.

M.-M.D.

## LIVRE

Il serait banal de dire que le livre est le symbole de la science et de la sagesse ; ce qu'il est effectivement, par exemple dans l'art décoratif vietnamien ou dans l'image occidentale du *lion bibliophile*.

1. Le livre est surtout, si nous nous élevons d'un degré, le symbole de l'univers : *L'Univers est un immense livre*, écrit Mohyddm ibn-Arabî. L'expression **Liber Mundi** appartient aussi aux Rose-Croix. Mais le *Livre de Vie* de l'Apocalypse est au centre du Paradis, où il s'identifie à l'Arbre de Vie : les feuilles de l'arbre, comme les caractères du livre, représentent la totalité des êtres, mais aussi la totalité des décrets divins.

**Les livres sibyllins** étaient consultés par les Romains dans les situations exceptionnelles : ils pensaient y trouver les réponses divines à leurs angoisses. En Egypte, **le Livre des morts** est un recueil de formules sacrées, enfermées avec les morts dans leur tombe, pour les justifier lors du jugement et implorer les dieux en vue de favoriser leur traversée des enfers et leur arrivée à la lumière du soleil éternel : *Formule pour sortir au jour*. Dans tous les cas, le livre apparaît comme le symbole du secret divin, qui n'est livré qu'à l'initié.

2. Si l'univers est un livre, c'est que le livre est la Révélation et donc, par extension, la manifestation. Le **Liber Mundi** est en même temps le Message divin, l'archétype dont les divers Livres révélés ne sont que des spécifications, des traductions en langage intelligible. L'ésotérisme islamique distingue parfois entre un aspect *macrocosmique* et un aspect *microcosmique* du livre et établit, entre les deux une liste de correspondances : le premier est effectivement le **Liber Mundi**, la manifestation découlant de son Principe, l'Intelligence cosmique ; le second est dans le cœur, l'Intelligence individuelle.

Le livre est aussi, dans certaines versions de la **Quête du Graal**, identifié à la coupe. Le symbolisme est alors fort clair : la quête du Graal est celle de la *Parole perdue*, de la Sagesse suprême devenue inaccessible au commun des humains (CORT, GUEM, GUEC, GUES, SCHC).  
P.G.

3. Un livre **fermé** signifie la matière vierge. Est-il **ouvert**, la matière est fécondée. **Fermé** le livre conserve son secret. **Ouvert** le contenu est saisi par celui qui le scrute. Le cœur est ainsi comparé à un livre : ouvert il offre ses pensées et ses sentiments ; fermé, il les cache.

Pour les alchimistes (voir **alchimie\***) *Y œuvre est exprimée symboliquement par un livre, tantôt ouvert, tantôt ferme selon qu'elle (la matière, première) a été travaillée ou seulement extraite de la mine. Parfois, lorsque ce livre est figuré, fermé — ce qui indique la substance minérale brute — il n'est pas rare de le voir scellé par sept bandes ; ce sont les marques des sept opérations successives qui permettent de l'ouvrir, chacune d'elles brisant un des sceaux de fermeture. Tel est le Grand Livre de la Nature, qui renferme en ses pages la révélation des sciences profanes et celle des mystères sacrés* (FULC, 193).

## LOKI

Démon Scandinave du feu\* destructeur.

Il a engendré les monstres les plus horribles : le serpent du Midgard ; le loup Fenris, etc. Quand l'univers s'abîmera dans la destruction, Loki triomphera avec un éclat de rire diabolique.

Sa nature double, sa familiarité avec les démons comme avec les dieux, ses pouvoirs sur les puissances du mal, ses traits de ressemblance évidente avec Lucifer posent plus d'un problème. Il symboliserait les compromissions triomphantes et les ruses méchantes, la perversion de l'esprit dans la perfidie.

## LORELEI

Analogue germanique des sirènes de la mythologie grecque. Juchée sur les rochers des rives du Rhin, elle attirait les marins sur les écueils, en les séduisant de ses chants. Cette

ondine symbolise l'enchantement pernicieux des sens qui, en supplantant la raison, conduisent l'homme à sa perte.

### LORIOT

Le loriot est en Chine un symbole du mariage. Dans l'imagerie populaire, le loriot est associé aux fleurs de pêcher pour symboliser le printemps. Associé au chrysanthème, il est parfois aussi, par suite d'une homophonie approximative, un symbole de joie.

Les *oiseaux jaunes*, qui se posent sur la porte de l'Immortel Kiai-tseu T'ouei, sont sans doute des loriots et peuvent être, là encore, en relation avec l'annonce du printemps (DURV, GRAD, KALC).  
P.G.

### LOSANGE (Rhombe)

Symbole féminin (HENL). Des losanges ornent parfois des serpents sur des images amérindiennes. On leur attribue un sens érotique : le losange représente la vulve ; le serpent, le phallus, et ils exprimeraient une philosophie dualiste.

Dès la période magdalénienne, d'après H. Breuil, le losange représente la vulve et, en conséquence, la matrice de la vie. Par extension, il signifie aussi la porte des mondes souterrains, le passage initiatique dans le ventre du monde, l'entrée dans la résidence des forces chthoniennes.

Au Guatemala, les femmes soulignent sa fonction de symbole de la féminité, en le représentant sur leurs vêtements. Les déesses du temple de Palenque portent des robes à rhombes. Il figure également, associé à l'image de la déesse chthonosélénite Chalchiutlicue, au Mexique. Chalchiutlicue, *celle qui a une jupe de pierres précieuses* ou de jade vert, est la déesse des eaux douces, épouse de Tlaloc, le grand Dieu de l'Orage (SOUP, SOUA, GIRP). Sa représentation est souvent associée à celle du jaguar\* en Amérique moyenne : le seul personnage féminin gravé sur une stèle de Copan porte une jupe ornée de rhombes associés à des peaux de jaguar. Dans l'art Maya les taches du jaguar affectent la forme de cercles entourés de rhombes. La carapace de la tortue est souvent représentée ornée de rhombes, la tortue étant généralement la représentation d'une divinité chthono-sélénite : par exemple, chez les Chorti (GIRP).

Un petit ovale, sorte de losange aux angles arrondis, avec un point à l'intérieur de l'une de ses extrémités, représente conventionnellement le *sexe de la jeune fille* chez les Bambaras (ZAHB).

Le losange, dans les figures du marc de café, est signe de bonheur en amour (GRIA).

En Chine, l'un des huit emblèmes principaux et le symbole de la victoire.

Dans une forme très allongée, comme deux triangles isocèles adjacents par leur base, le losange signifierait les contacts et les échanges entre le ciel et la terre, entre le monde supérieur et le monde inférieur.

### LOTUS

1. Le symbolisme du lotus, en Asie orientale notamment, présente de nombreux aspects, mais les principaux résultent de la particularité de cette fleur, qui s'épanouit à la surface des eaux dormantes. Symbole de pureté car, issue d'eaux marécageuses, elle n'est pas souillée par elles : Comme *un lotus pur, admirable, par les eaux n'est point souillé, je ne suis pas souillé par le monde.* (*Anguttara-nikâya*, 2, 39).

Issue de l'obscurité, elle s'épanouit en pleine lumière : c'est le symbole de l'épanouissement spirituel. Les *eaux* étant l'image de l'indistinction primordiale, le lotus figure la manifestation qui en émane, qui éclot à sa surface, comme l'Œuf du monde. Le bouton fermé est d'ailleurs l'équivalent exact de cet œuf, dont la rupture correspond à l'ouverture de la fleur : c'est la réalisation des possibilités contenues dans le germe initial, celle des possibilités de l'être, car le cœur est aussi un lotus clos.

C'est encore, car le lotus traditionnel a huit pétales comme l'espace a huit directions, le symbole de l'harmonie cosmique. On l'utilise en ce sens dans le tracé de nombreux **mandala** et **yantra**. L'iconographie hindoue représente **Vishnu** dormant à la surface de l'océan causal, souvent figuré lui-même par des lotus, symboles ici de l'élément aquatique. Du nombril de Vishnu émerge un lotus dont la corolle épanouie contient **Brahma**, principe de la tendance *expansive* (**rajas**). Il faut d'ailleurs ajouter que le bouton de lotus, comme origine de la manifestation, est aussi un symbole égyptien. Attribut de **Vishnu**, le lotus est remplacé dans l'iconographie khmère par la terre, qu'il représente en tant qu'aspect passif de la manifestation. Pour être précis, l'iconographie de l'Inde distingue le lotus rosé (ou **padma**), celui que nous venons d'envisager, emblème solaire et symbole aussi de la prospérité, du lotus bleu (ou **utpala**), emblème lunaire et Çivaïte.

2. Du point de vue bouddhique, le lotus — sur lequel trône **Sakyamuni** — est la *nature de Bouddha*, non affectée par l'environnement boueux du **samsara**. Le *joyau dans le lotus (mani padme)*, c'est l'univers réceptacle du **dharma**, c'est l'illusion formelle, ou la **Maya**, d'où émerge le nirvana. D'autre part, le Bouddha au centre du lotus (à huit pétales) s'établit au moyeu de la roue (à huit rayons) dont le **padma** est l'équivalent : ainsi s'exprime sa fonction de Chakravartî, telle qu'on peut l'interpréter au Bayon d'Angkor-Thom. Le centre du Lotus est, en d'autres circonstances, occupé par le mont **Meru**, axe du monde. Dans le mythe vishnouïste, c'est la tige du lotus lui-même qui s'identifie à cet axe. Dans le symbolisme tantrique, les sept centres subtils de l'être que traverse l'axe vertébral, celui de la **sushumnâ**, sont figurés comme des lotus à 4, 6, 10, 12, 16, 20 et 1 000 pétales. Le lotus aux *mille pétales* signifie la totalité de la révélation.

3. Le symbolisme extrême-oriental du lotus coïncide dans une large mesure avec celui de l'Inde. Tchou Touen-yi reprend la notion de pureté, y ajoute celles de sobriété et de rectitude, et en fait l'emblème du sage. Plus généralement, l'idée de pureté étant constante, on y ajoute ; la fermeté (rigidité de la tige), la prospérité (luxuriance de la plante), la postérité nombreuse (abondance des graines), l'harmonie conjugale (deux fleurs poussent sur la même tige), le temps passé, présent et futur (on rencontre simultanément les trois états de la plante : bouton, fleur épanouie, graines).

4. Plusieurs organisations chinoises ont pris le lotus (blanc) pour emblème, ainsi qu'une communauté amidiste fondée au IV<sup>e</sup> siècle au mont Lou et une importante société secrète taoïste, à laquelle le symbolisme bouddhique peut servir de *couverture*, mais qui pourrait aussi se référer au symbolisme de l'alchimie interne, car la *fleur d'or* est blanche (BURA, DURV, GRIF, SOUN).  
P.G.

5. Bien que les lotus croissent dans Peau sale, ils donnent naissance dans la vase à des fleurs d'une grande beauté et d'une grande pureté. C'est pourquoi la littérature japonaise utilise cette fleur comme image de la moralité, qui peut demeurer pure et intacte au milieu de la société et de ses vilenies, sans qu'il soit besoin pour elle de retraite en un lieu désert.

6. Dans l'iconographie égyptienne, le lotus épanoui, comme le phénix\*, symbolise la naissance et les renaissances. Le lotus est le premier-né des eaux primordiales ; puis, le démiurge et le soleil *ont jailli du cœur du lotus*. En Egypte, c'est le lotus bleu qui était considéré comme le plus sacré : *il offrait une senteur de vie divine : sur les parois des hypogées thébains, on verra l'assemblée familiale des vivants et des morts respirer gravement la fleur violacée, en un geste où se mêlent la délectation et la magie de la renaissance* (POSD, 154).

## LOUP (LOUVE)

Loup est synonyme de sauvagerie et louve de débauche. Mais ce sont là notions sommaires. La seconde est surtout connue comme la nourrice de Romulus et Remus, comme l'emblème de Rome.

1. Le symbolisme du loup, comme beaucoup d'autres, comporte deux aspects : l'un féroce et *satanique*, l'autre bénéfique. Parce qu'il voit la nuit, il est symbole de **lumière**. C'est

sa signification chez les Nordiques et chez les Grecs où il est attribué à Belen ou à **Apollon (Apollon lycien)**. Le symbolisme lumineux du loup, usuel dans les pays septentrionaux, n'apparaît pas dans le domaine celtique qui a identifié Lug (équivalent ou homologue d'Apollon) et le lynx (et non le loup). Le loup n'a pas, du reste, en irlandais, de nom particulier et le mot qui sert à le désigner, **faol**, s'applique quelquefois au chien. Le jeu de mots que l'on fait quelquefois entre le breton bleiz *loup* et le nom de Blois ou de saint Baise ne peut dépasser le stade de la signification analogique (CHAB, 303-313).

L'aspect lumineux du loup en fait un symbole solaire. Le loup a aussi chez les Mongols un caractère nettement *céleste* ; il est l'ancêtre de Gengis-Khan. La Chine connaît également un *Loup céleste* (l'étoile Sirius) qui est le gardien du Palais céleste (la Grande Ourse). Ce caractère *polaire* se retrouve dans l'attribution du loup au Nord. On remarque toutefois que ce rôle de gardien fait place à l'aspect féroce de l'animal : ainsi, dans certaines régions du Japon l'invoque-t-on comme protecteur contre les autres animaux sauvages. Il évoque une idée de force mal contenue, se dépensant avec fureur, mais sans discernement. L.G.

2. Le loup est un obstacle sur la route du pèlerin arabe, la louve sur celle de Dante, où elle prend les dimensions de la bête de l'**Apocalypse**. L'iconographie hindoue n'y voit qu'un animal de mauvais augure et l'attribue aux divinités sous leur aspect sinistre. La voracité de l'animal s'exprime par le rapport du loup avec le péché, et de la louve avec la passion, le désir sensuel. Le loup est une des formes données à Zeus (Lykaïos), à qui on immolait en sacrifice des êtres humains, aux temps où régnait la magie agricole, pour mettre un terme aux sécheresses, aux fléaux naturels de toute sorte : Zeus déversait alors la pluie, fertilisait les champs, dirigeait les vents (ELIT, 76).

3. La gueule du loup, dans la mythologie Scandinave, est un symbole de réintégration cyclique, ce qu'il faut sans doute rapprocher du *loup avaleur de la caille* dont parle le **Rig-Veda**. Si la caille\* est, comme nous l'avons noté, un symbole de lumière, la gueule du loup est la nuit, la caverne, les enfers, la phase de **pralâya** cosmique ; la délivrance de la gueule du loup, c'est l'aurore, la lumière initiatique faisant suite à la *descente aux enfers*, le **kalpa** (CHRC, DANA, DEVA, GUED, GUES, MALA, MASR, RESE, SOUN. P.G.

4. La force et l'ardeur au combat font du loup une allégorie guerrière pour de nombreux peuples : *Je suis le loup solitaire, je rôde en maints pays* dit un chant de guerre des Indiens de la prairie nord-américaine (ALEC, 233). De semblables métaphores abondent dans la poésie turque et mongole. Parmi ces peuples, le mythe du *loup bleu* revêt une importance fondamentale ; ce loup bleu ou loup céleste est une cratophanie de la **lumière ouranienne**, de la foudre ; il est le partenaire de la biche blanche ou fauve, représentant la terre, dans la hiérophanie terre-ciel, d'où naissent, entre autres héros et chefs de lignées, Gengis-Khan.

5. Au loup bleu céleste, créateur des dynasties mongoles et chinoises, s'oppose la louve de Romulus et Remus, terrienne, elle, sinon chthonienne. Mais dans un cas comme dans l'autre, cet animal reste associé à l'idée de **fécondité**. La croyance populaire, en pays turc, a jusqu'à nos jours conservés cet héritage. Ainsi parmi les bézoards appréciés par les Yakoutes, en Sibérie, celui du loup est considéré comme le plus puissant ; en Anatolie, c'est-à-dire à l'autre extrémité de l'extension géographique des peuples altaïques, on voit encore des femmes stériles invoquer le loup pour avoir des enfants. Au Kamchatka à *la fête annuelle d'octobre, on fait une image de loup en foin et on la conserve un an pour que le loup épouse les filles du village ; chez le\* Samoyèdes on a recueilli une légende qui met en scène une femme qui vit dans une caverne avec un loup* (ROUF, 328-329).

6. Le loup comme le chien\* remplit également un rôle de psychopompe. Un mythe des Algonquins le présente comme un frère du démiurge Menebuch *le grand lapin\**, régnant à l'Ouest, sur le royaume des morts (MULR, 253). Cette même fonction de psychopompe lui était reconnue en Europe, comme en témoigne ce chant mortuaire roumain :

*Paraîtra encore  
Le loup devant loi*

*Prends-le pour ton frère  
Car le loup connaît  
L'ordre des forêts*

...  
*Il te conduira  
Par la route plane  
Vers un fils de Roi  
Vers le Paradis*

*(Trésor de la poésie universelle, par R. Caillots et J.C. Lambert, Paris, 1958).*

7. Le loup existe déjà en tant que divinité infernale, dans la mythologie gréco-latine : c'est la louve de Mormolycé, nourrice de l'Achéron, dont on menace les enfants, exactement, comme, de nos jours, on évoque *le grand méchant loup* (GRID, 303 a) ; c'est le manteau de peau de loup dont se revêt Hadès, maître des Enfers (KRAM, 226) ; les oreilles de loup du dieu de la mort des Etrusques ; c'est aussi, selon Diodore de Sicile, Osiris ressuscitant sous forme de loup *pour aider sa femme et son fils à vaincre son frère méchant* (IBID).

8. Dans la tradition nordique les loups symbolisent la **mort cosmique** : ils sont dévorateurs d'astres (durs, 82) ; ce qui n'est pas sans rappeler le jaguar\* chthonien des mezzo-américains, ouvrant sa gueule monstrueuse pour avaler le soleil. Fenrir, le loup géant, est un des ennemis les plus implacables des dieux. Seule la magie des nains peut arrêter sa course, grâce à un ruban fantastique que nul ne peut rompre ou couper. Dans la mythologie égyptienne, Anubis, le grand psychopompe, est appelé Impou, *celui qui a la forme d'un chien sauvage* (ibid) ; on le révère à Cynopolis comme le dieu des enfers (voir chacal\*).

Cette gueule monstrueuse du loup, dont Marie Bonaparte parle dans son auto-analyse, comme étant associée aux terreurs de son enfance consécutives à la mort de sa mère, n'est pas sans rappeler les contes de Perrault : *Grand-Mère, comme tu as de grandes dents !*

*Grand-Mère, connue tu as une grande bouche !* G. Durand conclut excellemment en ces termes : *Il y a donc une convergence très nette entre la morsure des canidés et la crainte du temps destructeur. Kronos apparaît ici avec le visage d'Anubis, du monstre dévorant le temps humain ou s'attaquant même aux astres mesureurs de temps.*

9. Le loup est également, dans l'imagerie du Moyen Age européen, la forme que revêtent le plus fréquemment les sorciers pour se rendre au Sabbat, tandis que les sorcières, dans les mêmes occasions, portent des jarretelles en peau de loup (GRIA). En Espagne, il est la monture du sorcier. La croyance aux lycanthropes ou loups-garous est attestée depuis l'Antiquité en Europe ; Virgile en fait déjà mention. En France, à peine commençait-on à en douter sous Louis XIV (PLAD). C'est une des composantes des croyances européennes, un des aspects sans doute que revêtent les esprits des forêts.

Selon Collin de Plancy, *Bodin raconte sans rougir qu'en 1542 on vit un matin cent cinquante loups-garous sur une place de Constantinople,*

En résumé, qu'il soit dévorateur d'astres, dévorateur d'enfants ou maître des enfers, le loup, en Europe, remplit un rôle symbolique analogue à celui du jaguar\* pour les mezzo-américains : il est essentiellement le porteur de la *gueule* des enfers, qui s'ouvre, béante, à l'horizon de la terre.

A.G.

## LOUTRE

La loutre, apparaissant et disparaissant à la surface de l'eau, est dotée d'un symbolisme lunaire. D'où sa valeur initiatique. La peau de loutre est utilisée dans les sociétés d'initiés, tant chez les Indiens d'Amérique qu'en Afrique Noire, notamment chez les Bantous du Sud-Cameroun et du Gabon.

Les femmes initiées *Ozila*, magiciennes fertilisantes, qui dansent notamment aux cérémonies de naissance et de mariage, tiennent une corne à la main et portent une ceinture\* de peau de loutre.

Chez les Ojibwa, en Amérique du Nord, le chaman conserve ses coquilles\* magiques dans une sacoche en peau de loutre. On dit que le messager du Grand Esprit, Intercesseur entre celui-ci et les humains, voyant la misère de l'humanité malade et affaiblie, révèle les secrets les plus sublimes à la loutre et introduit dans son corps des **Mîgis** (symboles des Mides ou membres de la société Midewi-win), afin qu'elle devienne immortelle et qu'elle puisse initier et du même coup consacrer les hommes (ELIT, ELII). Tous les membres de la société Mide ont un sac à médecines en peau de loutre (ALEC, 258). Ce sont ces sacs, pointés comme des fusils, qui *tuent* l'impétrant, lors de la cérémonie d'initiation. Ces sacs sont ensuite posés sur son corps, jusqu'à ce qu'il revienne à la vie. Après chants et banquets, le nouvel initié reçoit son propre sac de loutre des mains des prêtres. La loutre est donc l'esprit initiateur, qui tue et ressuscite.

En Europe, le rôle de psychopompe accordé à la loutre est attesté dans un chant mortuaire roumain.

*Car la loutre naît  
L'ordre des rivières  
Et le sens des gués  
Te fera passer  
Sans que tu te noies  
Et le portera  
Jusqu'aux froides sources  
Pour te rafraîchir  
Des frissons de mort.  
(Trésor de la poésie universelle, loc. cit.).*

Le symbolisme de la loutre (irl. **doborchu** ; gall. **dyfrgi** ; bret. **dourgy**, littéralement *chien d'eau*) est complémentaire de celui du chien\*. Cùchulainn commence la série de ses exploits en tuant un chien et il les termine, quelques instants avant de mourir, en tuant une loutre d'une pierre de fronde (CELT, 7, 20 ; CHAB, 317).

## LUCIOLE

La luciole est traditionnellement, en Chine, la compagne des étudiants pauvres, auxquels elle fournit la lumière pour leurs travaux nocturnes.

Chez les Montagnards du Sud-Vietnam, si l'araignée\* est une forme de Pâme de l'homme ordinaire, celle des héros immortels se manifeste sous l'aspect d'une luciole (dans).

Le Japon célèbre une fête des lucioles.

## LUMIÈRE

1. Dans de nombreux cas, les frontières restent indécises entre la lumière-symbole et la lumière-métaphore. Par exemple, on peut se demander si la lumière *aspect final de la matière se déplaçant à une vitesse limitée et h lumière dont parlent les mystiques ont quelque chose de commun, sinon d'être une limite idéale et un aboutissement* (VIRI, 259). On s'oriente vers le symbole, en revanche, en considérant la lumière comme *un premier aspect du monde informel. En s'engageant vers elle, on s'engage dans un chemin qui semble pouvoir mener au-delà de la lumière, c'est-à-dire au-delà de toute forme, mais encore au-delà de toute sensation et de toute notion* (VIRI, 265 et s : la sortie de l'Imaginaire et l'expérience de la lumière).

2. La lumière est mise en relation avec l'obscurité, pour symboliser les valeurs complémentaires ou alternantes d'une évolution. Cette loi se vérifie dans les images de la Chine archaïque, comme en celles de nombreuses civilisations. La signification en est que,

de même qu'en la vie humaine à tous ses niveaux *une époque sombre eut suivie, dans tous les plans cosmiques, d'une époque lumineuse, pure, régénérée. Le symbolisme de la sortie des ténèbres se retrouve dans les rituels d'initiation, comme dans les mythologies de la mort, du drame végétal (semence enfouie, ténèbres d'où sortira une plante nouvelle, néophyte) ou dans la conception des cycles historiques. L'âge sombre, Kali-Yuga, sera suivi, après une dissolution cosmique (mahâpralaya) d'une ère nouvelle régénérée.* C'est ainsi, conclut profondément Mircea Eliade, qu'on peut valoriser *des ères sombres, des époques de grande décadence et de décomposition : elles acquièrent une signification supra-historique, bien que ce soit précisément dans de tels moments que l'histoire se réalise le plus pleinement, puisque les équilibres y sont précaires, les conditions humaines d'une infinie variété, les libertés encouragées par le délabrement de toutes les lois et de tous les cadres archaïques* (ELIT, 161).

3. Des expressions telles que *Lumière divine* ou *lumière spirituelle* laissent apparaître le contenu d'un symbolisme très riche en Extrême-Orient. La *lumière* est la connaissance (la double acception existe également en Chine pour le caractère ming, qui synthétise les lumières du soleil et de la lune ; il a, pour les Bouddhistes chinois, le sens d'*illumination*) ; en Islam, **En-Nûr**, la Lumière, est essentiellement identique à **Er-Rûh**, l'Esprit.

Le rayonnement de la lumière (**Aor**) à partir du *point* primordial engendre l'étendue, selon la Kabbale, C'est l'interprétation symbolique du **Fiat lux** de la Genèse., qui est aussi illumination, ordonnance du chaos, par *vibration*, écrit Guenon ; ce en quoi la théorie physique de la lumière peut elle-même apparaître comme symbolique. Selon saint Jean (1, 9), la lumière primordiale s'identifie au Verbe ; ce qui exprime d'une certaine manière le *rayonnement* du *Soleil spirituel qui est le véritable cœur du monde* (Guenon). Ce rayonnement est perçu *par tout homme venant en ce monde*, précise saint Jean, rejoignant le symbolisme de la lumière-connaissance perçue par le *cœur*. La lumière du *vrai Soleil*, écrit Saint-Martin, doit être perçue sans *réfraction*, c'est-à-dire sans intermédiaire déformant, par intuition directe : tel est bien le caractère de *Y illuminât ion* initiatique. Cette connaissance immédiate, qui est lumière *solaire*, s'oppose à la lumière *lunaire* qui, étant réfléchi, figure la connaissance discursive et rationnelle.

La lumière succède aux ténèbres (**Post tenebras lux**), tant dans l'ordre de la manifestation cosmique que dans celui de l'illumination intérieure. Cette succession est aussi bien notée dans saint Paul que dans le Coran, dans le Rig-Véda ou les textes taoïstes, comme encore dans **l'Anguttara-nikâya** bouddhique ; c'est une nouvelle fois **Amaterasu** sortant de la caverne. Lumière et ténèbres constituent plus généralement une dualité universelle qu'exprimé exactement celle du **yang** et du **yin**. Il s'agit au demeurant de corrélatifs inséparables, ce que figure le **yin-yang**, dans lequel le **yin** contient la trace du **yang** et réciproquement. L'opposition lumière-ténèbres est, dans le Mazdéisme, celle **d'Ormuzd** et **d'Ahtiman** ; en Occident, celle des anges et des démons ; en Inde, celle des **Deva** et des **Asura** ; en Chine, celle des influences célestes et terrestres. *La terre désigne les ténèbres et le ciel la lumière*, écrit Maître Eckhart. C'est encore, en Chine, l'opposition **ts'ing-ming** dans la devise des sociétés secrètes : *abattre ts'ing, restaurer ming*, ne signifie pas seulement l'antagonisme de deux principes dynastiques, mais bien la restauration de la *lumière* initiatique. La dualité est aussi, dans la gnose Ismaélienne, celle de l'esprit et du corps, symboles des principes lumineux et obscur coexistant dans le même être.

Tant dans la **Genèse** qu'en Inde et en **Chine**, l'opération cosmogonique est une séparation de l'ombre et de la lumière originellement confondues. Le *retour à l'origine* peut donc s'exprimer par la résolution de la dualité, la reconstitution de l'unité première : *Suivez-moi*, écrit Tchouang-Tseu (*ch. II*), *par-delà les deux principes (de la lumière et des ténèbres) jusqu'à l'unité. Du point de vue des hommes ordinaires, enseigne le patriarche Houei-nêng, illumination et ignorance (lumière et ténèbres) sont deux choses différentes. Les hommes sages qui réalisent à fond leur nature propre savent qu'elles sont de même nature.*

Symbolisme propre à certaines expériences mystiques : l'au-delà de la lumière est ténèbres, l'Essence divine étant inconnaissable par la raison humaine. Cette notion se trouve exprimée aussi bien chez certains spirituels musulmans que chez saint Clément d'Alexandrie, ou chez saint Grégoire de Nysse (Moïse pénètre, au Sinaï, dans la *ténèbre divine*), au chez le Pseudo-Denys l'Aréopagite.

Pour augmenter l'intensité de la lumière intérieure, les Taoïstes ont recours à diverses méthodes telles que l'intégration de la lumière solaire, la consommation de la lumière aurorale. Il est assez, remarquable que l'immortalité rende finalement le corps lumineux.  
P.G.

4. La lumière sous ses diverses formes est souvent, dans la tradition celtique, l'objet ou le point de départ de comparaisons, de métaphores flatteuses, et le répertoire lexicographique est particulièrement riche. Elle symbolise évidemment **l'intervention des dieux célestes** et **Lug est dit grianainech au visage de soleil**. Le glaive de Nùada est devenu de son côté, à l'époque chrétienne, le **claid- heamh soillse** ou *glaive de lumière* de la foi chrétienne. Tout ce qui est maléfique ou de mauvais augure est rejeté dans l'ombre et la nuit. Il existe d'autre part une équivalence symbolique de la lumière et de l'œil : le soleil est dît **llygad y dydd, œil du jour**, par les poètes gallois ; et l'expression irlandaise **li sula** lumière de l'œil est une métaphore savante désignant le brillant du soleil. Il existe en Gaule un Mars **Loucetius** ou **Leucetius** (forme plus ancienne), *lumineux*, qui rappelle l'épithète *visage de soleil* appliquée à Lug et occasionnellement à Ogme. Dieu est lumière.  
L.G.

5. La lumière est une expression des **forces fécondantes ouraniennes**, que l'eau est, très souvent, l'expression des forces créatrices chthoniennes. Dans de nombreux mythes d'Asie centrale, *elle est évoquée soit comme la chaleur qui donne la vie, soit comme la force qui pénètre le ventre de la femme* (ROUF, 228). On sait, ajoute cet auteur, que *de par le monde, la révélation la plus adéquate de la divinité s'effectue par la lumière*. Toute épiphanie, toute, apparition d'une figure ou d'un signe sacré est entourée d'un nimbe de lumière pure, astrale, auquel se reconnaît la présence de l'au-delà, dans l'iconographie islamique comme dans l'iconographie chrétienne. J.P. Roux cite le témoignage d'un moine tibétain selon lequel *les anciens des débuts des temps se multipliaient par une lumière émanée du corps de l'homme, qui pénétrait dans la matrice de la femme et la fécondait* ; de même, le symbole étant transposé au spirituel, la lumière de la grâce féconde-t-elle le cœur de la créature appelée par Dieu. En Chine, plusieurs héros ou fondateurs de dynasties viennent au jour, après *qu'une lumière merveilleuse ait envahi l'appartement de leur mère* (ibid. p. 289). Et les légendaires *loups bleus, lions bleus, chevaux bleus*, etc, qui illustrent le bestiaire merveilleux turco-mongol ne sont que des épiphanies de la lumière céleste. On peut en dire autant de la spirale de cuivre rouge enroulée autour de la matrice solaire des Dogons et qui, traversant les nuages, vient féconder la terre : elle peut être lumière ou eau, elle est dans les deux cas la semence céleste des hiérogamies élémentaires.

6. Si la lumière solaire est l'expression de la puissance céleste, de la crainte et de l'espoir humains, elle n'apparaît pas comme une donnée immuable. Elle pourrait disparaître et la vie disparaîtrait avec elle. On connaît le cortège de rites, motivés par les éclipses, dans toute l'histoire de l'humanité, et les offrandes quotidiennes de sang humain au Soleil, pour *nourrir* sa lumière, qui ont atteint les proportions de véritables hécatombes, chez certains peuples précolombiens, tels que les Aztèques ou les Chibchas de Colombie. Le culte de la lumière céleste a conduit, dans de tels cas, à l'élaboration de véritables civilisations de la peur, qui coïncident avec l'épanouissement du cycle agraire. Et Van der Leeuw de remarquer : *lorsque Chesterton, avec sa belle fougue, dit du lever du soleil que jamais il ne se répète, car il faut y voir un dramatique da capo, Dieu lançant chaque matin à l'astre du jour son commandement encore une fois, et de même chaque soir à la lune, l'écrivain moderne exprime de la sorte les sentiments d'un primitif authentique, et la pénétration dont il fait preuve s'applique fort exactement à la mentalité que reflètent les anciens contes et légendes* (LEER). Mais, si la lumière solaire meurt chaque soir, elle renaît chaque matin et l'homme, assimilant son destin à celui de cette lumière, prend par elle espérance et confiance en la pérennité de la vie et de

sa puissance. *Entre le monde supérieur et celui des- humains règne une parenté d'essence* (LEER, 57). La lumière du ciel est *le salut de l'homme* et c'est pourquoi les Egyptiens faisaient coudre sur leur linceul une amulette symbolisant le soleil.

7. Au départ de la lignée des pré-gengiskanides, une princesse sans mari met au monde trois enfants et se justifie en ces termes : *chaque nuit un homme jaune, brillant, entrant par l'ouverture supérieure de la tente, frottait mon ventre et son éclat lumineux s'enfonçait dans mon ventre... Il sortait en rampant, tel un chien jaune dans les rais lumineux de la lune et du soleil. Pour qui comprend le signe, il est évident que ces trois fils doivent être, les fils du ciel* (ROUF, 322).

Dans la tradition chrétienne, la Visitation de Marie par la Colombe incarnant l'Esprit-Saint a pu être considérée comme une expression kratophanique de la lumière. Mais la lumière peut aussi apparaître, non plus comme une **Epiphanie mâle et fécondatrice**, mais comme l'ancêtre femelle que l'homme féconde. Ainsi ce fragment de l'Oghuz-Name, cité par J.P. Roux (372) : *Un jour qu'Oghuz qa an priaît Tangri (dieu du ciel), il tomba du ciel une lumière bleue. Elle était, cette lumière, plus étincelante que le soleil et la lune. Oghuz qa an s'approcha et il vit qu'au milieu de cette lumière, il y avait une fille... d'une grande beauté... l'aima, il la prit... Elle mit au monde trois enfants mâles. Au premier, ils donnèrent le nom de soleil, au second, le nom de lune, au troisième celui d'étoile.*

8. La célèbre *Table d'Emeraude*, attribuée à Apollonios de Tyane ou Hermès Trismégiste et qui, pendant des siècles, fut considérée comme une véritable table de la loi par les alchimistes et les hermétistes, évoque en ces termes la création du monde : *La première chose qui parut fut la lumière de la parole de Dieu. Elle donna naissance à l'action, l'action au mouvement, et celui-ci à la chaleur.* Pour Jacob Bœhme, la lumière prend son origine dans le feu, mais *le feu est douloureux, tandis que la lumière est aimable, douce et féconde* (*Mysterium Magnum*, 5, 1). Cette Lumière Divine, que Jacob Vénus, est **l'éveil du désir** et l'amour réalisé, après que l'être ait subi la purification du feu. Cette Lumière contient la Révélation, car *dans la lumière est un Dieu miséricordieux et bon, et dans la force de la Lumière, il s'appelle avant toute autre propriété : Dieu. Et pourtant ce n'est que le Dieu Révélé* (2, 10). Ainsi, dans cette acception mystique, la glorification de la lumière est totale devient elle- l'Epiphanie première, où la Qualité sensible est si forte que, sans avoir besoin de s'incarner dans une forme, Dieu se révèle en elle-même, la fait Manifestation, à l'opposé des Ténèbres. La lumière est Amour, car la lumière se dégage du feu, de même que le désir d'amour se dégage de la volonté de Dieu (id. 18). Notons qu'aux premiers siècles de l'Eglise, le baptême se disait *l'Illumination*, ainsi qu'en témoigne notamment l'œuvre du Pseudo-Denys l'Aréopagite.

9. L'Ancien Testament se distingue nettement des religions environnantes, en refusant toute spéculation sur un Dieu solaire, lunaire ou stellaire, opposé à une puissance ténébreuse. C'est pourquoi on y parle du jour, de la lumière, créations de Dieu (*Genèse 2, 3*) et très peu de l'astre, qui en est la cause évidente.

La lumière symbolise constamment **la vie, le salut, le bonheur** accordés par Dieu (*Ps. 4, 7 ; 36, 10 ; 97, 11 ; Is. 9, 1*), qui est lui-même la lumière (**Ps. 27, 1 ; Is. 60, 19-20**). La loi de Dieu est une lumière sur le chemin des hommes (*Ps. 119, 105*), de même que sa parole (*Av. 2, 3-5*). Le Messie lui aussi apporte la lumière, il est lui-même la lumière (*Is. 42, 6 ; Luc 2, 32*).

Les ténèbres sont corollairement symbole du mal, du malheur, du châtement, de la perte et de la mort (*Job 18, 6, 18 ; Amos 5, 18*). Mais ces réalités ne recouvrent pas une puissance étrangère à Dieu : c'est lui qui a également créé les ténèbres, qui châtie, etc. De plus, la clarté de Dieu pénètre et dissipe les ténèbres (*Is. 60, 1-2*) et appelle les hommes à la lumière (*Is. 42, 7*).

La symbolique chrétienne ne fait que prolonger ces lignes. Jésus est la lumière du monde (*Jean 8, 12 ; 9, 5*) ; les croyants doivent l'être également (*Matthieu 5, 14*), en devenant les reflets de la lumière du Christ (*II Cor. 4, 6*) et en agissant en conséquence (*Matthieu 5, 16*).

Une conduite inspirée par l'amour est le signe qu'on marche dans la lumière (**I Jean 2, 8-11**). Toutefois, dans certains passages du Nouveau Testament, l'opposition lumière-ténèbres prend un caractère plus fondamental et semble influencée par les spéculations dualistes de certains cercles du judaïsme tardif, dans lesquels des idées iraniennes se sont introduites. A Qoumran, par exemple, ainsi qu'on le voit dans le *Livre de la guerre des enfants de lumière contre les enfants de ténèbres*, on distingue les élus, ceux qui, de tout temps, sont prédestinés à appartenir au camp divin de la lumière, et les autres, dont les ténèbres sont la vraie patrie. Toute l'histoire du monde et des hommes est dès lors envisagée comme le champ clos, où s'affrontent les armées des deux chefs suprêmes : le Dieu de la lumière et Satan (ou Bélial, Mastéma...), prince des ténèbres.

A l'arrière-plan du prologue de l'Evangile de Jean, il semble bien qu'il faille déceler une telle conception, d'ailleurs soigneusement christianisée. N'y parle-t-on pas de la lumière que les ténèbres ne peuvent, ni ne veulent recevoir ? (*Jean 1, 4-5, 10*). Le christianisme ultérieur a volontiers continué à parler de la sorte (voir le *Manuel des Deux Voies*, utilisé par les auteurs de la *Didaché* et de *l'Epître de Barnabé*). La vie morale des hommes y est décrite comme deux chemins, où l'on marche sous la direction ou de Dieu, ou d'un ange de ténèbres.

La gnose élargira le domaine strictement moral de ce symbolisme, en spéculant sur l'antagonisme d'une lumière céleste primordiale et d'une puissance surnaturelle des ténèbres. Le monde sensible est une imposture des ténèbres, qui cherchent à ravir la lumière, mais ne peuvent qu'en emprisonner des reflets dans la matière. Dès lors, les élus, ceux en qui réside une étincelle de la lumière divine, doivent tout mettre en œuvre pour repousser et anéantir l'emprise du corps, afin de retrouver leur véritable nature, essentiellement divine et lumineuse. P.P.

**10.** La lumière est le symbole patristique du monde céleste et de l'éternité. Les âmes séparées du corps seront, selon saint Bernard, *plongées dans un océan immense de lumière éternelle et d'éternité lumineuse*. Le pôle de la lumière, c'est midi\*, qui est au sens symbolique, l'instant *immobile,...* *l'heure prestigieuse de l'inspiration divine,...* *l'intensité lumineuse du face à face avec Dieu* (DAVS, 52, 160).

Le sens symbolique de la lumière est né de la contemplation de la nature. La Perse ; l'Egypte, toutes les mythologies ont attribué une nature lumineuse à la divinité. *Toute l'antiquité rend ce même témoignage : Platon, les stoïciens, les alexandrins et aussi les gnostiques. Saint Augustin devait transmettre les influences néo-platoniciennes concernant la beauté de la lumière. La Bible déjà signalait la grandeur de la lumière. Le Verbe n'est-il pas dit aussi lumen de lu mine ?* (ib. 159). La lumière, c'est Dieu (voir toute la première Epître de saint Jean).

**11.** Dans les traditions de l'Islam, la lumière est avant tout symbole de la Divinité. Le Coran déclare ; *Dieu est la lumière des deux et de la terre. Sa Lumière est comme une niche dans un mur, ou (se trouve) une lampe ; et la lampe est dans un verre et le verre est comme une étoile brillante. Elle est allumée (avec l'huile) d'un arbre béni, un olivier qui n'est ni d'orient, ni d'occident ; et cette huile, est allumée et (l'éclat de sa lumière) brille, sans que le feu y ait été mis. C'est lumière sur lumière. Dieu guide vers Sa lumière qui Il veut. Et Dieu propose aux hommes des paraboles ; car Dieu connaît toutes choses* (**24 ; 35**, trad. E. Monter).

Ce verset a été médité par tous les mystiques de l'Islam. Le traité souri intitulé *Mirsadulabâd* commente ainsi cette sourate : *Le cœur de l'homme ressemble à une lanterne de verre dans la niche (mishkât) du corps, et dans le cœur se trouve une lampe (misbah), c'est-à-dire la conscience la plus secrète (sirr), illuminée par la lumière de l'esprit (ruh). La lumière réfléchi par le verre irradie l'air à l'intérieur de la niche. Cet air signifie les facultés charnelles, tandis que les rayons qui le traversent et parviennent aux fenêtres représentent les cinq sens. Par diffusions successives, la Lumière de Dieu répand beauté et pureté sur les*

*facultés les plus basses comme sur les plus hautes de l'âme humaine, et c'est là ce que signifie **lumière sur lumière** (MASP, 530).*

La *Niche des lumières*, d'al-Ghazâlî, est consacrée, dans sa première partie, à la considération de cette Lumière essentielle. Il déclare que *Dieu est la seule Lumière don<sup>^</sup> toutes les lumières descendent, d'une manière analogue à la distribution de la lumière physique dans l'univers : que l'on se représente par exemple la lumière de la lune qui provient du soleil, entrant par une fenêtre dans une pièce et se reflétant dans un miroir suspendu à un mur qui la rejette sur un autre mur, lequel, à son tour, la renvoie sur le sol...* (WENG, 14-15).

**12.** Les psychologues et les analystes ont observé qu'à l'ascension sont liées des images lumineuses, accompagnées d'un sentiment d'euphorie, tandis qu'à la descente sont liées des images sombres accompagnées d'un sentiment de crainte (PALP, 96). Ces remarques confirment que la lumière symbolise l'épanouissement d'un être par son élévation — il s'harmonise dans les hauteurs — tandis que l'obscurité, le noir, symboliserait un état dépressif et anxieux.

En Egypte, le dieu Seth symbolisait *la lumière des ténèbres*, malfaisante et redoutable, et le dieu Anubis, la lumière vivifiante, favorable et exaltante, celle d'où sortit l'univers et celle qui introduit les âmes dans l'autre monde. La lumière symbolise la force qui donne et qui ôte la vie ; telle lumière, telle vie. La nature et le niveau de la vie dépendent de la lumière reçue.

**13.** Dans le langage et les rites maçonniques, **recevoir la lumière** c'est être admis à l'initiation. Après avoir participé à certains rites, les yeux bandés, et prêté le serment, le néophyte, les yeux enfin dévoilés, est comme *ébloui par la clarté subite, il reçoit la lumière ; tous les membres de la Loge dirigent vers lui la pointe de leur glaive. La Lumière est donnée par le Vénérable à l'aide de l'épée\* flamboyante, symbole bien connu du Verbe. Donner la lumière* est un rite qui se célèbre à l'ouverture d'une tenue : le Vénérable est seul à tenir un cierge allumé ; il donne la lumière aux deux Surveillants qui portent en main chacun un flambeau et avec eux il allume les autres cierges placés sur les piliers. Enfin, *quand un dignitaire maçonnique est introduit, le Maître des cérémonies le précède en portant une étoile qui symbolise la lumière* représentée par le visiteur (HUTF, 148, 158, 162). Cette lumière, à laquelle se réfèrent si souvent les rites, n'est autre que la connaissance transfigurante, que les maçons ont pour devoir d'acquérir.

## LUNE

**1.** C'est en corrélation avec celui du soleil\* que se manifeste le symbolisme de la lune. Ses deux caractères les plus fondamentaux dérivent, d'une part, de ce que la lune est privée de lumière propre et n'est qu'un reflet du soleil ; d'autre part, de ce qu'elle traverse des phases différentes et change de forme. C'est pourquoi elle symbolise la dépendance et le principe féminin (sauf exception), ainsi que la périodicité et le renouvellement. A ce double titre, elle est symbole de transformation et de croissance (croissant\* de lune).

**2.** La lune est un symbole **des rythmes biologiques** : Astre qui croît, décroît et disparaît, dont la vie est soumise à la loi universelle du devenir, de la naissance et de la mort... la lune connaît une histoire pathétique, de même que celle de l'homme... mais sa **mort** n'est jamais définitive... Cet éternel retour à ses formes initiales, cette périodicité sans fin font que la lune est par excellence l'astre des rythmes de la vie... Elle contrôle tous les plans cosmiques régis par la loi du devenir cyclique : eaux, pluie, végétation, fertilité... (ELIT, 139).

**3.** La lune symbolise aussi **le temps qui passe**, le temps vivant, dont **elle** est la mesure, par ses phases successives et régulières. *La lune est l'instrument de mesure universel... Le même symbolisme relie entre eux la Lune, les Eaux, la Pluie, la fécondité des femmes, celle des animaux, la végétation, le destin de l'homme après la mort et les cérémonies d'initiation. Les synthèses mentales rendues possibles par la révélation du rythme lunaire mettent en correspondance et unifient des réalités hétérogènes; leurs symétries de structures ou leurs*

*analogies de fonctionnement n'auraient pu être découvertes si l'homme primitif n'avait intuitivement perçu la loi de variation périodique de l'astre* (ELIT, 140).

4. La lune est aussi *le premier mort*. Pendant trois nuits, chaque mois lunaire, elle est **comme** morte, elle a disparu... Puis elle reparaît et grandit en celât. De même, les morts sont censés acquérir *une nouvelle modalité d'existence*. La lune est pour l'homme le symbole de ce passage de la vie à la mort et de la mort à la vie ; elle est même considérée, chez beaucoup de peuples, comme le lieu de ce passage, à l'instar des lieux souterrains. C'est pourquoi **de nombreuses divinités lunaires sont en même temps chthoniennes et funéraires : Mên, Perséphone, probablement Hermès...** Le voyage dans la lune ou même le séjour immortel dans la lune, après la mort terrestre, **sont** réservés, selon certaines croyances, à des privilégiés : souverains, héros, initiés, magiciens (ELIT, 152, voir pp. 139-164, tout le chapitre sur la lune et la mystique lunaire).

5. La lune est un symbole de la **connaissance indirecte**, discursive, progressive, froide. La lune, *astre, des nuits*, évoque métaphoriquement la beauté, et aussi la lumière dans l'immensité ténébreuse. Mais cette lumière n'étant qu'un **reflet** de celle du soleil, la lune est seulement le symbole de la connaissance par *reflet*, c'est-à-dire de la connaissance théorique, conceptuelle, rationnelle ; ce en quoi on lui rattache le symbolisme de la chouette\*. C'est aussi pourquoi la lune est **yin** par rapport au soleil **yang** : elle est *passive, réceptive*. Elle est l'eau par rapport au feu solaire, le froid par rapport à la chaleur ; le nord et **l'hiver** symboliques opposés au sud et à l'été.

6. La lune produit la pluie ; les animaux aquatiques, professe Houai-nan tseu, croissent et décroissent avec elle. Passive et productrice de l'eau, elle est source et symbole de **fécondité**. Elle est assimilée aux Eaux primordiales dont procède la manifestation. Elle est le réceptacle des germes de la renaissance cyclique, la coupe qui contient le d'immortalité : c'est pourquoi elle est appelée **soma**, comme ce breuvage. De même ibn al-Farîd en fait la coupe qui contient le *yin* de la connaissance, et les Chinois y votent le lièvre\* pilant les ingrédients qui servent à préparer l'Elixir de vie ; ils en tirent la rosée, qui possède les mêmes vertus.

7. Dans l'hindouisme, la *sphère de la lune* est l'aboutissement de la voie *des ancêtres (pitri-yâna)*. Ils n'y sont pas libérés de la condition *individuelle*, mais ils produisent le renouvellement cyclique. Les formes achevées s'y dissolvent, les formes non développées en émanent. Ce qui n'est pas sans rapport avec le rôle *transformateur* de Çiva, dont l'emblème est un croissant de lune. La lune est, par ailleurs, le régent des cycles hebdomadaire et mensuel. Ce mouvement cyclique (phase de croissance et de décroissance) peut être mis en relation avec le symbolisme lunaire de Janus : la lune est à la fois *porte du Ciel* et *porte de l'enfer*, Diane et Hécate, le *ciel* dont il s'agit n'étant toutefois que le sommet de l'édifice cosmique. La *sortie du cosmos* s'effectuera seulement par la *porte solaire*. Diane serait l'aspect favorable, Hécate l'aspect redoutable de la lune (DANA, GRAD, GUEV, GUED, GUES, SOUL).  
P.G.

8. La fête de la lune, dont la déesse est Heng-ugo, est une des trois grandes fêtes annuelles chinoises : elle a lieu le quinzième jour du huitième mois, à la pleine lune de l'équinoxe d'automne. Le sacrifice consiste en fruits, gâteaux sucrés qu'on fabrique et vend à cette occasion et en une branche de fleurs d'amarante rouge. Les hommes ne participent pas à la cérémonie. C'est manifestement une fête des moissons : la lune est ici encore le symbole de la fécondité. La lune est d'eau, elle est l'essence du yin ; comme le soleil, elle est habitée par un animal, qui est soit un lièvre, soit un crapaud (MYTF, 126-127).

Les peuples altaïques saluaient la nouvelle lune en lui demandant *le bonheur et la chance* (IBID). Les Estoniens, les Finnois, les Yakoutes célèbrent les mariages à la nouvelle lune. Pour eux aussi, elle est symbole de fécondité.

9. La lune est parfois affectée d'un signe néfaste. Pour les Samoyèdes, elle serait *l'œil mauvais* de Num (le Ciel), dont le soleil serait *l'œil bon*.

Chez les Mayas, par exemple, le dieu Itzamna (*maison de ruissellement* — Ciel), fils de l'être suprême, est assimilé au dieu solaire Kinich Ahau (*Seigneur-Visage du Soleil*). *C'eut pourquoi Ixchel, déesse de la Lune, était sa compagne, mais aussi son aspect hostile, mauvais, qui présente les mêmes traits que lui, bien qu'elle porte sur le front un bandeau de serpents, attribut des déesses* (KRIR, 98).

La lune commandant le renouvellement périodique, aussi bien sur le plan cosmique que sur le plan terrestre, végétal, animal et humain, les divinités lunaires, chez les Aztèques, comprennent les dieux de l'ivresse, d'une part, parce que l'ivrogne, qui s'endort et se réveille ayant tout oublié, est une expression du renouvellement périodique (SOUM) ; d'autre part, parce que l'ivresse accompagne les banquets, lesquels se font aux récoltes et sont donc l'expression de la fertilité. On retrouve ici les rites de la moisson, présents dans toutes les civilisations agraires. Les Aztèques nommaient les divinités de l'ivresse *les quatre cents lapins*. On connaît la grande importance du lapin\* dans le bestiaire lunaire.

Toujours chez les Aztèques, la lune est fille de Tlaloc, dieu des pluies, associé également au feu. Dans la plupart des codex mexicains, la lune est représentée *par une sorte de récipient en croissant, plein d'eau, sur lequel se détache la silhouette d'un lapin* (SOUM).

Chez les Mayas, elle est un symbole de paresse et de licence sexuelle (THOH). Elle est également la patronne du tissage et, à ce titre, a l'araignée comme attribut.

**10.** Chez les Incas, selon Means (MEAA) la lune avait quatre acceptions symboliques. Elle était tout d'abord considérée comme une divinité féminine, sans lien avec le soleil ; puis comme le dieu des femmes, le soleil étant celui des hommes ; puis comme l'épouse du soleil, enfantant de lui les étoiles ; enfin, au stade ultime de leur pensée philosophico-religieuse, comme l'épouse incestueuse du soleil, son frère, les deux divinités étant les enfants du dieu suprême ouranien Viracocha. En plus de sa fonction primordiale de reine des cieux et de souche de la lignée impériale Inca, elle régnait sur la mer et les vents, sur les reines et les princesses, et elle était la patronne des accouchements.

**11.** Mais la divinisation des deux grands lumineux ne fait pas toujours de la lune l'épouse du soleil. Ainsi, pour les Indiens Gé du Brésil central et nord-oriental, cet astre est une divinité mâle, qui ne présente aucun lien de parenté avec le soleil (ZERA).

Dans tout le monde sémitique du Sud, également, (arabe, sudarabique, éthiopien) la lune est de sexe masculin et le soleil de nature féminine, car pour ces peuples nomades et caravaniers, c'est la nuit qui est douce et reposante, propice aux voyages. Chez bien d'autres peuples, non nomades, la lune est aussi de nature masculine (SOUL, 154). Elle est le guide des nuits.

**12.** Dans la tradition juive, la lune symbolise le peuple des Hébreux. De même que la lune change d'aspect, l'Hébreu nomade modifie continuellement ses itinéraires. Adam\* est le premier homme à commencer une vie errante (*Genèse*, 3, 24), Caïn\* sera un vagabond (4, 14). Abraham reçoit un ordre de Dieu lui signifiant de quitter son pays et la maison de son Père (13, 1) ; sa postérité subira le même sort : la diaspora, le Juif errant, etc.

Les kabbalistes comparent la lune qui se cache et se manifeste à la *fillette du roi\**. La lune apparaît et se retire, il s'agit toujours d'alternance de phases visibles et invisibles.

Dans la *Genèse* (38, 28-30) Tamar enceinte est sur le point d'accoucher, elle a deux jumeaux dans son sein. A l'instant de l'accouchement, un enfant sort sa main, la sage-femme y attache un fil écarlate en disant : il sera le premier. Mais l'enfant rentre sa main et son frère sort le premier ; il fut nommé Phares, le second prit le nom de Zara. Or le nom du palmier est **Tamar**, dans lequel se trouvent à la fois le masculin et le féminin. C'est pourquoi, selon le Bahir, les enfants de Tamar sont comparés au soleil et à la lune, (SCHK, 107, 186) qui sort et rentre pour laisser passer le soleil le premier. M.-M.D.

**13.** La lune (en arabe **Qamar**) est très fréquemment mentionnée dans le Coran. Elle est, comme le soleil, un des *signes de la puissance d'Allah* (41, 37). Créée par Allah (10, 15) la

lune lui rend hommage (22, 18). *Allah l'a soumise aux hommes-* (14, 37) *pour leur mesurer le temps, en particulier au moyen de ses mansions* (10, 5 ; 36, 39), *de .tes croissants* (2, 185). *Son cycle permet le calcul des jours* (55, 4 ; 6, 96). *Mais au jour du Jugement qui sera proche lorsqu'on verra la lune se fendre* (50, 1), *elle rejoindra le soleil et s'éclipsera* (75, 8-9) (RODL).

Il existe deux calendriers en Islam ; l'un solaire, en raison des nécessités de l'agriculture ; l'autre lunaire, pour des raisons religieuses, la lune étant le *régulateur des actes canoniques*.

Le Coran lui-même emploie un **symbolisme lunaire**. Les phases de la lune et le croissant\* évoquent la mort et la résurrection.

Ibn al-Mottaz (mort en 908) trouva le premier, dix siècles avant Hugo, l'image célèbre :

*Regarde la beauté du croissant qui, venant de paraître, déchire de ses rayons de lumière les ténèbres.*

*Comme une faucille d'argent qui, parmi les fleurs brillant dans l'obscurité, moissonne des narcisses.*

*La première chose qui vient à l'esprit, quand on veut décrire une chose excessivement belle et en montrer l'extrême perfection, c'est de dire : une face semblable à la lune... (trad. H. Pérès).*

Pour Jalal-od Dîn Rûmi (mort en 1273) *le Prophète reflète Dieu comme la lune reflète la lumière, du soleil. Le mystique aussi qui vit de l'éclat de Dieu ressemble à la lune, sur laquelle se guident les pèlerins dans la nuit* (E.M.).

**14.** Comme la (erre, le soleil et les éléments, la lune (**esca**) sert de garant dans les **formules usuelles du serment\* irlandais**. Le calendrier celtique, que nous connaissons sous sa forme luni-solaire à Coligny, était lunaire à l'origine : *c'est par cet astre (la lune) que les Gaulois règlent leurs mois et leurs années, de même que leurs siècles de trente ans* (Pline, *Hist. Nat.* 16, 249 ; OGAC, 13, 521 sqq.). L.G.

**15.** On voit figurer dans les taches de **la lune** tout le bestiaire lunaire, selon l'imagination des différents peuples.

Au Guatemala et au Mexique, elles figurent un lapin et quelquefois un chien. Au Pérou, un jaguar ou un renard.

Mais, toujours au Pérou, certaines traditions y voient, comme dans le folklore européen, les traits d'un visage humain, tandis que, suivant une tradition des Incas, elles sont faites de poussières que le soleil aurait par jalousie jetées à la face de celle-ci pour l'obscurcir, la trouvant plus brillante que lui (MEAA, LECH).

Pour les Yakoutes, les taches de la lune représentent *une fillette qui porte sur les épaules une perche avec deux seaux à eau*. La même image est complétée par une oseraie chez les Bouriates. Une figuration analogue eut cours en Europe et se retrouve chez quelques peuples de la côte nord-ouest d'Amérique, tels que les Tlinkites et les Haïdas (HARA, 133-134).

Les Tatars de l'Altaï y voient un vieillard cannibale, ayant été enlevé de la terre par les dieux pour épargner l'humanité. Les peuples altaïques y voient un lièvre. Des chiens, des loups, des ours habitent la lune, ou figurent dans des mythes concernant ses changements de phases, en Asie centrale, notamment parmi les Golds, les Ghiliaks, les Bouriates.

**16. a)** La lune, dont le disque apparent est de la même dimension que celui du soleil, a en astrologie un rôle particulièrement important. Elle symbolise le principe passif, mais fécond, la nuit, l'humidité, le subconscient, l'imagination, le psychisme, le rêve, la réceptivité, la femme et tout ce qui est instable, transitoire et influençable, par analogie avec son rôle astronomique de réflecteur de la lumière solaire. La lune fait le tour du Zodiaque en 28 jours

et certains historiens pensent que le Zodiaque lunaire des 28 demeures (peu usité actuellement en astrologie occidentale) est plus ancien que le Zodiaque solaire des 12 signes ; ce qui explique l'importance de la lune dans toutes les religions et les traditions. Les bouddhistes croient que Bouddha médita 28 jours sous le figuier, c'est-à-dire un mois lunaire, ou un cycle parfait de notre monde sublunaire, avant d'atteindre le Nirvana et d'arriver à la connaissance parfaite des mystères du monde. Les brahmanes enseignent qu'au-dessus de l'état humain, il y a 28 états angéliques ou paradisiaques, c'est-à-dire que l'influence lunaire s'exerce aussi bien sur les plans subtils, surhumains, que sur le monde physique. Les Hébreux rattachent le Zodiaque lunaire aux mains d'Adam Kadmon, l'homme universel — le 28 étant le nombre du mot cHaLaL = vie, et des phalanges des deux mains. La main droite, celle qui bénit est en rapport avec la lune montante, et la main gauche, celle qui jette les maléfices, avec les 14 jours de la lune descendante. Les images symboliques des 28 demeures lunaires hindoues figurent dans *l'Astronomie Indienne* de l'abbé Guérin (Paris, 1847). A.V.

b) Source d'innombrables mythes, légendes et cultes dont les divinités font image (Isis, Ishtar, Artémis ou Diane, Hécate...), la lune est un symbole cosmique étendu à toutes les époques, depuis les temps immémoriaux jusqu'à nos jours, généralisé à tous les horizons. A travers la mythologie, le folklore, les contes populaires et la poésie, ce symbole concerne la divinité de la femme et la puissance fécondante de la vie, incarnées dans les divinités de la fécondité végétale et animale, fondues dans le culte de la Grande Mère\* (Mater magna). Cette coulée éternelle et universelle se prolonge à travers le symbolisme astrologique, qui associe à l'astre des nuits l'imprégnation de l'influence maternelle sur l'individu en tant que mère-nourriture, mère-chaueur, mère-caresse, mère-univers affectif. Pour l'astrologue, la lune témoigne, au sein de la constellation de naissance de l'individu, de la part *d'âme animale*, représentée en cette région, où domine la vie infantile, archaïque, végétative, artistique et animique de la psyché. La zone lunaire de la personnalité est cette zone nocturne, inconsciente, crépusculaire de nos tropismes, de nos pulsions instinctives. C'est la part du *primitif* qui sommeille en nous, vivace encore dans le sommeil, les rêves, les phantasmes, l'imaginaire, et qui modèle notre sensibilité profonde. C'est la sensibilité de l'être intime livré à l'enchantement silencieux de son *jardin secret*, de l'impalpable chanson de l'âme, réfugié dans le paradis de son enfance, replié dans son chez-soi, blotti dans un sommeil de la vie — sinon livré à l'ivresse de l'instinct, abandonné à la transe d'un frisson vital, qui emporte son âme capricieuse, vagabonde, bohème, fantasque, chimérique, au gré de l'aventure... A.B.

17. La lune est aussi le symbole du rêve et de l'inconscient, comme des valeurs nocturnes. Chez les Dogons le renard pâle Yurugu, maître de la divination, le seul à connaître la *première parole de Dieu*, laquelle n'habite l'homme que dans ses *rêves\**, symbolise la lune (ZAHN).

Mais l'inconscient et le rêve font partie de la vie nocturne. Le complexe symbolique lunaire et inconscient associe à la nuit les éléments eau et terre, avec les qualités de froid et d'humidité, en opposition au symbolisme solaire et conscient, lequel associe au jour les éléments air et feu, et les qualités de chaleur et de sécheresse.

La vie nocturne, le rêve, l'inconscient, la lune, sont autant de termes qui s'apparentent au domaine mystérieux du *double* ; il est frappant, en ce sens, de voir associée à la lune, dans une légende bouriate, la belle métaphore de *lance de l'écho* (HARA, 131).

Selon l'interprétation de Paul Diel (Introduction), la lune et la nuit symbolisent l'imagination malsaine issue du subconscient ; ajoutons que l'auteur entend par subconscient : *l'imagination exaltative et refoulante* (DIES, 36). Cette symbolisation s'applique, dans de nombreuses cultures, à toute une série de héros ou de divinités, qui sont lunaires, nocturnes, inaccomplis, malfaisants.

18. **La Lune — ou Le Crépuscule** — 18<sup>e</sup> *arcane majeur du Tarot\**, selon certains interprètes, exprimerait *l'enlèvement de l'esprit dans la matière (Enel)* ; *la neurasthénie, la tristesse, la solitude, les maladies (G. Muchery)* ; *le fanatisme, la fausseté, la fausse*

*sécurité, les apparences trompeuses, la fausse route, le vol commis par des proches ou des serviteurs, les promesses sans valeur (Th. Tereschenko) ; le travail, la conquête pénible du vrai, l'instruction par la douleur ou les illusions, les déceptions, les pièges, le chantage et les égarements (O. Wirth). Cet arcane complète, les significations de l'Amoureux et, comme cette lame, correspond en astrologie à la sixième maison horoscopique. Ajoutons que la Lune d'un Tarot français du commencement du XVIII<sup>e</sup> s. cité par Gérard van Rijnbeck, éclaire non pas deux chiens aboyant, comme dans les jeux courants, mais une vache, une cigogne et une brebis ; ce qu'on peut mettre en parallèle avec l'attribution traditionnelle des animaux domestiques de la sixième maison de l'horoscope (A.V.).*

Il convient toutefois d'examiner cette lame de plus près : la lune nous apparaît divisée en trois plans. Du disque lunaire bleu\*, sur lequel est dessiné un profil dans un croissant, partent vingt-neuf rayons : sept bleus, sept blancs\*, et, plus petits, quinze rouges\*. Entre le ciel et la terre, huit gouttes bleues, six rouges et cinq jaunes\* ont l'air d'être aspirées par la lune.

Le sol, jaune, est accidenté et ne porte que deux petites plantes à trois feuilles, tandis que, dans le fond du paysage, à droite et à gauche, se dressent deux tours crénelées à pans coupés, qui semblent être l'une à ciel ouvert, l'autre fermée. Au centre du paysage, deux chiens couleur chair (ou un loup et un chien) sont face à face, gueule ouverte, paraissant hurler, et on peut se demander si celui de droite ne saisit pas une des gouttes bleues.

Enfin dans le tiers le plus bas de la lame, au milieu d'un miroir d'eau bleue, rayée de noir, s'avance une énorme écrevisse vue de dos, également bleue.

Ces trois plans bien distincts sont ceux des astres, de la terre et des eaux. La lune qui les domine n'éclaire que par reflet et elle aspire vers elle toutes les émanations de ce monde, qu'elles aient la couleur de l'esprit et du sang, de l'âme et de sa puissance occulte ou de l'or triomphant de la matière. Les deux chiens\* cerbères, gardiens et psychopompe, aboient à la lune et nous rappellent qu'à travers toute la mythologie grecque ils ont été les animaux consacrés à Artémis, chasseresse lunaire, et à Hécate, aussi puissante au Ciel qu'aux Enfers, comme le suggèrent les deux tours, limites des deux mondes opposés. L'écrevisse elle-même a été souvent associée à la lune pour sa marche d'avant en arrière semblable à celle de l'astre. Mais la lune a toujours été considérée comme menteuse et nous ne devons pas nous en tenir à ces apparences d'ordre cosmique, car cette lame a une signification plus profonde et d'ordre psychique. *La lune, dit Plutarque, est le séjour des hommes bons après leur mort. Ils y mènent une vie qui n'est ni divine, ni bienheureuse, mais pourtant exempte de souci jusqu'à leur seconde mort. Car l'homme doit mourir deux fois* (in RIJT, 252). Ainsi, la lune est-elle le séjour des humains entre la désincarnation et la seconde mort, qui préludera à la nouvelle naissance.

Les âmes, sous forme de gouttes, de trois couleurs différentes correspondant peut-être à trois degrés de spiritualisation, montent alors vers la lune et, si les chiens cherchent à les effrayer, c'est pour les empêcher de franchir les limites interdites où s'égarerait l'imagination. Le monde des reflets et des apparences n'est pas celui de la réalité. L'écrevisse est seule présente dans les eaux bleues inondées de clarté lunaire ; elle rappelle le signe astrologique du Cancer qui est traditionnellement le domicile de la lune et favorise le retour sur soi, l'examen de conscience. Comme le scarabée égyptien, il dévore ce qui est transitoire et participe à la régénération morale.

Sur la voie de l'illumination mystique où nous a conduits le dix-septième arcane (l'Etoile), la lune éclaire le chemin, toujours dangereux, de l'imagination et de la magie, tandis que le soleil\* (XIX) ouvre la voie royale de la raison et de l'objectivité. M.C.

## LUTTE

Des représentations, des cérémonies, des mimes de luttes relèvent d'un rituel de stimulation des forces génésiques et des forces de la vie végétative. *Les batailles et les conflits qui ont lieu en beaucoup d'endroits à l'occasion du printemps ou des récoltes doivent*

sans doute leur origine à la conception archaïque selon laquelle les coups, les concours, les jeux brutaux entre groupes de sexe différent, etc., augmentent et fomentent l'**énergie universelle** (ELIT, 271). Ces luttes rituelles répètent des archétypes immémoriaux, que l'on retrouve dans toutes les religions. Le combat de Jacob avec l'ange peut s'interpréter à cette lumière : Jacob se révéla par sa victoire un digne support de l'énergie, qui devait susciter le peuple d'Israël et tous les peuples de la Nouvelle Alliance. Les Egyptiens, les Assyro-babyloniens, les Hittites mimaient des luttes, évoquant le triomphe de l'ordre sur le chaos. Par exemple, les Hittites *dans le cadre, de la fête du Nouvel An, récitaient et réactualisaient le duel exemplaire entre le dieu atmosphérique Teshup et le serpent Iluyonkosh* (ELIT 336). La victoire dans la lutte symbolise la création du monde, ou une participation à cette création continue. D'un point de vue intérieur, la création se renouvelle ou progresse, symboliquement, dans chaque conflit dépassé (voir **cosmogonie\***).

Les luttes mimées ou réelles, les luttes de la chasse et de la pêche, quand elles se concluaient par un succès, transféraient sur le vainqueur une sorte de pouvoir magique, gage de futures victoires. De même, les gestes esquissés avant le combat, qu'un boxeur pratique aujourd'hui pour se chauffer ou s'assouplir les muscles, avaient pour intention d'attirer une part de cette puissance magique. La lutte était un moyen de captation des pouvoirs : le vainqueur sortait du combat chargé d'un surcroît de forces. Des gestes cérémoniels, avec aspersion de sel, précèdent au Japon des prises du combat traditionnel de Sumo.

### LYNX

Le lynx n'existe dans aucune légende celtique mais il est remarquable que son nom soit exactement homonyme, en irlandais, du nom du dieu Lug : **lug**, génitif **loga**. 13 est donc possible qu'il ait été considéré, à cause de sa vue perçante, comme un symbole ou une image de Lug. Les cordes des harpes étaient en boyau de lynx. Leurs sons étaient considérés comme divins (CHAB, 300-301).

Une croyance médiévale attribuait au regard du lynx ou du loup-cervier *le pouvoir de percer murs et murailles* ; des gravures de la Renaissance, représentant les cinq sens, figurent la Vue par un lynx ; on crut aussi que *le lynx percevait sur les Images le reflet des objets qui lui étaient cachés* (TERS, 256).

### LYRE (Cithare, Harpe, Luth)

La lyre, inventée par Hermès\* ou par l'une des neuf Muses, Polymnie, est l'instrument de musique d'Orphée\*, aux accents merveilleux, et le symbole des poètes. Plus généralement, elle est le symbole et l'instrument de l'harmonie cosmique : au son de la lyre, Amphion bâtit les murs de Thèbes. Dans l'iconographie chrétienne, elle évoque la participation *active* à l'union béatifique. Ce rôle est celui de la harpe de David. Les sept cordes de la lyre correspondraient aux sept planètes : elles s'accordent dans leurs vibrations, comme celles-ci dans leurs révolutions cosmiques ; quand le nombre des cordes fut élevé à douze, on voulut y voir une correspondance avec les douze signes du Zodiaque.

La notion d'harmonie s'exprime aussi par les harpes des *vainqueurs de la bête de l'Apocalypse*. Le très bel apologue de Chen-wenn, rapporté par Lie-tseu, n'est pas moins significatif à cet égard : P'ao-pa faisait, en touchant les cordes, danser les oiseaux et les poissons ; mais Cheu-wenn obtint de déclencher, par le son de chacune des quatre cordes, la naissance de chacune des saisons, et, par l'harmonie des quatre, l'accord parfait d'un monde, qui est celui des Immortels. Le luth ou la cithare (**vînâ**) est l'emblème de Sarasvatî, **shakti** de **Brahma**, personnification de la Parole, du son créateur (celui aussi des **kinnara**, **oiseau\***).

Le luth à cinq cordes primitif des Chinois n'avait eu d'autre but que de réduire l'activité des vents et l'excès du **yang**. Mais fut-ce par un mauvais usage ? Le résultat fut imparfait et dut être corrigé par la danse. Le luth merveilleux fabriqué à partir du navire de Vile d'Ajahi, dont

parle le **Konjiki**, est très certainement lui-même en rapport avec l'harmonie de l'empire, reflet de l'harmonie cosmique.

Dans la Roue de l'Existence tibétaine, **Avalokitésvara** apparaît pourvu d'un luth dans le monde des **Deva** : il s'agit de réveiller les dieux de leurs illusions au son du **Dharma**.

*Prenez modèle sur le joueur de cithare*, écrit Calliste II Xanthopoulos : la cithare est le cœur, les cordes sont les sens, le joueur l'intelligence, et l'archet le *souvenir de Dieu* (BURA, BENA, DANA, GOVM, GRAD, HERJ, MALA, PHIL). P.G.

La lyre est un des attributs d'Apollon et symbolise les pouvoirs de divination propres au Dieu. En tant qu'attribut des Muses Uranie et Érato la lyre symbolise l'inspiration poétique et musicale.

Se fondant sur le récit mythologique de l'invention de la lyre, Jean Servier considère la lyre comme *un autel symbolique unissant le ciel et la terre*. Hermès, ayant volé des bœufs à Apollon, couvrit de la peau de l'un d'eux une carapace de tortue, fixa une paire de cornes à celle-ci et tendit des cordes de boyaux sur cette caisse de résonance. Or, *dans les civilisations méditerranéennes, le bœuf représente le Taureau Céleste... Faire vibrer la lyre, c'est faire vibrer le monde. Les noces cosmiques s'accomplissent, la terre est fécondée par le ciel ; il pleut sur les champs et les flancs des femelles s'alourdissent. Tous les instruments de musique semblent avoir été autant de moyens d'accéder à l'harmonie secrète du monde* (SERH, 151).